



ACCESSION NUMBER

PRESS MARK

22-10-127-1994



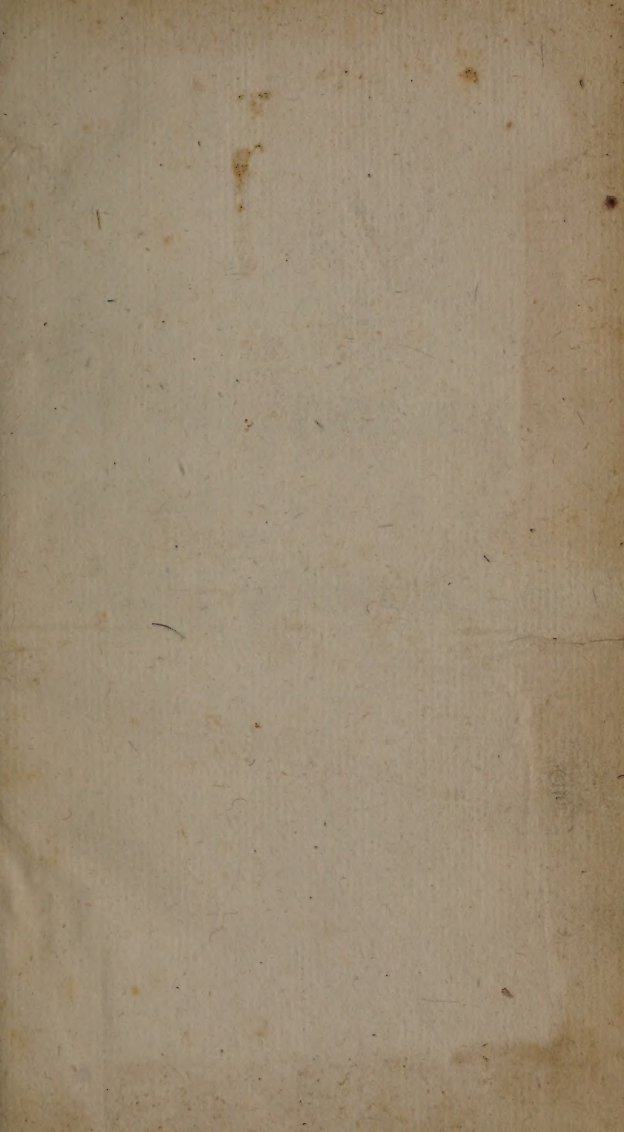
34991 / A / 4

Matru...
le 30 9 1829

B XXI. 24

~~pass.~~

~~ms. ms. 36~~





ELOGES
DES ACADEMICIENS
DE L'ACADEMIE ROYALE
DES SCIENCES



ELOGES
DES ACADÉMICIENS
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES

ELOGES

DES ACADEMICIENS

DE L'ACADEMIE ROYALE

DES SCIENCES





Durand. D. V. In. Id.

Le. Jussieu Sculp. 1747

ELOGES
DES ACADÉMICIENS
DE L'ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES,

MORTS DANS LES ANNÉES
1741, 1742, & 1743.

Par M. DORTOUS DE MAIRAN,
*Secrétaire de cette Académie pendant
lesdites années, l'un des Quarante de
l'Académie Française, &c.*



À PARIS, RUE SAINT JACQUES,

Chez DURAND, Libraire, au Griffon.

M. DCC. XLVII.



AVERTISSEMENT

du Libraire.

*A*vant 1699, & depuis 1666, année de l'établissement de l'Académie Royale des Sciences, il n'y a point d'Eloges suivis, des Académiciens morts dans cet intervalle, ou s'il s'en trouve quelques-uns dans l'Histoire Latine de cette Académie écrite par M. Duhamel qui en étoit Secrétaire, ils ne consistent qu'en quelques lignes dans le courant de son Histoire. Depuis 1699, que M. de Fontenelle succéda à M. Duhamel, jusqu'en 1740, ces Eloges furent donnés plus régulièrement, & prirent tout une autre forme. Ce sont, entre

AVERTISSEMENT

*les mains de cet illustre écrivain ,
autant de morceaux d'éloquence ,
lus dans les Assemblées publiques
de l'Académie peu de temps après
la mort des Académiciens , & im-
primés ensuite à la fin de l'Histoire
de chaque année. Ils l'ont été aussi
séparément , en divers temps , dans
différens Recueils , & avec toutes
ses Oeuvres. M. de Mairan , suc-
cesseur de M. de Fontenelle dans la
même fonction , s'est conformé aux
mêmes usages ; mais n'ayant gardé
le Secretariat que trois ans , tous ses
Eloges sont compris dans les années
1741 , 42 & 43 , & n'ont encore
paru que dans l'Histoire , à l'except-
tion de celui de M. le Cardinal de
de Polignac. Ils sont cependant la*

DU LIBRAIRE.

matière d'un juste Volume. C'est ce Volume que je donne aujourd'hui au Public, & où l'on trouvera de plus, après l'Eloge de chaque Académicien, un Catalogue complet de ses Ouvrages.

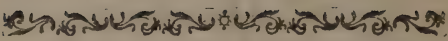


TABLE DES ELOGES

Contenus dans ce Volume.

ELOGE de M. PETIT, Médecin,
page 1

Né le 24 Juin 1664, mort le 18
Juin 1741.

Catalogue de ses Ouvrages. 31.

ELOGE de M. le Card. de POLI-
GNAC, 37

Né le 11 Octobre 1661, mort le
20 Novembre 1741.

Catalogue de ses Ouvrages; 93.

ELOGE de M. BOULDUC, 96

Né le 20 Février 1675, mort le
17 Janvier 1742.

Catalogue de ses Ouvrages, 108.

T A B L E.

ELOGE de M. HALLEY, III

Né le 8 Novembre 1656 , mort le
25 Janvier 1742.

Catalogue de ses Ouvrages, 157.

ELOGE de M. de BREMONT,
181,

Né le 14 Septembre 1713 , mort
le 21 Mars 1742.

Catalogue de ses Ouvrages, 197.

ELOGE de M. l'Abbé de MOLIERES,
201

Né en 1677 , mort le 12 Mai
1742.

Catalogue de ses Ouvrages, 230.

ELOGE de M. HUNAUD, 235

Né le 24 Février 1701 , mort en
Décembre 1742.

Catalogue de ses Ouvrages, 254.

ELOGE de M. le Card. de FLEURY,
258

Né le 22 Juin 1653 , mort le 29
Janvier 1743.

T A B L E.

<i>Catalogue de ses Ouvrages ,</i>	285.
E LOGE de M. l'Abbé BIGNON,	
	288
Baptisé le 19 Septembre 1662,	
mort le 14 Mars 1743.	
<i>Catalogue de ses Ouvrages ,</i>	313.
E LOGE de M. L'E'MERY,	314
Né le 25 Janvier 1677, mort le 9	
Juin 1743.	
<i>Catalogue de ses Ouvrages ,</i>	350.

Fin de la Table.

Pag. 28. lig. 10. attaqués, lisez attaquées.



E L O G E

DE M. PETIT, MEDECIN.



RANÇOIS POURFOUR
DU PETIT naquit à Pa-
ris le 24 Juin 1664, de
parens qui étoient dans le
commerce, & qu'il perdit étant en-
core enfant. Les personnes qui furent
chargées de son éducation trouvèrent
en lui un obstacle presque invincible
à ses premières études, un défaut de

A

mémoire qui se montroit également par la difficulté d'apprendre , & par celle de retenir. Ce ne fut qu'à force de travail & par les soins de quelques-uns de ses Maîtres , dont il ne laissa pas de gagner l'affection , qu'il fit ses basses classes. Il éprouva les mêmes difficultés en Seconde & en Rhétorique ; sa mémoire toujours indocile ne le servoit pas mieux pour les règles de Poësie & pour les préceptes d'Eloquence , qu'elle avoit fait pour les mots latins & pour les leçons de Grammaire ; mais il s'obstinoit de même à les étudier , comme par un pressentiment de ce qui devoit les suivre. C'est de cette manière laborieuse & tardive que M. Petit vint à bout d'apprendre assez de Latin & de Belles - Lettres pour pouvoir monter en Philosophie.

La Logique & la Méthaphysique

par où l'on a coûtume de commencer la Philosophie , n'eurent pour lui aucune sorte d'attrait ; il ne voyoit encore là que des mots à apprendre. Mais enfin la Physique parut , & à sa vûe toutes les facultés de l'ame du jeune Etudiant s'ouvrirent pour la recevoir ; son esprit saisit , sa mémoire garda tout ce qui lui fut présenté par la Physique , & il se trouva tout à coup une facilité à comprendre & à retenir , dont la découverte fut sans doute la plus flatteuse qu'il ait faite de sa vie.

C'est donc à la Physique , mais à la Physique de Descartes , & à la partie expérimentale de cette Physique , que M. Petit fut redevable d'une si heureuse révolution ; car il lui falloit des expériences , des faits & du mécanisme ; & toute autre manière de philosopher eût été encore pour

lui un langage inintelligible. C'en étoit fait de notre Académicien s'il avoit rencontré la Philosophie d'Aristote, telle qu'on la dictoit en ce tems-là ; mais heureusement il trouva dans le Collège de Beauvais , où il étudioit , un Professeur de Philosophie Cartésien , & de plus , assez hardi ou assez adroit pour enseigner les Principes de Descartes , malgré les défenses expressees qu'il y avoit alors sur ce sujet.

M. Petit n'eut pas plutôt fini ses études , qu'il lui prit envie de voyager. La modicité de son revenu ne l'arrêta pas ; il sçavoit déjà en tirer parti avec ordre & économie.. Il parcourut ainsi presque toutes les Provinces du Royaume , & une grande partie de la Flandre , & toujours en Physicien , observant par-tout la Nature , & recherchant avec soin le

commerce des Sçavans qui l'avoient observée ; car des Sçavans , selon lui , c'étoient des Physiciens ou des Naturalistes , & surtout des Cartésiens. Il ne voyoit rien hors de là qui méritât ce titre ; & il est vrai que si quelqu'un pouvoit être excusable de borner ainsi le sçavoir au seul objet de ses recherches , & la saine Philosophie à ses opinions particulières , M. Petit l'eût été plus qu'un autre , après l'espèce de miracle que la Physique Cartésienne venoit d'opérer en sa personne.

Le peu qu'il avoit appris d'Histoire Naturelle , de Chymie & d'Anatomie au Collège de Beauvais, avoit fait une grande impression sur son esprit , & le rapport que ces connoissances ont naturellement avec la Médecine , l'avoit lié par préférence avec des Médecins. Un de ceux avec

qui la liaison devint le plus intime ; & dont il retira le plus d'instruction , fut M. Blondin établi à la Rochelle , bon Cartésien , qui avoit une bibliothèque choisie , un jardin de plantes médicinales , & un cabinet de curiosités naturelles. M. Blondin lui apprit l'Ostéologie sur un Squelette humain , lui montra la position des viscères , l'anatomie du cerveau , celle des yeux & de l'oreille , tant sur l'homme que sur divers animaux , & finit par lui conseiller de se faire Médecin. M. Petit y étoit déjà assez porté , & il se détermina aisément à embrasser une profession dont l'étude & l'exercice s'accordoient si bien avec ses occupations les plus chéries. Il partit pour Montpellier vers la fin de 1687 ; année où M. Chirac , devenu depuis si célèbre , & Membre de l'Académie des Scien-

ces , commençoit d'enseigner dans cette ville les différentes parties de la Médecine. M. Petit les étudia sous lui ; il trouva du tems encore pour y faire un cours de Chymie , & ayant enfin reçu le bonnet de Docteur , il revint à Paris en 1690 , âgé de 26 ans.

Deux grands Maîtres donnoient alors des leçons publiques dans le Jardin du Roi. M. Duverney y enseignoit l'Anatomie , & M. de Tournefort la Botanique , pendant que feu M. Lémery , qui ne se distinguoit pas moins dans la Chymie , enseignoit cette Science avec un applaudissement général dans son propre Laboratoire , & y attiroit une foule d'auditeurs de tous états. M. Petit fut assidu aux Cours tant publics que particuliers de ces trois hommes fameux , & s'acquit bien-tôt leur esti-

me & leur amitié ; il difféquoit , il opéroit & il herborisoit tour à tour avec eux. Il voulut aussi être particulièrement au fait de la Chirurgie , c'est-à-dire , se mettre en état de la pratiquer ; car c'étoit-là sa manière d'étudier les théories susceptibles de pratique. Et soit qu'il eût inspiré le même goût à M. de Tournefort , ou que M. de Tournefort sentît assez par lui-même combien il importe au Médecin de connoître à fond les opérations chirurgiques , ils allèrent tous les deux pendant six mois faire les pansemens des blessés à l'hôpital de la Charité.

Les années 1691 & 1692 se passerent dans ces exercices. C'étoit le fort de la guerre commencée en 1688 , & la Flandre , où Louis XIV en personne venoit d'assiéger & de prendre Namur , en étoit le princi-

pal théâtre. Une armée de cent mille hommes y offroit abondamment à M. Petit de quoi mettre en œuvre ses connoissances , & en même tems de quoi les augmenter. Il se présenta pour aller servir dans les hôpitaux du Roi destinés à cette armée ; il fut agréé , & il partit le premier d'Avril 1693. La bataille de Nerwinde & le siège de Charleroi suivirent de près son départ. Il fut d'abord établi dans l'hôpital de Mons avec M. Brisseau Médecin qui en avoit la direction, & qui lui céda peu de temps après plusieurs malades pour lesquels il fut couché sur l'Etat. Il fut chargé à diverses reprises de l'hôpital de Namur , & il étoit enfermé dans cette place lorsque les Alliés en firent le siège & la reprirent sur la France en 1695 ; il passa ensuite à l'Hôpital de Dinant. Par-tout

il donna des preuves de son zèle , de son désintéressement & de sa capacité. Des blessés & des malades sans nombre lui étoient amenés de toutes parts , & il montrait parfaitement par son exemple , combien il est à désirer dans ces occasions pressantes , que le Médecin & le Chirurgien se réunissent ou ne fassent qu'un , à la manière des Anciens. M. Petit procura mille biens sous cette double fonction.

La grande connoissance qu'il avoit acquise des plantes & des drogues médicinales , & plus encore son inflexibilité à n'en souffrir que de bien conditionnées dans les hôpitaux qui lui étoient confiés , n'y furent pas moins utiles ; mais elles pensèrent le perdre plus d'une fois. Parmi les Commissaires & les Entrepreneurs pour l'achat & l'entretien des

remèdes & des vivres dans les hôpitaux d'armée, il ne se rencontre que trop souvent des hommes qui sacrifieroient sans pitié à leur intérêt des milliers d'autres hommes, l'armée & l'Etat. M. Petit qui étoit devenu leur fléau, ne pouvoit manquer de se voir bien-tôt exposé à leurs traits. On tenta tous les moyens de noircir sa conduite, ce qui n'étoit pas facile, ou du moins de traverser ses desseins, de l'inquiéter & de le rebuter; mais il eut le bonheur de trouver des Supérieurs éclairés, qui reconnurent sa probité & qui louèrent sa sévérité; les Commissaires infidèles ou suspects furent chassés. Toûjours protégé, secondé par Messieurs de Bagnols & Voisin, l'un Intendant de la Flandre, l'autre du Hainaut, & tous deux si capables d'entrer dans des vûes utiles, M. Petit

faisoit établir dans les hôpitaux mêmes des Laboratoires de Chymie & des chambres d'Anatomie ; il exerçoit en même tems ses élèves à connoître les plantes , à les cueillir & à les préparer dans la saison & dans les circonstances les plus convenables , soit pour en tirer des remèdes , soit pour les garder & en faire un sujet d'étude. C'est ainsi qu'il rassembla dès-lors & qu'il dessécha un grand nombre de plantes , qui firent le commencement d'un Herbar de trente gros volumes in-folio qu'il a laissés.

Il revint à Paris après la Paix de Ryfwick en 1697 , & il se rendit l'année suivante au camp de Compiègne où il fut chargé des malades avec M. Prouvenza Médecin Inspecteur des hôpitaux , & comme lui grand amateur de la Botanique. M. Petit

reçut de M. Prouvenza dans cette occasion & dans plusieurs autres, des marques d'estime & d'amitié qu'il voulut reconnoître d'une manière conforme à leur commun penchant. Il s'étoit engagé de nouveau à servir dans les hôpitaux de Flandre, lorsque la succession à la Couronne d'Espagne ralluma la guerre en Europe. Comme il s'acheminoit vers Ruremonde où il avoit été appelé, & qu'à son ordinaire il herborisoit sur sa route, il apperçut au bord d'une petite rivière tout proche de Wert dans le Comté de Horn, une plante dont les feuilles étoient de la couleur du Plantin, mais d'une figure fort différente. L'ayant examinée de plus près, il la trouva aussi d'un caractère qui ne ressembloit à aucun des Genres rapportés dans les Institutions de Botanique, & il la

nomma sur le champ *Prouvenzalìa*. Il en a nommé une autre *Dantia*, du nom de M. Danti d'Isnard, membre de cette Compagnie, qui lui avoit beaucoup aidé à la composition de son Herbar. C'est ainsi qu'en ont souvent usé les Astronomes en faveur de leurs amis ou de leurs protecteurs, lorsqu'ils ont découvert quelque nouvel objet dans le Ciel; & si l'on est sensible à voir transmettre son nom à la postérité, on doit assurément être flatté de le trouver écrit sur des monumens si durables.

M. Petit demeura à Ruremonde, à Bruxelles & dans quelques autres Villes des Pays-bas pendant tout le cours de cette guerre, & il nous suffira de dire qu'il s'y acquitta de ses devoirs comme dans la précédente; même application à servir, à s'instruire & à instruire ceux qui ser-

voient sous lui ; mêmes succès suivis des mêmes éloges.

Il se fixa enfin à Paris après la paix d'Utrecht en 1713 , & il s'y maria en 1717. Content d'une petite fortune , qui étoit moins son ouvrage que la suite naturelle de ses services , il ne songea nullement à l'augmenter , & à se faire dans cette Capitale des pratiques utiles que sa réputation lui eût attirées s'il avoit voulu l'accompagner de quelques soins. Mais l'étude du cabinet , la Physique & les expériences l'emportèrent sur les sollicitations de la Fortune. Résolu désormais de consacrer tout son loisir à ce premier objet de ses inclinations , & comptant s'en être acquis le droit par ses travaux passés , il tourna uniquement ses vûes & ses desirs vers l'Académie des Sciences. C'est-là en effet qu'il alloit retrouver,

non le Cartésianisme , mais l'esprit de Descartes , l'amour des expériences , & toute l'ardeur que ce Philosophe fit paroître pour s'en procurer le secours , sa circonspection dans leur choix , sa manière de les expliquer & de raisonner sur les Phénomènes de la Nature , toujours par le seul mécanisme , soit qu'il s'y montre , soit qu'il s'y cache ; en un mot l'esprit de doute & de discussion qui caractérise son immortelle méthode & cette Académie : ou plutôt c'est là que M. Petit alloit voir Descartes préféré par les uns , Newton par les autres , & plus souvent Descartes associé à Newton , à Leibnitz , à Aristote même , & à tous les grands génies dont les méditations & les veilles ont enrichi l'esprit humain de quelque nouvelle connoissance.

Il se présenta donc pour entrer à
l'Académie

l'Académie en 1722, il y fut reçu, & trois ans après il y obtint la place de Pensionnaire Anatomiste vacante par la Vétérance de M. Duverney.

Une vie presque toujours ambulante & des fonctions jusqu'ici opposées au recueillement nécessaire pour la composition des ouvrages, n'avoient pas empêché M. Petit de publier en 1710 trois Dissertations en forme de Lettres, qui furent imprimées à Namur sous le titre de *Lettres d'un Médecin des Hôpitaux du Roi à un autre Médecin de ses amis*. Il n'en fit tirer que 200 exemplaires, ce qui a rendu cet ouvrage infiniment rare, & qui nous engage à en donner une idée. C'est un petit in-4°. rempli de faits, d'observations & d'expériences, qui peint parfaitement les occupations parmi lesquel-

les il a été enfanté & dont il est le fruit.

La première, & sans difficulté la plus importante de ces Lettres, contient un nouveau système du Cerveau. Ce système a pour objet l'entrelacement de plusieurs nerfs ou filets médullaires, qui partent de la moëlle alongée, & qui passent obliquement de l'épaisseur de l'une de ses portions latérales dans l'épaisseur de l'autre portion. L'Auteur démontre la nécessité de cette mécanique par cinq observations principales accompagnées d'un grand nombre d'autres, & il en établit la réalité par l'inspection même de la moëlle alongée, dont il donne des figures d'après les dissections qu'il en a faites. Ce n'est pas seulement de nos jours que cet entrelacement de nerfs a été soupçonné & admis par d'ha-

biles Anatomistes ; Cassius & Arétéus , très-anciens Médecins , & qui vivoient vers le commencement du premier siècle , ont cru que les nerfs s'entrelaçoient à leur origine , & se croisoient de manière que ceux du côté droit passaient au côté gauche , & ceux du côté gauche passaient au côté droit. Eh ! comment expliquer sans cela cet accident si ordinaire après certaines blessures , où certains coups reçus à un côté de la tête sont presque toujours suivis de la paralysie du bras ou de la jambe du côté opposé. Mais il y a loin souvent du simple soupçon & de la raison de convenance , à la vérification & à la certitude du fait. C'est en ce sens , & M. Petit en avertit lui-même , qu'on peut bien appeler nouveau un système qui n'avoit passé jusqu'alors que pour une conjecture dans l'esprit de

Bij

quelques Auteurs, & qui est présentement fondé sur des preuves solides, & sur une structure du Cerveau qu'il nous a dévoilée. C'est en effet le témoignage que lui rendent nos plus habiles Anatomistes, & c'est principalement sur ce témoignage, & en considération de cette découverte que M. Petit fut reçu à l'Académie des Sciences.

Sa seconde Lettre n'est presque qu'une suite de la première. Il y traite encore du Cerveau ; il examine d'où viennent les esprits qui produisent le sentiment, s'ils partent du Cervelet, ou seulement de quelque endroit de la moëlle alongée. Ce fluide subtil, cette espèce de matière éthérée capable de se porter avec rapidité du Cerveau dans les parties pour y produire le mouvement, & des parties dans le Cerveau pour y

exciter les sensations, est ce que tous les Anatomistes ont nommé *esprits animaux*. Quelques-uns les composent d'Air & de Nitre, quelques autres les font consister en des corpuscules salins, volatils de la nature de l'esprit de Sel armoniac, ou volatils sulfureux, tels que ceux de l'esprit de vin, & enfin il y a eu & il y a encore d'hâbles Anatomistes qui en ont totalement nié l'existence: ample matière aux expériences chymiques sur le sang des Animaux, & l'on peut s'assurer que M. Petit ne les a pas épargnées. Elles le conduisent presque toujours à la négative, ou pour le moins au doute & à l'incertitude sur toutes ces questions. Ses expériences ne sont pas plus favorables au système des acides & des alkalis, qu'on l'avoit engagé à examiner par cette autre question: *Si les esprits ani-*

maux fermentent avec quelque partie du sang pour faire la contraction des muscles , & si cette partie du sang est acide ou alkaline ? Rien ne lui paroît plus suspect que les raisonnemens fondés sur ces prétendues fermentations d'acides & d'alkalis dans le corps humain , ni plus dangereux que de s'en faire un principe dans la pratique des maladies. Il préparoit ainsi , & peu s'en faut qu'il n'annonçât la chute d'un systême entièrement banni aujourd'hui de la Médecine , mais qui regnoit encore alors avec toute l'autorité d'une opinion à la mode.

La troisième Lettre a pour but l'établissement de quelques nouveaux genres de Plantes où la *Provenzalina* & la *Dantia* ne sont pas oubliées , & une critique de quelques endroits des Elémens ou Institutions de Bo

tanique de M. de Tournefort qui étoit mort depuis deux ans, & dont M. Petit reconnoît touûjours les rares talens & la supériorité dans cette Science.

Nous passerons plus succinctement sur les ouvrages qu'il a fait imprimer avec nos Mémoires qui sont entre les mains de tout le monde.

Ces ouvrages sont cependant assez considérables par leur objet & par leur nombre. La Physique expérimentale, l'Anatomie, la Chymie, & même un peu de Physique raisonnée & systématique, y paroissent tour à tour. Ce qu'il a fait sur l'ascension des liqueurs dans les tuyaux capillaires, & sur la cause des végétations salines, est de ce dernier genre. Mais la plus grande partie des Mémoires qu'il a donnés depuis son entrée à l'Académie, roulent sur la

description anatomique des yeux de l'homme & de divers animaux , sur les dimensions exactes & portées à une précision scrupuleuse des parties qui les composent , sur la nature , les causes & l'opération de la Cataracte , & en général sur tout ce qui concerne la mécanique de l'Oeil & la Vision.

Il avoit imaginé & fait construire un *Ophthalmomètre* , instrument destiné à mesurer les parties de l'œil , & plusieurs autres Machines pour constater ce qu'il avançoit sur toute cette matière . ou pour diriger la main de ceux qui ont à opérer sur cet organe délicat. Une des plus importantes à ce dessein étoit un globe de verre creux représentant au naturel un œil dont le CrySTALLIN est cataracté ; car on sçait aujourd'hui , & M. Petit n'a pas peu contribué à
mettre

mettre ce fait hors de doute, que ce que l'on appelle communément la Cataracte, & qu'on attribuoit autrefois à une pellicule membraneuse qui se formoit dans l'œil, n'est presque jamais qu'une altération ou une maladie du CrySTALLIN, un épaississement, & l'opacité qui s'en ensuit. Ce que l'âge a coutume d'ôter de clarté à la vûe, ne vient aussi pour l'ordinaire, selon M. Petit, que du changement arrivé à cette partie qui se colore de plus en plus; & il nous fit voir un jour dans nos Assemblées, quarante ou cinquante ChrySTALLINS de tous âges, dont la substance alloit de plus en plus en jaunissant, & la transparence en diminuant par degrés insensibles depuis l'enfance jusqu'à l'extrême vieillesse.

C'est donc sur cette partie qu'il faut opérer, c'est le ChrySTALLIN qu'il

s'agit d'abattre, & non cette prétendue membrane qui n'existe presque jamais. Or l'œil artificiel dont nous venons de parler , & qui est fort grand , a été construit de manière qu'avec une aiguille proportionnée on y fait toute l'opération de la Cataracte , & qu'on voit au travers du verre la courbe qu'il faut faire décrire au Chrystallin en l'abattant , pour n'endommager que le moins qu'il est possible les parties qui l'environnent.

Aidé par tant de secours, armé de tous ces instrumens que la connoissance exacte des parties lui avoit suggérés, aimant d'ailleurs à opérer, & s'y étant exercé toute sa vie , on peut juger que M. Petit ne dédaigna pas de pratiquer lui-même ses leçons. Il mit la main à l'œuvre , & ce fut presque toujours avec le suc-

cès qu'on en devoit attendre , & qu'il s'étoit préparé par ses soins & par ses recherches. Il en a eu quelquefois pour témoins des personnes aussi illustres par leur sçavoir , que respectables par leur dignité. Au mois d'Avril 1726 étant à Fresnes chez M. le Chancelier, il abattit en sa présence les Cataractes à une fille âgée de 60 ans, qui y étoit venue de Meaux ; la malade fut parfaitement guérie en trois jours , elle s'en retourna à cheval , & elle voit encore aujourd'hui.

Malgré ces succès M. Petit se rendoit chaque jour plus difficile à entreprendre l'opération de la Cataracte , & dans ses dernières années il ne la pratiquoit guère que sur les pauvres , à qui il procouroit , avec la vûe , tous les secours que sa compassion naturelle & la charité chré-

tienne pouvoient lui inspirer; car outre mille inconvéniens, quelquefois inévitables, qui se rencontrent dans cette opération par la disposition accidentelle des malades, leur peu d'exactitude à observer le régime qu'il avoit coûtumé de leur imposer, l'en avoit souvent rebuté.

Sa théorie & sa méthode sur ce sujet furent attaqués par M. Hecquet dans un *Traité des maladies des Yeux*, & dans quelques autres *Ouvrages* de ce sçavant Médecin. M. Petit répondit solidement à ses objections par des *Lettres* qu'il fit imprimer en 1729, & qui ne contiennent d'ailleurs qu'une extension & une explication de ce qu'il avoit avancé là-dessus dans les *Mémoires de l'Académie*.

Sa manière d'écrire étoit négligée & sans aucun agrément, il n'avoit

jamais fût ou voulu favoir ce que c'étoit que de limer un ouvrage ; il auroit peut-être trop regretté le tems qu'il en coûte , & il faut convenir que le genre auquel il s'étoit principalement attaché , avoit peu à perdre par ces sortes de négligences. Renfermé dans les faits , il dénombreoit & il détailloit, rarement il discutoit ; occupé à découvrir & à voir, il rapportoit ce qu'il avoit vû , & dans l'ordre qu'il l'avoit vû , toujours avec beaucoup de fidélité & de candeur ; car il aimoit souverainement la vérité , & il ne souffroit qu'avec peine tout badinage qui lui paroïssoit la blesser , quelque ingénieux qu'il pût être.

Le troisième Juin de cette année il tomba malade d'une hernie qu'il avoit depuis long-tems. Le huitième jour de sa maladie on lui

fit une opération qui dura 16 minutes , & qu'il souffrit avec une confiance peu commune. Il mourut le 18 du même mois avec des sentimens de religion & de piété dont la naissance n'étoit point dûe aux approches de la mort , mais à la conviction des vérités qui avoient fait la règle de sa vie.

De quatre enfans mâles qu'il avoit eus de son mariage , il ne reste que l'aîné qui a embrassé la même profession que son père , & qui nous a déjà donné des preuves qu'il pourra un jour lui succéder dans cette Compagnie.



CATALOGUE DES OUVRAGES

de M. PETIT, Médecin.

1. *Lettre d'un Médecin des Hôpitaux du Roy à un autre Médecin de ses amis.* Namur, 1710. in-4°.

Il a été remarqué dans l'Eloge, que ces Lettres sont très-rares. Il n'en fut tiré que 200 exemplaires.

2. *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la Cataracte.* Par M. Petit, Docteur en Médecine, de l'Académie Royale des Sciences. Dans les Mémoires de Litterature, recueillis par le P. des Molets, Tome III, seconde partie. Paris 1727, in-12.

3. *Lettre de M. Petit, Docteur en Médecine, de l'Académie Royale*

des Sciences. Dans laquelle il démontre que le Cristallin est fort près de l'Uvée, & rapporte de nouvelles preuves qui concernent l'opération de la Cataracte. Paris 1729, dans le mois de Février, in-4°.

4. *Lettre de M. Petit, Contenant des reflexions sur ce que M. Hecquet, Docteur Regent de la Faculté de Médecine, a fait imprimer touchant les maladies des Yeux, dans son Traité des Amers, & dans celui de la Digestion & des maladies de l'Estomach. Paris 1729. en Juillet, in-8°.*

5. *Lettre de M. Petit, &c. contenant des reflexions sur des découvertes faites sur les Yeux. Paris 1732, in-4°.*

Dans les MÉMOIRES de l'Académie Royale des Sciences.

1. *Mémoire sur la végétation des sels, 1722.*

2. *Expériences qui expliquent & déterminent la cause qui fait élever les dissolutions des sels sur les bords des vases pour y former des végétations salines. ibid.*
3. *Memoire sur les Yeux gelés, dans lequel on détermine la grandeur des chambres qui renferment l'humeur aqueuse. 1723.*
4. *Nouvelle Hypothèse par laquelle on explique l'élevation des liqueurs dans les tuyaux Capillaires, & l'abaissement du Mercure dans les mêmes tuyaux plongés dans ces liquides. 1724.*
5. *Dissertation sur l'opération de la Cataracte. 1725.*
6. *Mémoire sur plusieurs découvertes faites dans les Yeux de l'Homme, des Animaux à quatre pieds, des Oiseaux & des Poissons. 1726.*
7. *Mémoire dans lequel on détermine*

- l'endroit où il faut piquer l'Oeil dans l'opération de la Cataracte. 1729.*
8. *Mémoire dans lequel il est démontré que les Nerfs intercostaux fournissent des rameaux qui portent des Esprits dans les Yeux. 1727.*
9. *Pourquoi les Enfans ne voyent pas clair en venant au monde , & quelle tems après qu'ils sont nés. ibid.*
10. *Démontrer que l'Uvée est plane dans l'Homme. 1728.*
11. *Différentes manières de connoître la grandeur des chambres de l'humour aqueuse dans les Yeux de l'Homme. ibid.*
12. *De la précipitation du Sel Marin dans la fabrique du Salpêtre. 1729.*
13. *Mémoire sur le Cristallin de l'Oeil de l'Homme , des Animaux à quatre pieds , des Oyseaux , & des Poissons. 1730.*
14. *De la Capsule du Cristallin. ibid.*

15. *Sur l'adhérence des parties de l'air entre elles , & aux autres corps.*
1731.
16. *Dissertation sur les moyens dont on s'est servi , & dont on se sert présentement pour arrêter les Hémorrhagies causées par l'ouverture des Veines & des Arteres dans les Plaies.* 1732.
17. *Sur l'amputation , où l'on déduit les différens moyens dont on s'est servi pour faire cette Opération , & pour arrêter le Sang des Arteres , depuis Hippocrate jusqu'à la fin du siècle dernier.* *ibid.*
18. *Remarques sur un Enfant nouveau né , dont les bras étoient difformes.*
1733.
19. *Histoire Anatomique de la Carpe.*
ibid.
20. *Analise des Plastras.* 1734.
21. *Description Anatomique de l'Oeil*

36 *OUVRAGES DE M. PETIT.*

du Coq - d'Inde. 1735.

22. *Description Anatomique de l'Oeil
de l'espèce de Hibou appelé Ulula.
1736.*

23. *Description Anatomique des Yeux
de la Grenouille & de la Tortue.
1737.*



E L O G E

DE M. LE CARDINAL

DE POLIGNAC.

MELCHIOR DE POLIGNAC, Cardinal Prêtre de l'Eglise Romaine, du titre de Sainte Marie des Anges, Abbé de Corbie, d'Anchin, de Bonport, de Mouzon & de Bégard, Archevêque d'Auch, Primat de la Novempopulanie, Commandeur des Ordres du Roi, naquit au Puy, capitale du Velay, en Languedoc, le 11 Octobre 1661. Il étoit second fils de Louis-Armand Vicomte de Polignac, Marquis de Chalencon, Gouverneur du Puy, Chevalier des Ordres du Roi,

& de Jacqueline de Beauvoir-Grimoard-de-Roure sa troisième femme.

La Maison de Polignac étant une des plus connues & des plus illustres du Royaume, nous nous dispenserons d'en relever ici l'ancienneté, l'éclat & les alliances.

Six mois après que M. le Cardinal de Polignac fut venu au monde, il éprouva le sort de quelques-uns des plus fameux héros de l'antiquité, & il en courut tous les dangers, il fut exposé. Il étoit nourri à la campagne, sa Nourrice qui étoit fille, & qu'une première faute n'avoit pas rendu plus sage, en fit une seconde. Dans cet état qu'elle ne put long-tems cacher, frappée de tout ce qu'elle avoit à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour & disparut, après avoir porté l'enfant sur

un fumier , où il passa toute la nuit. Heureusement c'étoit dans la belle saison ; on le retrouva le lendemain , sans qu'il lui fut arrivé aucun accident.

Son corps formé par les graces , l'esprit , la vivacité jointe à la douceur que cet enfant fit bien-tôt paroître , ajoûtèrent des motifs plus solides à l'intérêt qu'une semblable aventure faisoit naître en sa faveur , & le rendirent infiniment cher à ses parens. M. le Vicomte de Polignac , qui le destinoit à l'Eglise , l'amena de bonne heure à Paris , & le mit d'abord au collège de Clermont, aujourd'hui de Louis le Grand. Le jeune Abbé de Polignac s'y distingua dans ses premières études , & sur-tout dans ses Humanités. On le fit passer ensuite au collège d'Har-court , pour y apprendre la Philo-

sophie ; c'est là que ses heureuses dispositions achevèrent de se montrer de la manière la plus brillante.

Il étudioit sous un Professeur célèbre , mais ancien & absolument devoué à la philosophie d'Aristote. Cependant l'Abbé de Polignac apprit qu'il y avoit une autre philosophie dans le monde , celle de Descartes ; il se mit au fait de cette philosophie , & il en saisit toutes les beautés. Les principes de Descartes étoient alors formellement pros crits dans les écoles du Royaume , où il étoit ordonné en même tems de n'enseigner que la philosophie d'Aristote ; mais ni cette raison , ni les efforts redoublés de son Maître pour le ramener au Péripatétisme , ne purent obscurcir la lumière qui avoit brillé à ses yeux. Il céda seulement en ce qu'il voulut bien s'engager à
soutenir

Soutenir dans ses thèses les deux philosophies en deux jours consécutifs. Le Professeur avoit aussi exigé que celle de Descartes passeroit la première, croyant qu'il auroit été trop dangereux de finir par-là, & de renvoyer les auditeurs avec une impression récente de la doctrine prétendue erronée, qu'on sçavoit être très-séduisante dans la bouche de l'Abbé de Polignac; car son éloquence étoit déjà formée & se déceloit par mille traits. Le succès de ce double acte public fut des plus éclatans; les systèmes de Descartes & d'Aristote y parurent l'un après l'autre, comme on l'avoit demandé, & tous deux dans leur plus beau jour; ils furent défendus autant que chacun pouvoit l'être; la prédilection du Répondant ne s'y fit sentir que par la force des raisons qui la

justifioient ; & il montra dans cette occasion tant d'équité , de retenue & de savoir , qu'il reçut des éloges de l'un & de l'autre parti , & qu'en ce sens il réunit tous les suffrages.

Les thèses de Théologie que M. l'Abbé de Polignac soutint quelques années après en Sorbonne , ne lui firent pas moins d'honneur. Il y avoit mis en tête ces mots , qui se trouvent si souvent dans l'Ecriture en parlant des Rois de Juda , *Excelsa abstulit* ; par où il faisoit allusion à tout ce que venoit d'ordonner , ou que préparoit alors Louis XIV pour l'établissement de l'unité de religion dans son Royaume : c'étoit vers l'année 1683 , deux ans avant la revocation de l'édit de Nantes.

Tant de connoissances déjà assez approfondies , dont une excellente mémoire lui assuroit la possession ,

& dont il favoit parler sans ostentation & avec grace , se firent bientôt admirer par les gens de Lettres & dans le grand monde , & lui gagnèrent l'estime & l'amitié de tout ce qu'il y avoit de plus distingué par le mérite & par la naissance. Le Cardinal de Bouillon , qui fut des premiers à lui en donner des marques , le mena à Rome en 1689 , après la mort d'Innocent XI. Il le fit entrer avec lui dans le conclave , & il l'employa non-seulement à l'élection du nouveau Pape, Alexandre VIII, mais encore dans l'accommodement des différends qui régnoient alors entre la France & la Cour de Rome , & que ce Cardinal étoit chargé de terminer.

Ces différends , dont les uns sembloient intéresser les droits de la Tiare , & les autres la police de
Dij

Rome , par les Franchises du Palais des Ambassadeurs,avoient été poussés fort loin du vivant d'Innocent XI, & n'étoient pas aisés à pacifier. Le Roi y avoit encore envoyé le Duc de Chaulne dans le même dessein ; mais Sa Majesté étant informée de la capacité de l'Abbé de Polignac , de l'estime & du crédit qu'il s'étoit acquis dans Rome , déclara qu'Elle vouloit aussi qu'il eût part à la négociation. Se distinguer parmi les excellentes têtes qui habitent cette Ville fameuse , ou qui s'y rassemblent du monde entier , dont à certains égards elle n'a pas cessé d'être la capitale ; parmi des gens tout occupés de mille intérêts différens , & exercés dans la politique la plus profonde & la plus raffinée ; au milieu d'un état qu'on croiroit être un composé de plusieurs Républiques ,

& où, quoique le pouvoir appartienne à un seul, chaque Prince ne laisse pas d'avoir sa Cour & son autorité particulière ; s'y faire goûter, s'y faire aimer, combien de discernement, d'art & de prudence, que de talens naturels & acquis suppose un tel succès ! C'est pourtant ce qu'avoit fait M. l'Abbé de Polignac à l'âge de 28 ans, & dès son premier voyage à Rome. Alexandre VIII qui étoit un des meilleurs esprits de son siècle, & qui avoit souvent des conférences avec le jeune Négociateur, disoit de lui, *Je ne sçais comment il fait, il ne me contredit jamais, il est toujours de mon avis, & cependant c'est ordinairement le sien qui prévaut.*

Les affaires ayant été heureusement terminées, & les articles de l'accommodement étant dressés,

l'Abbé de Polignac revint à la Cour pour les proposer à Sa Majesté ; & c'est alors que ce Monarque lui rendit un témoignage en apparence tout contraire à celui du Pape , mais qui ne peignoit pas moins bien son caractère. *Je viens*, dit-il , au sortir d'une longue audience qu'il lui avoit donnée , *d'entretenir un homme , & un jeune homme , qui m'a toujours contredit , & qui m'a toujours plu*. En effet M. le Cardinal de Polignac garda toujours sa politique & tout son art pour traiter avec les autres Princes , & n'employa jamais que sa candeur & son zèle pour le bien de l'Etat , en parlant à son Roi.

De retour en France , l'Abbé de Polignac y partagea d'abord son loisir entre l'étude & les amis illustres qu'il s'étoit faits. Il entra ensuite dans le Séminaire des Bons-enfans ,

LE CARD. DE POLIGNAC. 47
en 1692 ; mais le Roi l'en tira en
1693 pour l'envoyer en Pologne ,
en qualité de son Ambassadeur.

Jean Sobieski , que ses grandes
actions avoient élevé sur le trône ,
régnoit encore ; mais sa santé chan-
celante & qui dépérissoit tous les
jours , faisoit prévoir les troubles
qu'une vacance prochaine ne man-
queroit pas d'exciter pour l'élection
de son successeur.

Il étoit de l'intérêt de la France ,
attaquée par les principales Puissan-
ces de l'Europe , liguées contr'elle
depuis cinq à six ans , d'empêcher
qu'un Prince dévoué à ses ennemis
n'obtînt la Couronne de Pologne.
Le Roi Sobieski la devoit en partie
aux puissans offices de Louis XIV ,
& Louis XIV auroit eu lieu de croi-
re que les trois fils de ce Prince en
conserveroient une juste reconnois-

sance , si depuis quelques années le Prince Jacques , leur aîné , n'eût pris des engagemens avec la maison d'Autriche , en épousant la Princesse Palatine de Neubourg sœur de l'Impératrice.

La Reine de Pologne , Marie d'Arquien , étoit née Françoisse ; mais elle s'étoit cru dégagée de tout devoir envers sa patrie , depuis qu'elle étoit montée sur le trône.

Cependant Louis XIV touché des vertus de Sobieski , conservoit toujours la même affection pour ce Prince & pour sa famille , & auroit souhaité qu'au défaut de l'aîné de ses fils , dont la partialité pour l'Empereur étoit trop déclarée , il fût possible de procurer la Couronne à l'un des deux cadets , lorsque le Roi leur père viendrait à décéder.

Dans ces circonstances , & instruit
des

des intentions de Sa Majesté, l'Abbé de Polignac partit pour la Pologne vers la fin du mois de Mai 1693. Il espéroit y trouver un puissant parti en faveur des cadets; mais la nation indisposée contre l'aîné, regardoit l'exclusion qu'elle lui donnoit d'avance, comme une raison valable contre les deux autres.

Il fallut donc, pour se conformer aux conjonctures présentes, travailler sur un nouveau plan. Il y travailla si heureusement, que le trône étant venu à vacquer, il eut non-seulement assez de crédit pour en éloigner tout ennemi du nom François, mais il put encore sans trop de présomption, concevoir l'espérance flatteuse de mettre cette Couronne sur la tête d'un Prince de la Maison de France. Il en écrivit au Roi deux jours après la mort de Sobieski,

c'est-à-dire , le 29 Juin 1696 , & son projet fut approuvé : projet d'autant plus difficile à exécuter , qu'il se présentoit en même tems sur la frontière un compétiteur à la tête d'une puissante armée , menaçant d'un côté ceux qui lui refuseroient leur voix , & de l'autre promettant mille avantages à la République , & faisant goûter d'avance par ses largesses , une partie de ce qu'il promettoit.

Dénué de tous ces secours , l'Abbé de Polignac parvint cependant à faire élire & proclamer Roi de Pologne , M. le Prince de Conti. Mais pour soutenir cette élection , & réunir les suffrages divisés entre ce Prince & l'Electeur de Saxe , dans un pays où l'unanimité seule décide , & où la liberté est telle , qu'un particulier mal intentionné peut

LE CARD. DE POLIGNAC. Si faire manquer l'affaire la mieux concertée & la plus utile, ne fût-ce que pour montrer qu'il a part au gouvernement, il falloit combattre & surmonter le parti opposé avec les mêmes armes qui avoient été employées pour lui concilier des amis.

Quoique la France ne soit pas moins puissante par ses richesses que redoutable par ses armes, éloignée de la Pologne, & ne pouvant faire passer que lentement dans ce Royaume les sommes que l'Ambassadeur avoit demandées, elles y arrivèrent trop tard, & l'éloquence du Ministre ne peut suppléer à leur défaut. La guerre qui en avoit retardé l'arrivée, retarda pareillement celle du Prince de Conti: sa route par mer avec peu de vaisseaux, exigeoit nécessairement des précautions pour

éviter les escadres d'Angleterre & de Hollande , & entraînoit par-là mille inconvéniens & de longs délais. Il n'étoit plus tems quand il débarqua à l'Abbaye d'Oliva près de Dantzick qui se déclara contre lui par plusieurs actes d'hostilité, & dont les autres Villes de Prusse imitèrent l'exemple. Ce Prince fut donc bien tôt obligé de se rembarquer. L'Abbé de Polignac contraint aussi de se retirer, demeura quelque temps dans la Poméranie citérieure, à Stettin ou aux environs , & ne revint en France qu'au commencement de l'année 1698 , après avoir perdu tous ses équipages & tous ses meubles , qui lui furent enlevés par les Dantzikois.

Le Roi se crut obligé de témoigner qu'il étoit mécontent de la conduite de son Ambassadeur, & lui

commanda de se retirer dans son Abbaye de Bonport.

Ce n'est pas aux Sujets à pénétrer dans les motifs secrets des résolutions de leurs Maîtres. L'Abbé de Polignac pouvoit justifier sa conduite, & par le compte exact qu'il avoit rendu de l'état des affaires, & par les ordres précis qu'il avoit reçus ; mais puni par un Roi juste, il se crut coupable, & n'attendit que de sa seule bonté, ce qu'il auroit cru pouvoir attendre de sa justice.

Ce fut dans cette retraite que rendu à lui-même, il entreprit d'écrire ce Poëme fameux qui n'a encore vû le jour que par les copies qui s'en sont échappées dans le public : ouvrage que la religion & l'amour de la vertu lui inspirèrent, que la philosophie lui dicta, & que ses talens admirables & déjà exercés pour

l'Eloquence & pour la Poësie ornèrent de mille beautés utiles au dessein qui le lui fit entreprendre, en un mot le Poëme de l'*Antilucrèce*, dont nous parlerons bien tôt plus au long.

Le Roi d'Espagne Charles II étant mort le premier Novembre 1700, les nouvelles de cette mort & du testament de ce Prince, où Philippe Duc d'Anjou étoit déclaré héritier universel de la Monarchie d'Espagne, pénétrèrent bien tôt jusques dans la solitude de l'Abbé de Polignac toujours animé des mêmes sentimens pour sa patrie & pour son Roi. Il écrivit à Louis XIV, *Sire, si les prospérités de Votre Majesté ne mettent point fin à mes malheurs, du moins me les font-elles oublier.*

Ils finirent cependant ses malheurs, il fut rapellé en 1702, & il reparut à la Cour avec plus d'éclat

que jamais , par les marques de bonté singulières avec lesquelles il fut reçu de Sa Majesté. La disgrâce jette je ne sai quoi de touchant sur les grandes vertus & les qualités éminentes , soit par le contraste des choses qui devroient si peu être ensemble , soit qu'elle épure les unes , & qu'elle ajoûte aux autres : aussi n'est-il pas étonnant sous un Prince vertueux , qu'à la disgrâce succède quelquefois une augmentation de faveur. La place d'Auditeur de Rote étant venu à vaquer par la promotion de l'Abbé de la Tremoille au Cardinalat, le 17 Mai 1706 , le Roi la donna à l'Abbé de Polignac.

On sçait quelle est à Rome la considération de ce Tribunal, & le rang que ceux qui le composent tiennent à cette Cour. Douze Prélats y décident souverainement des matiè-

res bénéficiales de presque toute la Catholicité, & souvent même des affaires civiles qui y sont portées par appel. L'Abbé de Polignac, qui n'étoit encore que médiocrement versé dans les questions de Droit Civil & Canonique, se fit un devoir de les étudier à fond, devint un excellent juge, & sa réputation déjà établie dans toute l'Europe, & particulièrement en Italie, s'accrut de ce nouveau titre.

Le Cardinal de la Tremoille qui étoit demeuré à Rome chargé des affaires de la Cour de France, eut pour lui les mêmes sentimens que le Cardinal de Bouillon, & le fit entrer aussi dans plusieurs de ses négociations. Clement XI qui occupoit alors le Saint Siège, & qui joignoit l'amour des Belles-lettres à une solide piété, l'honora d'une amitié

tendre. Le Cardinal de la Tremoille en fût bien profiter dans plus d'une occasion délicate ; mais il en faisoit honneur à l'Abbé de Polignac auprès du Roi , tandis que l'Abbé de Polignac écrivoit de son côté , que le succès des affaires dont on l'avoit chargé , étoit entièrement dû au crédit & à l'habileté du Cardinal de la Tremoille. Sa Majesté fut sensible à une espèce d'émulation si rare entre des Ministres , & qui tournoit toujours à l'avantage de son service. Elle en parla , & l'on fait de quel prix étoient en pareille rencontre les paroles de ce grand Roi.

Juste estimateur du mérite , Louis XIV connoissoit trop parfaitement celui de l'Abbé de Polignac , pour en borner la récompense à la place d'Auditeur de Rote ; dès lors il le destinoit à des emplois encore plus im-

portans, & se propofoit de lui ouvrir le chemin aux plus hautes dignités.

Après trois années de féjour à Rome, M. l'Abbé de Polignac avoit eu permiffion de revenir en France pour mettre ordre à fes affaires, très-dérangées par les dépenses & par les pertes qu'il avoit faites en Pologne. Le Roi lui avoit accordé des repréfailles fur les vaiffeaux Dantzickois, fecours trop cafuel, & qui ne put réparer les dommages que tant d'accidens lui avoient caufés. Il étoit encore à la Cour en 1710, lorsqu'il fut queftion de tenir de nouvelles conférences en Hollande, pour finir une guerre fanglante que la fucceffion à la Couronne d'Efpagne avoit excitée. Le Roi nomma le Maréchal d'Uxelles & l'Abbé de Polignac fes Plénipotentiaires à Gertruidenberg, où ceux

des Etats généraux des Provinces-unies devoient se trouver.

Le moment marqué pour la paix n'étoit pas encore arrivé ; mais quelque infructueuses que fussent ces conférences, la sagesse & la fermeté de l'Abbé de Polignac n'en furent pas moins estimées.

Comme l'entière restitution de la Monarchie d'Espagne , avec des circonstances encore plus dures que la restitution même , faisoit le principal objet des Alliés , l'Abbé de Polignac envoya au Roi un mémoire détaillé , où il montrait par de très-fortes raisons , qu'il falloit courir les plus grands risques , & braver les plus fâcheux événemens, plutôt que d'abandonner l'Espagne sous de pareilles conditions.

Cet avis ne manquoit pas de contradicteurs qui insistoient sur la né-

cessité d'abandonner l'Espagne , & sur l'état où se trouvoit actuellement la France , tant au dedans qu'au dehors du Royaume. C'est cependant le parti que prit le Roi ; il rappella ses Plénipotentiaires , & les conférences furent rompues. Les plus heureux succès couronnèrent une résistance si héroïque ; les armes de Louis XIV & celles de Philippe V son petit-fils furent presque par-tout victorieuses ; l'Empereur Joseph mourut ; l'Angleterre auparavant si animée contre la France , fut la première à seconder ses désirs ; les affaires générales changèrent de face , & la paix fut proposée à des conditions plus équitables.

On établit les conférences pour en traiter à Utrecht , & l'on en fixa l'ouverture au 12 Janvier 1712. L'Abbé de Polignac fut encore un

des Plénipotentiaires que le Roi nomma pour y assister de sa part, quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'il pût y rester jusqu'à l'entière conclusion des Traités. La raison en étoit aussi honorable qu'avantageuse pour M. l'Abbé de Polignac. Sa Majesté lui avoit donné une marque éclatante de son estime, en témoignant au Roi d'Angleterre, Jacques III, qui étoit encore en France, qu'il lui feroit plaisir d'accorder à cet Abbé sa nomination au Cardinalat. Destiné à la pourpre, le cérémonial attaché à cette dignité ne lui permit pas de demeurer Plénipotentiaire en second jusqu'à la signature de la Paix, qui se fit avec la France le 11 Avril 1713. D'ailleurs le Pape avoit la délicatesse de ne pas vouloir rendre publique sa promotion pendant qu'il

seroit en pays protestant. Créé Cardinal le 18 Mai 1712, il fut donc réservé *in petto* jusqu'au 30 Janvier 1713, où il fut déclaré; & il ne reçut la calotte qu'en chemin pour la France, comme on en étoit convenu, & en pays catholique: elle lui fut remise auprès d'Anvers le 10 de Février suivant.

Il obtint dans la même année la charge de Maître de la Chapelle du Roi; mais il s'en démit en 1716, & l'Abbé de Breteuil, depuis Evêque de Rennes, lui succéda.

Le feu Roi ne vécut pas assez pour donner à M. le Cardinal de Polignac d'autres marques de son estime; mais son auguste Successeur y suppléa.

Ne dissimulons point cependant que dans les commencemens de ce glorieux règne & durant la Régén-

ce , M. le Cardinal de Polignac eut Le 29 Décembre
 ordre de se retirer dans son Abbaye 1718.
 d'Anchin ; mais imitons en même
 tems son respectueux silence sur les
 ordres suprêmes. Il fut rappelé trois
 années après , & les idées que de
 semblables événemens peuvent fai-
 re naître furent entièrement effa-
 cées par les graces dont son rappel
 fut suivi.

Innocent XIII étant mort le 7
 Mars 1724, M. le Cardinal de Poli-
 gnac alla à Rome pour l'élection du
 Pape Benoît XIII , & il y demeura
 huit ans chargé des affaires de Fran-
 ce. Comme il s'agissoit principale-
 ment alors de matières de Doctri-
 ne , dont il ne nous convient pas
 de parler , nous dirons seulement
 qu'il y employa tout ce que son zè-
 le & ses talens conciliateurs étoient
 capables de lui inspirer , tant pour

la pureté de la foi, que pour la paix de l'Eglise. Au commencement de 1726, il fut nommé à l'Archevêché d'Auch ; il revint en France dans le mois de Juillet 1732, & six mois après son retour le Roi le fit Commandeur de l'Ordre du Saint Esprit, où il avoit été associé, & dont il avoit eu permission de porter les marques dès l'année 1728. C'est pendant ce dernier séjour à Rome, & peu de tems après la naissance de Monsieur le Dauphin, qu'il donna sur la place Navone une de ces fêtes superbes, où la profusion, de concert avec le goût, apprend aux nations étrangères quelle est l'opulence d'un Etat, par la magnificence de ses Ministres.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les négociations de M. le Cardinal de Polignac, ni sur les événemens

événemens de sa vie qui s'y rapportent. Tout ce qui le regarde en qualité d'homme public, appartient à l'Histoire de France, & doit en faire une des parties les plus intéressantes. Mais nous allons considérer dans l'homme particulier, un Philosophe sublime, orné de tout ce que la belle Littérature a de plus excellent.

M. le Cardinal de Polignac n'étoit pas demeuré oisif pendant les deux ou trois années de sa retraite à Anchin. Bien différent de ceux qui, après avoir soutenu le poids des affaires, succombent à l'ennui du repos, il sût toujours se faire des occupations également utiles & agréables. L'Antilucrèce, qu'il avoit commencé à Bonport, vint une seconde fois à son secours. Il l'avoit déjà beaucoup retouché & augmenté,

mais il s'agissoit encore d'y ajouter des Livres entiers , d'y insérer un grand nombre d'expériences curieuses , & plusieurs découvertes qui étoient venues à sa connoissance depuis quelques années , & , nous osons le dire , depuis qu'il étoit entré à l'Académie des Sciences ; car personne n'honora jamais nos assemblées d'une assiduité plus flatteuse , personne n'y fut jamais plus attentif , soit pour y puiser , soit pour y répandre des lumières. Aussi l'Antilucrèce , que l'on croiroit être l'ouvrage des trois célèbres Académies qui se glorifient de compter M. le Cardinal de Polignac parmi leurs membres , & que toutes pourroient réclamer par les différens genres de beauté dont il brille , nous appartiendra-t-il toujours de préférence , par la partie philosophique qui y

domine , qui le caractérise & qui en fait la base. Tâchons donc d'en donner une idée exacte , autant du moins que les bornes prescrites à ce discours pourront le permettre.

L'Antilucrèce est un Poëme Latin du nombre de ceux qu'on appelle *Didactiques* , parce qu'ils ont pour but d'enseigner des vérités importantes , ou quelque art utile à la vie. Il est écrit en vers héroïques. Il fut d'abord composé en six livres , & il l'a été depuis en neuf. Le neuvième livre , qui n'a jamais été achevé , ni peut-être commencé , quoique les principaux matériaux en fussent tout prêts , étoit destiné à des éclaircissmens sur divers endroits de ceux qui le précèdent. Le Poëme tel que nous l'avons , consiste donc en huit livres complets , qui sont de mille , douze ou treize cens vers chacun.

Le titre d'Antilucrèce montre assez que cet ouvrage a été fait pour combattre à armes pareilles la Philosophie de Lucrèce, ou, ce qui est la même chose, celle d'Epicure, que ce Poète avoit adoptée avec la plupart des conséquences dangereuses dont elle est susceptible.

M. le Cardinal de Polignac disoit volontiers quelle avoit été l'occasion de son Poème. En revenant de Pologne il s'étoit arrêté quelque tems en Hollande, il y avoit eu plusieurs entretiens, plusieurs disputes avec le fameux Bayle, dont le Dictionnaire critique paroissoit alors depuis peu. On sçait de quelle manière les argumens d'Epicure, de Lucrèce & des Septiques, contre les vérités les plus importantes de la Religion & de la Morale, ont été célébrés & mis en œuvre dans ce

Dictionnaire. Ils ne furent pas dissimulés dans cette occasion, & dès-lors M. le Cardinal de Polignac forma le projet de les réfuter ; ce qu'il exécuta pendant son exil à l'Abbaye de Bonport. Ce n'est pourtant pas à Bayle qu'ils s'adresse dans son Poëme sous le nom Quintius, ainsi qu'à fait Lucrèce dans celui de *rerum Natura* à l'égard de Memmius, Romain d'une famille illustre ; mais c'est, comme nous sçavons encore, à un homme de qualité, & de beaucoup d'esprit, qui a été connu par quelques ouvrages, & avec qui M. le Cardinal de Polignac se trouvoit lié d'amitié.

Ces craintes, prétendues vaines & puériles, dont le Poëte Latin veut délivrer son ami, l'auteur de l'*Antilucrèce* songe à les rétablir utilement dans le sien. Il emploie ensuite

te tout ce que la Poësie a de plus sublime & de plus pathétique , pour lui faire goûter ce que la saine philosophie a de plus consolant. Ici il foudroie le vice , là il peint avec amour des vertus dont , sans le savoir , il étoit le modèle. L'homme dans son état naturel , vile & imperceptible partie de l'Univers , environné d'éléemens qui concourent à le détruire , attaqué par ses semblables , en proie aux bêtes féroces , sans ressource dans ses maux , sans appui dans ses adversités , c'est-là l'objet que notre Poëte philosophe présente à l'homme même , pour lui faire désirer un protecteur , & pour le rendre attentif à des preuves qui vont le convaincre qu'il en a un , le plus sage & le plus puissant de tous , l'Auteur même de la Nature.

De semblables préliminaires font

LE CARD. DE POLIGNAC. 71
le sujet du premier livre.

Les livres suivans ont aussi pour but , mais sous d'autres aspects , de préparer les voies qui conduisent à la grande vérité qu'on ne trouvera traitée à fond que dans le septième & le huitième , ou de dissiper les nuages qui en obscurcissent l'entrée. Cette vérité est l'existence d'un premier Être , intelligent , & juste rémunérateur.

Qu'on n'aille point imaginer sur cet exposé & sur quelques autres endroits de ce discours , qu'il s'agit ici peut-être de Théologie & de vérités révélées qui passent les limites que nous avons dû sagement nous prescrire. La matière de l'Antilucrèce est , comme nous l'avons dit , purement philosophique , par conséquent de notre ressort , & traitée comme elle auroit pu l'être au mi-

lieu d'Athènes & dans le Portique; si l'on y avoit connu les méditations de Descartes, ou si l'esprit humain y avoit été plus âgé de deux mille ans: en un mot la Religion quoique nommée en cent endroits, n'est ici proprement que dans l'intention. Ce seroit une pétition de principe, si elle avoit été employée dans les moyens, puisque la connoissance d'un premier Estre par les seules lumières de la raison, précède, selon l'ordre des choses, la connoissance de ce qu'il nous a révélé.

Le vuide, l'espace éternel & infini, parsemé seulement d'atomes ou de corpuscules indivisibles qui s'y meuvent par eux-mêmes, & dont la rencontre fortuite produit tous les Phénomènes de l'Univers, les diverses tendances de ces atomes vers tels ou tels points de l'espace, le hazard enfin

enfin, ce mot vuide de sens, & donné pour maître du Monde, sont autant de dogmes Epicuriens, qu'il falloit réfuter, ou, pour me servir de l'expression du Poëte, autant de monstres qu'il falloit abattre, & qu'il frappe en effet de tous les coups qui leur furent jamais portés, & de nouveaux encore plus redoutables. Le Cartésianisme le plus rigide & le mieux conçu, brille dans le développement de ces questions, qui exigent, comme on sçait, une clarté & une précision toutes particulières. On peut dire même que nulle autre Philosophie avant Descartes, n'en avoit fait de vraies questions, si pour les rendre telles il faut y apporter des idées intelligibles.

Mais ce qu'il y a de surprenant dans ce Poëme, & qui l'est encore plus par l'adresse de l'exécution,

que par la hardiesse du dessein, c'est qu'en traitant ces matières l'auteur a sù y amener presque tout ce que la Physique, la Cosmographie & l'Histoire Naturelle offrent de plus remarquable; y décrire les Arts mécaniques les plus ingénieux ou les plus utiles, y faire entrer la Fable, y rappeler l'Histoire, & toujours avec une élégance qu'on ne trouve que dans Virgile, ou dans ce même Lucrèce dont notre Poète s'est déclaré l'antagoniste. Les tours les plus nobles & les plus variés, les transitions les plus heureuses, les figures les plus capables de soutenir ou de réveiller l'attention, les comparaisons les plus justes & les plus instructives y font passer successivement sous les yeux mille objets divers, comme par une espèce d'enchantement. C'est ici, il faut l'a-

vouer , que la grande & sublime Poësie l'emporte infiniment sur la Prose dogmatique la plus élégante. Celle-ci ne produira jamais que des lecteurs , celle-là fait des spectateurs ; elle attache l'esprit , elle remue l'ame. Ce n'est pas le Cardinal de Polignac que vous écoutez dans son Poëme , c'est le spectacle même de la Nature où vous assistés avec lui. Les grands Poètes de l'antiquité & quelques modernes nous ont donné des exemples de cette importante illusion ; mais si l'Anti-lucrèce vient à voir le jour , comme il le verra sans doute par les soins d'un illustre ami à qui M. le Cardinal de Polignac l'a confié en mourant , j'ose assurer qu'il en fournira une preuve éclatante.

De la réfutation des Atomes & du Vuide , & de toutes les propriétés

chimériques dont la Philosophie Epicurienne les avoit revêtus, l'auteur passe à l'origine du Mouvement qu'il démontre n'être pas essentiel à la matière, & n'avoir par conséquent d'autre cause que l'Auteur de la Nature.

Il traite ensuite de la spiritualité de l'ame, de sa distinction d'avec le corps, de la simplicité & de l'unité de son être, qui la rendent indestructible à tout agent naturel.

La question de l'ame des bêtes, l'une des plus épineuses de la Philosophie, quand la Philosophie est destinée à préparer la Religion, se présente ici naturellement, & ne pouvoit être passée sous silence. Elle est accompagnée, en forme d'objection, & par le savant artifice dont nous avons parlé, de tout ce que l'Histoire Naturelle nous apprend de plus curieux

des mœurs, des ruses & de l'industrie des animaux. Le principe interne, pensant, ou machinal, qui les fait agir, n'y est pas traité avec moins d'art & d'intelligence; discussion également curieuse & sublime.

M. le Cardinal de Polignac, tout Cartésien qu'il étoit, n'avoit jamais été bien décidé sur ce point. Il sentoît parfaitement les avantages du pur machinisme des bêtes, & combien on applanissoit par-là de difficultés; mais il voyoit en même tems ce machinisme exposé à de grandes objections. Le parti qu'il avoit coûtume de prendre dans ce conflit de sentimens contraires, étoit de montrer que dans l'un & l'autre cas la spiritualité de notre ame n'en étoit pas moins certaine, & qu'en abandonnant le reste aux profondeurs d'une Sagesse dont nous ne

G iij

connoîtrons jamais les secrets , cette vérité & ses dépendances n'en pouvoient recevoir aucune atteinte. C'est là aussi le parti qu'il prend dans son Poëme. On voit pourtant qu'il penche vers le machinisme ; mais il l'abandonne , il le laisse indécis , pour se renfermer dans son véritable sujet , sachant qu'en toute espèce de guerre , on n'est jamais si fort que lorsqu'on embrasse moins de terrain à défendre.

Le tour de ses Vers tient beaucoup de celui de Virgile , son Poëte favori , qu'il possédoit & qu'il a imité en plusieurs endroits , mais imité en Auteur original , & comme Virgile a imité Homère. Sa ressemblance avec Lucrèce est plus apparente , parce qu'il en emprunte plus fréquemment les traits ; mais elle est , à mon avis , moins réelle ; &

ces traits qu'il en emprunte, c'est le plus souvent pour les lancer contre lui-même, avec plus de force qu'ils n'en avoient en partant de cet adverfaire.

Je n'ai vû nulle part un style qui à l'élégance & à la noblesse joigne tant de clarté, si ce n'est peut-être encore dans Virgile.

Mais trop semblable à son modèle en un seul point, M. le Cardinal de Polignac a eu, comme ce grand Poëte, le malheur de ne pouvoir mettre la dernière main à son ouvrage. Nous n'avons pas trouvé parmi les copies de l'Antilucrèce qui nous ont été confiées, l'article des expériences de Newton sur la Lumière, non plus que celui de la règle de Képler sur la révolution des Planètes, & plusieurs autres grands morceaux que M. le Cardi-

nal de Polignac nous avoit fait l'honneur de nous communiquer, & qui vrai-semblablement n'ont jamais été mis à la place qui leur étoit destinée. Il a dit aussi plusieurs fois qu'il avoit assez de matériaux pour étendre l'Antilucrèce jusqu'à dix, & même jusqu'à douze livres.

Nous ne croyons point cependant que ce qui restoit à faire dans ce Poëme, pour l'achever ou pour l'embellir, soit capable de rien ôter aux éloges qui lui sont dûs, ni à la gloire de son Auteur.

Il en est peut-être de ces sortes d'ouvrages non achevés, mais portés au point où se trouve actuellement celui-ci, comme de ces tableaux admirables dont parle Plin, & qui, selon ce savant connoisseur, n'en étoient que plus admirés, de cela même qu'ils étoient de-

LE CARD. DE POLIGNAC. 81
meurés imparfaits. Saïsis d'une douleur tendre à la vûe de ces chefs-d'œuvres de l'art, auxquels la mort trop prompte de leurs auteurs a ravi les derniers traits, nous leur prêtons ce qui leur manque, nos regrets suppléent à nos désirs; nous lisons sur l'ouvrage toute la pensée du génie qui l'a conçu, nous y voyons toutes les beautés qui alloient éclore sous les mains de l'ouvrier; & ces mains expirantes qui nous semblent y être encore attachées en rehaussent le prix à nos yeux.

L'Antilucrèce ne fut pas plutôt annoncé après le retour de M. le Cardinal de Polignac de son Abbaye de Bonport, que tout ce qui compose le monde savant s'empressa d'en obtenir la lecture, d'en tirer des copies ou même de le tra-

duire. On va voir que ce monde n'exclud pas ce qu'il y a de plus grand & qui approche le plus du trône. Madame la Duchesse du Maine, dont l'esprit infiniment cultivé & également digne de l'être, n'est borné en aucun genre de connoissances, voulut être instruite de celles qui étoient contenues dans l'Antilucrèce, & de la maniere dont elles y étoient traitées. L'Auteur le lui traduisit verbalement d'un bout à l'autre. M. le Duc du Maine fit plus, il mit par écrit une traduction de tout le premier livre, & l'offrit à cette Princesse par une élégante Epître dédicatoire ; & nous pouvons assurer avec connoissance de cause, que le présent étoit digne de celle à qui il fut offert. M. le Duc de Bourgogne, ce Prince si chéri de la France, & dont les lumières

& les vertus brillent encore dans l'auguste Monarque qui lui doit le jour , voulut avoir des conférences réglées avec M. le Cardinal de Polignac sur son Antilucrèce , après avoir donné à la lecture de cet ouvrage toute l'application qu'il mérite par lui-même & par son objet. Le feu Roi lui en entendit parler avec tant d'éloges , qu'il parut désirer d'en connoître plus particulièrement les beautés ; ce qui engagea M. le Duc de Bourgogne à le traduire , si ce n'est en entier , du moins en partie.

L'histoire littéraire de M. le Cardinal de Polignac, ainsi que sa vie politique , nous fourniroit plusieurs autres ouvrages latins & françois , tant en vers qu'en prose, dont nous serions en état de parler , mais dont nous n'entreprendrons pas même l'énu-

mération. Tels sont divers morceaux qui ont précédé l'Antilucrèce, & qui rouloient aussi sur des matières philosophiques; des harangues, des plaidoyers, des mémoires, & sur-tout un nombre prodigieux de lettres & de dépêches parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs qui peuvent passer pour des chef-d'œuvres de politique & d'éloquence.

Cette collection d'Antiques, Marbres, Porphires, Bronzes, Statues, Bustes, Bas-reliefs qu'il avoit fait revivre, & dont il avoit orné son Palais, après les avoir retirés de dessous les ruines de cette Ville autrefois maîtresse du monde, Ville qu'il connoissoit dans toutes ses époques, comme s'il y avoit vécu dans tous les temps, fera éternellement honneur à son goût pour les beaux arts & à son érudition. L'un & l'autre

ont été relevés comme ils méritoient de l'être, dans une Académie qui a l'érudition & les beaux arts en partage.

Plusieurs autres particularités de sa vie, plusieurs faits que nous pourrions encore rapporter ici & que nous supprimons, rempliroient sans doute l'éloge d'un homme ordinaire, mais il faut nécessairement abréger dans celui d'un homme aussi rare que M. le Cardinal de Polignac.

Il avoit atteint l'âge de quatre-vingts ans. Sa bonne constitution, sa sobriété, & sa vie uniforme depuis que ses affaires & la discussion importante d'un procès concernant son diocèse, le retenoient à Paris, sembloient lui promettre de plus longs jours. Cependant sa santé s'affoiblissoit considérablement depuis quelques années. Il fut attaqué d'hy-

dropisie vers le milieu du mois d'Octobre dernier, & il mourut le 20 Novembre de la même année 1741. Il conserva toute sa raison dans le cours de sa maladie, il jouit de toutes ses lumières jusqu'au dernier soupir, & ses lumières furent accompagnées de tous les sentimens qu'elles étoient capables de faire naître, & qui ne l'avoient jamais abandonné.

Il avoit été reçu à l'Académie Françoisé en 1704, à l'Académie des Sciences en 1715, & à celle des belles Lettres en 1717.

Il aimoit souverainement sa Nation & son Roi, & il s'occupoit sans cesse des moyens d'affermir ou d'augmenter leur gloire. Les Sciences & les Arts, les Savans & les Artistes lui étoient chers à ce titre, & par eux-mêmes; car les grands ta-

lens ne marchent point sans une forte inclination pour tout ce qui se rapporte à leur objet.

Sa conversation étoit douce, amusante & infiniment instructive, comme on le peut juger par tout ce qu'il avoit vû dans le monde & dans les différentes Cours de l'Europe, par les grandes affaires qui avoient roulé sur lui, en un mot par tout ce qu'il savoit, ayant frappé, pour ainsi dire, aux bornes de l'esprit humain considéré par tous les côtés. Le son de sa voix, & la grace avec laquelle il parloit & prononçoit sa langue, achevoient de mettre dans son entretien une espèce de charme, qui alloit presque jusqu'à la séduction. L'universalité de ses connoissances s'y montroit, mais sans dessein ni de briller ni de faire sentir sa supériorité. Il étoit plein d'é-

gards & de politesse pour ceux qui l'écoutoient, & s'il aimoit à se faire écouter, on se plaisoit encore plus à l'entendre par tout ce qu'il y avoit d'excellent, de curieux & d'utile à recueillir de sa conversation.

Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre, ou sur une date, sur un passage d'auteur, ou sur un fait quelque'éloigné ou détourné qu'il pût être; elle le servoit constamment, & avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours.

— Son éloquence dans les grandes affaires, dans les délibérations, dans des dépêches importantes & raisonnées, ou telle qu'on la trouve en plusieurs endroits de ses écrits, se développoit par degrés, & avançoit toujours sans se hâter, d'abord douce & insinuante, mais pleine de force

ce

ce en approchant du but. Cicéron s'y faisoit sentir avant Démosthène.

Une autre espèce d'éloquence plus indépendante de l'art , celle qui se montre & qui éclate tout-à-coup dans les cas imprévus , ne manquoit pas à M. le Cardinal de Polignac. Nous avons de lui plusieurs traits qui en font foi , & de ces réparties heureuses qui marquent également le coup d'œil vif de l'esprit , & l'élévation du cœur.

La connoissance & le sentiment qu'il avoit de notre ignorance sur l'étendue & les limites des forces de la Nature , pouvoient le rendre favorable un moment à certains faits extraordinaires qu'une discussion exacte ne manque guère de faire évanouir ; mais s'agissoit-il de philosopher , d'examiner & de discuter

soigneusement de semblables faits ; personne n'étoit plus ferme que lui sur les grands principes du raisonnement , ni plus rigide observateur des loix de la bonne Critique.

Les deux fameux systèmes qui partagent aujourd'hui les Savans faisoient par préférence le sujet de ses entretiens , lorsqu'il se trouvoit avec des personnes capables d'en raisonner. Descartes & Newton mis dans la balance , il ne faut pas demander de quel côté elle penchoit entre les mains de M. le Cardinal de Polignac. Zélé Cartésien par choix , par habitude & même par principe de religion , le Newtonianisme , tel qu'il le concevoit , lui avoit toujours paru dangereux par sa conformité avec les points fondamentaux de la Physique d'Epicure. Il s'en déclaroit ouvertement , & la

dispute sur ce sujet , non plus que sur toute autre matière , ne lui déplaisoit pas. Mais quelque constant qu'il fût dans ses sentimens , il ne les défendoit jamais avec aigreur. Il déduisoit ses preuves , il exposoit ses objections avec ordre , paisiblement , & du ton dont il sembleroit que parleroit la Raison même ayant à s'expliquer ici-bas par des organes humains. On pouvoit hardiment le contredire , on auroit pû le convaincre sans déchoir un moment de sa familiarité & de sa bienveillance.

Il avoit une inclination marquée pour l'Agriculture , cet art utile , si propre à nous rappeler le souvenir des mœurs antiques , & il l'entendoit , comme il paroît par plus d'un endroit de son Poëme. Il s'étoit procuré depuis quelques années

dans Paris & tout joignant son Palais, un vaste enclos, où il alloit tous les jours dans la belle saison, & où il cultivoit d'excellens fruits & des plantes rares : c'est là aussi qu'il se plaisoit à philosopher avec ses amis.

Enfin, car ce n'est pas un avantage à passer sous silence, M. le Cardinal de Polignac a été l'un des hommes du monde le mieux fait & de la plus grande mine, on ne pouvoit qu'en être frappé en l'abordant. Je ne faisoi d'altier & de relevé caractérisoit ses traits, une noble hardiesse sembloit les animer; mais il ne prenoit pas plutôt la parole, qu'à cet air imposant succédoit un air de bonté & de douceur qui dissipoit toute crainte, & n'inspiroit que la confiance avec le respect. Son ame étoit alors véritablement peinte sur

son visage : ame grande , généreuse
& tranquille , qui a toujours usé li-
béralement de ses trésors , ainsi que
des biens de la fortune , sans les
compter , & presque sans les con-
noître.

CATALOGUE DES OUVRAGES

De M. le Cardinal de POLIGNAC.

L'Antilucrèce de M. le Cardinal de
Polignac vient enfin de paroître par
les soins de M. le Beau , Professeur
de Rhétorique au Collège des Gra-
fins , à qui M. l'Abbé de Rothelin
en avoit confié l'édition en mou-
rant.

1. *Anti - Lucretius , sive de Deo &*

94 OUVRAGES DE M.

Natura, libri novem; Eminentissimi S. R. E. Cardinalis Melchiori de Polignac opus postumum; Illustrissimi Abbatis Caroli d'Orleans de Rothelin curâ & studio editioni mandatum. Tomi II. Parisiis apud Hipolytum-Ludovicum Guerin, & Jacobum Guerin, 1747, in 8°.

2. *Discours prononcé le 2 Août 1704, par M. l'Abbé de Polignac, lorsqu'il fût reçu à l'Academie Françoise) à la place de M. Bossuet Evêque de Meaux. Paris, in 4°.*
& dans les Recueils de la même Académie, in 12. Tome III.
3. *Harangue au Roi sur la Paix, prononcée le 17 Juin 1713, par S. E. M. le Cardinal de Polignac, alors Chancelier de l'Academie (Françoise). Dans le même volume.*

Il y a, comme on l'a dit dans l'Eloge;

LE CARD. DE POLIGNAC. 95
plusieurs pièces en Prose & en Vers,
de M. le Cardinal de Polignac, soit
en François soit en Latin, qui n'ont
jamais été imprimées, ou qui se trou-
vent répandues dans divers Recueils
que nous n'avons pas sous la main.
Ses Dépêches & divers morceaux
de Politique, par rapport à ses né-
gociations, remplissent un très-grand
nombre de volumes parmi ceux
qu'on conserve au dépôt des affaires
étrangères, qui est au Louvre. On
en trouvera quelques-uns dans le
Recueil des *Actes & Mémoires con-
cernant la paix d'Utrecht*, impri-
mé & réimprimé en Hollande en
1712, 13, 14 & 15, en plu-
sieurs Volumes.



E L O G E

D E M. B O U L D U C.

GILLES-FRANÇOIS BOULDUK, premier Apoticaire du Roi, ancien Echevin, ancien Juge-Consul, Démonstrateur en Chymie au Jardin Royal, & Associé Chymiste dans l'Académie des Sciences, naquit à Paris le 20 de Février 1675. Son père, Simon Boulduc, ancien Juge-Consul, & Apothicaire de feu Madame, & de la Reine Douairière d'Espagne, avoit aussi été Démonstrateur en Chymie au Jardin Royal, & membre de cette Académie, d'abord Elève, & successivement Associé, Pensionnaire & Vétéran, jusqu'en l'année 1729 où il mourut.

M.

M. Boulduc dont nous allons parler, né, pour ainsi dire, dans l'Académie des Sciences, avoit reçu l'éducation la plus propre à le rendre digne d'y être assis un jour parmi ceux qui la composent. Cet honneur lui étoit sans cesse proposé par son père, & comme le prix des connoissances qu'il devoit acquérir, & comme un des plus sûrs moyens de les augmenter, de les rectifier & de les mettre utilement en pratique.

Ses premières études étant finies, il s'appliqua à la Physique de Descartes sous la direction de M. Regis, & il y fit des progrès qui engagèrent ce célèbre Cartésien à lui ouvrir tous ses trésors.

Ce n'étoit cependant que le préliminaire à une autre science qu'on avoit principalement en vûe, mais

qui n'étant elle-même que la physique particulière de la texture intrinsèque des corps, devoit être précédée & éclairée des grands principes de la Physique générale. Rien en effet ne pouvoit mieux le prémunir contre les mystérieuses & sublimes prétentions de l'ancienne Chymie, que la méthode & les principes de Descartes, qui n'ont pour base & pour but que la clarté des idées & l'évidence. Aussi M. Boulduc ne donna-t-il jamais dans aucune de ces rêveries d'Alchymiste encore assez communes dans le siècle passé, malgré l'atteinte mortelle que leur avoient portée les leçons publiques & les livres de feu M. Lémery.

Enfin il se voua entièrement à la Chymie, & il l'étudia sous M. de Saint-Yon Médecin, Professeur au Jardin Royal, & sous son père qui,

comme nous l'avons dit , y étoit Démonstrateur. Ce père attentif à l'instruction d'un fils qui lui paroiffoit de plus en plus mériter tous ses soins , retraçoit chaque jour à ses yeux dans le particulier , & par mille opérations délicates , mais sensibles , ce qu'une théorie abstraite n'avoit présenté qu'à son esprit. Les leçons domestiques aidoient merveilleusement celles du Jardin du Roi , & les unes & les autres secondées par le goût & la vivacité du jeune Artiste, le mirent bien-tôt en état de se distinguer dans la profession à laquelle on le destinoit. Il fut reçu dans le Corps des Apothicaires en 1695 , à l'âge de 20 ans , & quatre ans après il entra dans l'Académie des Sciences en qualité d'Elève.

Il nous a donné depuis plusieurs morceaux de Chymie que l'Acadé-

mie a presque tous fait insérer dans les volumes qu'elle publie tous les ans : c'est une espèce d'aveu & d'approbation tacites qu'elle accorde avec choix, quoiqu'elle ne prétende pas adopter toutes les idées contenues dans les ouvrages qu'elle juge dignes de paroître parmi ses Mémoires.

Les ouvrages de M. Boulduc consistent la plûpart en des analyses de différentes substances. Il avoit entrepris sous cette forme l'histoire des Purgatifs, dont il donna un essai en 1719 sur le Concombre sauvage, avec quelques observations sur l'*Elaterium* de Dioscoride, qui est l'extract ou le suc épaisi du fruit de cette plante, & l'un des plus violens purgatifs qu'ait employé la Médecine ancienne ; mais d'autres occupations l'empêchèrent de suivre

son projet. Il lut la même année à l'Académie une analyse du frai de Grenouille, & celle du Chacril arbre de l'Amérique, que quelques Auteurs ont donné pour une septième espèce de Quinquina, & dont l'écorce a en effet plusieurs vertus semblables à celles de ce fébrifuge.

M. Boulduc a beaucoup travaillé sur les Sels. Par l'examen qu'il fit en 1724 du Sel Cathartique d'Espagne, qu'une source produit à cinq quarts de lieue de Madrid, & en 1727 du Sel de Dauphiné, que l'on prend dans la terre auprès de Grenoble, il trouva que l'un & l'autre étoient un vrai Sel naturel de Glauber, Sel dont ce fameux Chymiste faisoit tant de cas, & qu'il nomma *admirable*, soit à cause des propriétés qu'il lui attribuoit, soit qu'il le jugeât digne de ce nom par tout ce

qu'il lui avoit coûté de méditations & de veilles. L'Art n'a presque jamais rien de mieux à faire que d'imiter la Nature, mais il lui manque souvent, après l'avoir imitée, de sçavoir qu'il l'a fait & rien de plus. C'est ce que Glauber avoit ignoré à l'égard de son Sel admirable, & que M. Boulduc développe parfaitement. Tout au contraire, dans le Sel Polychreste de Seignette & dans celui d'Epsom qu'il entreprit aussi d'analyser, ce n'étoit pas la Nature qu'il s'agissoit de dévoiler & d'imiter, mais l'art qui s'y cachoit, & qui avoit intérêt de s'y cacher.

Pendant que M. Boulduc lisoit à l'Académie son Mémoire sur le Sel de Seignette, & qu'il montrait un crystal qu'il venoit de faire de ce Sel, M. Geoffroy qui travailloit comme lui sur cette matière, sans qu'ils s'en

fussent rien communiqué, entra dans l'Assemblée, reconnut le Sel Polychreste à la première inspection de son crystal , & sur le champ il en alla chercher de tout pareil qu'il avoit fait aussi. L'Académie ayant vû les pièces justificatives de part & d'autre , & entendu contradictoirement les parties , jugea que la découverte seroit donnée sous les deux noms , comme elle l'a été en effet dans l'Histoire de 1731. Il y a dans toutes les Sciences des principes & des règles invariables , qui ne peuvent manquer de conduire au même but ceux qui sçavent les manier.

M. Boulduc proposa en 1730 une manière de faire le Sublimé corrosif , en simplifiant l'opération & en retranchant l'esprit de nitre. Nous eumes aussi de lui en 1734

un essai d'analyse des Plantes , où il prend pour exemple la Bourache , qui est une des plus employées dans la Médecine.

Mais rien ne lui a fait plus d'honneur que ses recherches sur la nature de quelques Eaux minérales. Son analyse des nouvelles Eaux de Passy , qu'il donna en 1726 , a été regardée par les Maîtres de l'Art comme un modèle dans ce genre. Il s'en répandit bien-tôt plusieurs extraits dans le public , & , ce qui n'est pas une des moindres preuves du mérite de son travail , le prix & le débit de ces Eaux en furent considérablement augmentez. Il fit en 1729 l'analyse des Eaux de Bourbon l'Archambaud pour feu M. le Duc , & en 1735 celle de la Source minérale de Forges nommée *la Royale* , pour la Reine à qui ces Eaux avoient été ordonnées par les Médecins.

La charge de premier Apothicairaire du Roi qu'il avoit obtenue en 1712, & celle de premier Apothicairaire de la Reine qu'il eut en 1735, ne lui permettoient guère d'être assidu à nos Assemblées; mais les préparations & les recherches qu'il étoit obligé de faire pour Versailles, tournoient aussi, comme on vient de voir, au profit de l'Académie & du Public. C'est pourquoi l'Académie, qui ne se relâche pas facilement sur l'assiduité qu'elle exige de ceux de ses Membres que leurs places y engagent, & quels que soient les emplois qui pourroient les en dispenser, ne laissa pas d'accorder en 1727 à M. Boulduc une de ses places d'Associé ordinaire.

La bienveillance du Roi & de la Reine, glorieux fruit du zèle & de l'attention industrieuse que M.

Boulduc apportoit à leur service , mille soins officieux rendus à des personnes considérables de la Cour, des manières polies & prévenantes, un extérieur agréable avec les qualités essentielles du cœur, ne pouvoient manquer de lui concilier des suffrages dans un pays où la seule faveur du Maître suffit pour y avoir des amis. L'usage le plus marqué qu'il en ait fait, a été de procurer l'année dernière à son fils unique âgé seulement de 14 ans, la survivance de premier Apothicaire du Roi ; grace à laquelle M. Boulduc fut infiniment sensible , mais dont on pourroit croire que la demande avoit été précipitée ou indiscrète, si l'on ne sçavoit que ce fils montrait déjà une maturité d'esprit & une intelligence qui se trouvent rarement dans une si grande jeunesse.

se. Ces sentimens paternels si sagement établis par la Nature, qui font que l'on se regarde après soi dans sa postérité, quelquefois avec plus de complaisance que dans soi-même, agissoient avec beaucoup de force sur M. Boulduc. Ceux de l'amitié la plus tendre & la plus constante ne lui étoient pas moins connus : il a passé les trente dernières années de sa vie avec M. Grosse sçavant Chymiste Allemand, de cette Académie, qu'il avoit logé chez lui & dont le caractère avoit fortifié de plus en plus une liaison que la conformité de leurs études avoit fait naître.

Quoiqu'il fût d'un fort tempérament & qu'il parût jouir d'une santé parfaite, il étoit souvent attaqué de vapeurs, & sujet à des palpitations de cœur violentes. Au mois de Dé-

cembre 1741 il lui survint un éréthisme à la jambe gauche , il en fut traité Méthodiquement , & il en étoit guéri en apparence ; mais empressé de se rendre à ses devoirs , il partit le 15 Janvier dernier 1742 pour Versailles , & il y mourut le 17 , fort regretté de Leurs Majestés , & de tous ceux qui avoient eu occasion de le connoître.

CATALOGUE DES OUVRAGES

de M. BOULDU.

Ils sont tous contenus dans les volumes d'Histoire & Mémoires de l'Académie Royale des Sciences , que nous citerons selon l'ordre des années.

Dans les MÉMOIRES.

1. *Mémoires sur la qualité & les propriétés d'un Sel découvert en Espa-*

gne, qu'une Source produit naturellement, & sur la conformité & identité qu'il a avec un Sel artificiel, que Glauber qui en est l'auteur appelle Sel admirable. 1724.

2. Essai d'Analyse en général des nouvelles Eaux Minerales de Passy. 1726.

3. Examen d'un Sel tiré de la terre en Dauphiné, par lequel on prouve que c'est un Sel de Glauber naturel. 1727.

4. Essai d'Analyse en général des Eaux chaudes de Bourbon-l'Archambaud. 1729.

5. Manière de faire le Sublimé corrosif en simplifiant l'opération. 1730.

6. Sur un Sel connu sous le nom de Sel Polychreste de Seignette. 1731.

7. *Recherches sur le Sel d'Epsom.* *ibid.*
8. *Essai d'analyse des Plantes.* 1734.
9. *Analyse des Eaux de Forges , & principalement de la Source appelée la Royale.* 1735.

Dans l'HISTOIRE.

1. *Observations sur le Chacril.* 1719.
2. *Essai de l'Histoire des Purgatifs, & sur l'Elaterium ou Concombre sauvage.* *ibid.*
3. *Analyse du Frai des Grenouilles.*
Lûe la même année à l'Académie
comme il paroît par les Registres.

Nous avons appris de M. Grosse son
ami intime , qu'il avoit donné quel-
ques années auparavant une *Dissert-*
ation sur le Mercure.



E L O G E

D E M. H A L L E Y.

EDMOND HALLEY fils d'Edmond Halley citoyen de Londres, d'une famille honnête, mais peu favorisée de la fortune, naquit dans un fauxbourg de cette Capitale le 8 Novembre 1656. Il fit ses Humanités dans l'Ecole de S. Paul sous le fameux Thomas Gale, & il y devint habile, non seulement dans les Langues Latine, Grecque & Hebraïque, mais encore en Géométrie & en Astronomie. A l'âge de 17 ans il fut reçu parmi les Etudiants du Collège de la Reine dans l'Université d'Oxford. Beaucoup de curiosité & une grande facilité à ap-

prendre , le portèrent d'abord presque également à toutes les Sciences , mais il se détermina bien - tôt en faveur de l'Astronomie. A peine avoit-il 19 'ans lorsqu'il donna sa Méthode directe & géométrique pour trouver les Aphélies & les excentricités des Planètes , ouvrage que les Astronomes les plus consommés de ce temps-là pouvoient envier , & qui terminoit une dispute célèbre qu'il y avoit entr'eux sur ce sujet. Descartes commença sa Géométrie par un Problème où les Anciens s'étoient arrêtez ; la première route que s'ouvrit M. Halley le conduisit à tout ce qu'il y a de plus caché & de plus subtil en Astronomie.

Mais pour mieux sentir le prix de tout ce qu'il fit dans la suite en faveur de cette science & de celles qui
qui

qui en dépendent, jettons les yeux sur l'état florissant où se trouvoit alors l'Astronomie en Europe, & rappellons ici du moins les noms illustres des Emules de M. Halley dans la même carrière; car s'il est glorieux de tirer une science du berceau, il est peut-être encore plus difficile de se distinguer parmi ceux qui semblent l'avoir portée à son plus haut période.

Flamsteed premier Astronome du Roi d'Angleterre, & chef de l'Observatoire de Greenwich, embrassoit le plus vaste champ des observations célestes, & travailloit sans relâche à réformer & à augmenter le catalogue des Etoiles fixes. Hévélius, comme un autre Tycho-Brahé, n'épargnoit ni soins ni dépenses pour faire refleurir l'Astronomie dans le Nord, & il en avoit établi le siège

à Dantzich ville anféatique, dont il étoit le premier Magistrat. L'Italie retentissoit encore du bruit des découvertes du célèbre Dominique Cassini que la France venoit de lui enlever. La Hollande se glorifioit d'avoir produit M. Huguens, qu'elle possédoit tour à tour avec cette Académie naissante, & qui après avoir mis les Lunettes d'approche dans l'état de perfection où nous les voyons aujourd'hui, avoit démêlé autour de Saturne le premier Satellite que l'on y ait aperçu, & cet Anneau surprenant dont les phases n'avoient présenté jusques-là aux yeux des Astronomes que deux anses attachées au globe de cette Planète, ou deux autres Planètes qui paroissoient & dispa-roissoient bizarrement à ses côtés. La France enfin, opulente

de ses richesses & de celles de ses voisins, rassembloit ses Bouillauds & ses Cassinis, Picard, Auzout, Roemer, de la Hire, Richer, qui s'étoient tous signalez par leurs découvertes, ou par l'invention de quelqu'instrument propre à en occasionner de nouvelles, ou par quelque méthode fine & ingénieuse. Plusieurs de ces hommes célèbres, non contens d'observer de cet édifice que la magnificence de Louis le Grand & les soins de l'illustre Colbert venoient d'élever à l'Astronomie, s'étoient transportez, les uns vers le Midi & tout proche de l'Equateur, pour y rectifier les élémens de cette science, les autres du côté du Pole & sur les ruines du fameux château de Tycho-Brahé, pour reprendre le fil des observations de cet Astronome : expéditions sça-

vantes qui se renouvellent de nos jours sous un règne qui n'est pas moins favorable aux Sciences & aux beaux Arts que le règne de Louis le Grand.

Voilà dans quelles circonstances M. Halley se fit connoître.

Les Etoiles fixes, indépendamment de leurs autres usages, sont autant de points de comparaison dont les Astronomes ne peuvent se passer pour déterminer la route des Planètes sous la voûte apparente à laquelle nous rapportons leurs mouvemens ; aussi s'est-on donné des soins infinis dans tous les siècles pour connoître le nombre & la position exacte des Etoiles fixes. Cependant comme les Anciens voyageoient rarement au delà de l'Equateur, & que ceux d'entre les Modernes que leur navigation y avoient

conduits, avoient pour la plupart un tout autre objet que la perfection de l'Astronomie, ou manquoient du loisir & des moyens nécessaires pour la perfectionner à cet égard, les Etoiles de l'Hémisphère austral, & sur-tout celles qu'on y voit près du Pole, demeuroient où tout-à-fait inconnues, ou mal placées sur le Globe céleste. C'est pour remplir ce vuide, cette partie imparfaite du Catalogue des fixes de Ptolomée & de Tycho, & pour seconder les soins de M^{rs} Flamsteed & Hévélius, que M. Halley se proposa d'aller à l'Isle Sainte-Hélène, pays le plus méridional que les Anglois eussent alors sous leur domination, & situé sous le 16^{me} degré de latitude australe. M^{rs} Willamson Secrétaire d'Etat, & Jonas Moore Grand-Maître de l'Artille-

rie & ſçavant Mathématicien , furent ſes Mécènes auprès du Roi Charles II. Ce Prince à qui l'Ifle Sainte-Hélène appartenoit par droit de conquête , & qui l'avoit cédée depuis peu à la Compagnie des Indes d'Angleterre , accorda libéralement tout ce qu'on jugea néceſſaire pour le ſuccès de cette entrepriſe , & M. Halley partit dans le mois de Novembre de l'année 1676. Il arriva à l'Ifle Sainte-Hélène en trois mois , il y exécuta pleinement ſon projet , & revint à Londres vers l'Automne de 1678.

D'abord il y prit ſes Degrés de Maître-ès-Arts , ayant obtenu des diſpenſes honorables à l'occaſion de ſon voyage , & il fut reçu Membre de la Société Royale.

L'année ſuivante il fit imprimer ſon Catalogue des Etoiles Auſtra-

les, où, entre plusieurs autres nouveautés, on vit paroître la Constellation du fameux Chêne qui avoit servi de retraite à Charles II pour suivi par Cromwel après la déroute de Worcester, avec cette espèce de dédicace en style lapidaire : *Robur Carolinum, in perpetuam, sub illius latebris servati Caroli secundi Magnæ Britanniae Regis, memoriam, in Cœlum meritò translatum.* C'est ainsi que M. Halley voulut consacrer les marques de sa reconnoissance dans ce même Ciel que la protection & les bienfaits de ce Prince lui avoient donné moyen de connoître.

Il avoit rapporté plusieurs autres observations de l'Isle Sainte-Hélène, & principalement celle du passage de Mercure par le disque du Soleil, qu'il sçavoit devoir arriver le 3 Novembre 1677. C'étoit le

quatrième de ces phénomènes que l'on eût vû depuis l'invention des Lunettes , car auparavant il n'en étoit pas question : imperceptibles à la vûe simple , aussi bien que les taches du Soleil , les Anciens n'auroient pû tout au plus que les soupçonner. * D'ailleurs ils sont si rares, & en même-temps si précieux à l'Astronomie , qu'un autre Astronome Anglois , nommé Shakerley , étoit allé exprès à Surate en 1651 pour y voir le second , qui ne devoit arriver que de nuit en Europe. On sent assez combien une telle curiosité & de semblables démarches pour la satisfaire , font honneur à une nation chez qui elles sont communes.

L'observation de M. Halley étoit accompagnée de réflexions sçavantes sur l'utilité de ces sortes d'éclipses ou d'immersions des Planètes inférieures ,

* Ceci est dit vaguement , & de la vûe directe ; car à la rigueur on peut voir les taches du Soleil sans lunette , en recevant son image sur du blanc , & à travers un petit trou dans une chambre obscure.

férieures, pour découvrir la parallaxe du Soleil & sa distance à la Terre. Il donna dans la suite une méthode & des tables pour les prédire, & enfin il démontra en 1716, après bien des calculs & par une application ingénieuse de sa théorie aux parallaxes de Vénus & du Soleil, que le passage de cette Planète par le disque du Soleil, passage qui doit arriver le 5^{me} Juin 1761, pourra nous faire connoître la vraie distance du Soleil à la Terre, à un 500^{me} près. Il exhorte en même temps & en termes pathétiques tous les Astronomes qui vivront alors, à se préparer pour cette importante observation, à mettre en œuvre tout ce qu'ils auront de sagacité & de sçavoir, pour bien déterminer les circonstances d'un phénomène si rare & si décisif; car il ne se flattoit

nullement d'en être témoin : mais il n'en prend pas moins part au spectacle , & il ne néglige rien pour s'en assurer le succès. Toute philosophie qui voudroit affoiblir en nous ce désir d'être utiles , lors même que nous ne ferons plus , & nous enlever la satisfaction actuelle que nous procure un semblable avenir , fappe les fondemens de l'héroïsme , & de la Société.

M. Halley désiroit extrêmement de conférer avec M. Hévélius , & lui faire part de tout ce qu'il avoit observé de curieux à l'Isle Sainte - Hélène & dans sa navigation. C'étoit l'usage le plus flatteur qu'il en pouvoit faire pour lui-même , & aussi le plus capable de lui procurer de nouvelles lumières , M. Hévélius étant regardé alors par son âge , par ses immenses & sçavans Ecrits , &

par la place qu'il occupoit dans sa République , comme le Chef des Astronomes de l'Europe. M. Halley partit donc pour Dantzick , il y arriva le 26^{me} Mai 1679 , & , sans autre préliminaire , les deux Astronomes observèrent ensemble le même soir , comme gens qui se connoissoient depuis long temps , & qui s'étoient vûs dans cette commune patrie vers laquelle ils dirigeoient leurs regards. La différence de leurs opinions sur quelques points d'Astronomie pratique , n'empêcha pas qu'il ne se formât entr'eux une liaison intime , dont M. Hévélius nous a laissé des témoignages dans son *Annus climactericus*.

Conduit par de semblables motifs , M. Halley voulut voir aussi les Sçavans de France & d'Italie. Il étoit à moitié chemin de Calais à Paris ,

lorsqu'il apperçut pour la première fois la fameuse Comète de 1680, si remarquable par sa grandeur, & si terrible aux yeux d'un vulgaire qui étoit encore très-nombreux ; mais elle n'anonçoit à notre Astronome qu'un nouveau sujet de recherches, & de nouveaux succès ; car un des plus excellens ouvrages que M. Halley nous ait donné depuis, a été son *Abrégé de l'Astronomie cométique*. Il y réduit, conformément à l'idée de M. Newton, les Trajectoires ou orbites de cette espèce de Planètes à de simples paraboles qui ont le Soleil pour foyer comme les ellipses des Planètes ordinaires, & qui en facilitent beaucoup le calcul ; il nous met sous les yeux dans une Table d'une seule page, les nœuds, les périhélies, les distances & les mouvemens de vingt-quatre Comètes

des plus considérables & des mieux observées, c'est le fruit d'un travail immense ; & cette même Comète de 1680 , qu'il croyoit être celle qui parut du temps de Jules-César , y joue un des principaux rôles.

De retour en Angleterre il se maria en 1682 avec Marie Tooke , demoiselle aussi aimable par les agréments de sa personne que par les qualités de son esprit ; mais ni les soins domestiques , ni les douceurs d'un heureux mariage , ne purent diminuer son ardeur pour l'étude du Ciel & du reste de la Nature , ni le fixer dans son pays. Nous le verrons encore courir les mers , & en rapporter de nouvelles richesses philosophiques.

Parmi les mémoires qu'il donna les années suivantes à la Société Royale , il y en a un de 1683 , qui

est de la dernière importance pour la Navigation : c'est sa *Théorie sur les variations de la Bouffole*. On sçait que l'Aiguille aimantée ne tourne pas toujours exactement vers le Pole, qu'elle en décline quelquefois de 10, 15 ou 20 degrés, tantôt vers l'orient, tantôt vers l'occident, soit en différens lieux, soit en différens temps, & cela sans règle connue; du moins n'y avoit-on rien observé jusque-là qui en eût la moindre apparence. Mais M. Halley se défiant de ces prétendues irrégularités de la Nature, qui n'ont presque jamais de réalité que dans notre ignorance, rassemble un nombre infini d'observations sur ce sujet, la plûpart tirées des plus fameux Routiers; il les compare, il en fasse & refasse, pour ainsi dire, toutes les circonstances, & il trouve enfin qu'il y a sur le Glo-

be Terrestre, dans cette grande Mer qui sépare l'Europe & l'Afrique d'avec l'Amérique, plusieurs points dont les suites décrivent sur ce Globe autant de lignes courbes où la Bouffole ne décline ni à droite ni à gauche. Il s'apperçoit que ces courbes, de même que celles qui passent par les points où l'on observe une certaine déclinaison, & qui s'écartent plus ou moins des premières, ont un mouvement latéral réglé & périodique autour d'un axe & sur des Poles qui ne sont pas ceux de la Terre; que ce mouvement, cet axe, & ces Poles étant connus, tout Navigateur placé sur un point donné de la surface du Globe Terrestre, pourra connoître la distance du lieu où il est à ces lignes, & la déclinaison de l'Aiguille aimantée, ou, réciproquement, à quel point il est, par

la quantité de la déclinaison orientale ou occidentale qu'il y observera. D'où l'on voit que si cette connoissance pouvoit être poussée jusqu'à un certain degré de précision, elle n'iroit pas à moins qu'à la détermination des longitudes. C'est là le fait tel qu'il résulte des observations immédiates, & le fait ici est tout ce qu'il y a d'essentiel par rapport à la Géographie & à la Navigation.

Quant à la cause physique qu'en donne M. Halley, c'est un second Globe contenu dans celui de la Terre supposée creuse vers son centre, un gros Aimant qui attire à lui tout ce qui est doué de quelque vertu magnétique, & qui par sa rotation sur l'axe qui lui est propre, entretient la déclinaison de la Bouffole dans une variation continuelle.

Le Public est redevable à M. Halley du fameux livre des *Principes mathématiques de la Philosophie naturelle*, du moins en a-t-on joui par son moyen beaucoup plutôt qu'on n'auroit fait. Il s'étoit lié d'amitié avec M. Newton en 1684, & l'on sçait que ce grand homme avoit conçu dès lors tout ce qu'il enfanta depuis de plus sublime en Géométrie & sur la Physique céleste ; mais uniquement occupé à découvrir, & avare du temps qu'il y employoit, il ne se hâtoit nullement de rédiger ses découvertes, encore moins de les publier. M. Halley qui en avoit parfaitement senti l'étendue & l'utilité, l'engagea d'abord à communiquer à la Société Royale celles qui regardoient les orbites des Planètes, & ensuite à les mettre dans l'ordre où nous les avons dans le livre des

Principes. Enfin il s'offrit de veiller à l'édition de cet ouvrage, & en ayant obtenu l'aveu de l'Auteur, il le fit paroître en 1686. Ce zèle pour l'avancement des Sciences & pour la gloire du Philosophe qui en reculoit si fort les limites, jeta les premiers fondemens de l'attachement inviolable que ces deux illustres amis conservèrent l'un pour l'autre jusqu'à la fin de leurs jours.

M. Halley avoit fait précéder l'édition des Principes de M. Newton, d'un Mémoire qu'il lut à la Société Royale sur le mouvement des Corps projetez, où il examine préliminairement la cause & les propriétés de la Pesanteur selon ces mêmes Principes.

La même année parut son *Histoire des Vents Alisez & des Moussons qui règnent dans les Mers placées en-*

tre les Tropiques, avec un Essai sur la cause physique de ces Vents, & une Carte qui en représente les directions sur 240 degrés en longitude, & plus de trente en latitude de part & d'autre de l'Equateur, ce qui comprend toute la région connue des Vents Alifez; autre matière importante pour les Navigateurs, & qui peut marcher avec la théorie des variations de la Bouffole: c'est de même le fruit d'un nombre prodigieux d'observations & de lectures. Du reste M. Halley attribue la cause de ces Vents, & avec beaucoup de vrai-semblance, au mouvement diurne de la Terre, ou, pour parler le langage ordinaire, au cours réglé du Soleil d'orient en occident, & à l'action de ses rayons, qui raréfiant & gonflant sans cesse l'atmosphère & les eaux de la Zone

Torride , y produisent successive-
ment une montagne mobile d'air ,
dont les isles adjacentes & les con-
tinens d'alentour modifient diverse-
ment & changent plus ou moins la
direction générale.

Suivirent bien-tôt l'*Estimation de
la quantité de vapeurs aqueuses que le
Soleil élève de la mer , la Circulation
de ces vapeurs , l'Origine des Fontai-
nes ; Question sur la nature de la Lu-
mière & des Corps transparens , Dé-
termination des degrés de mortalité
du genre humain pour évaluer le prix
des rentes viagères , & plusieurs au-
tres ouvrages de toute espèce , Af-
tronomie , Géométrie & Algèbre ,
Optique & Dioptrique , Physique
spéculative & expérimentale , Bal-
listique & Artillerie , Histoire Natu-
relle , Antiquités , Philologie & Cri-
tique ; au nombre de vingt - cinq à*

trente Dissertations ou Mémoires, que donna M. Halley dans l'espace de neuf à dix ans qu'il demeura à Londres, & presque tous remplis d'idées neuves, singulières, & utiles.

Cependant la théorie des variations de la Bouffole, faisoit grand bruit, non seulement parmi les Philosophes, mais chez tout ce qu'il y avoit de Navigateurs intelligens; l'examen en avoit été fait par plusieurs d'entr'eux, & touûjours à l'avantage de la nouvelle idée. M. Delisle le Géographe la vérifia par des recherches immenses sur les Mémoires des Voyageurs. Mais le Roi d'Angleterre que la situation & les forces maritimes de ses états engageoient plus particulièrement à cette vérification, ne se contenta pas de l'examen paisible du cabinet, il donna à M. Halley le commande-

ment d'un de ses Vaisseaux , avec ordre de faire voile vers l'Océan Atlantique , & sur-tout dans les Mers où Sa Majesté avoit des établissemens , pour y constater la loi des variations magnétiques , & pour tenter de nouvelles découvertes. M. Halley partit le 3 Novembre 1698.

Il avoit déjà passé la Ligne lorsque des accidens qui arrivèrent sur son Vaisseau , & la révolte de son Lieutenant, l'Obligèrent de retourner sur ses pas. Il aborda en Angleterre au commencement de Juillet de l'année suivante , le Lieutenant rebelle fut cassé , & M. Halley qui ne se rebutoit pas aisément , se rembarqua deux mois après sur le même Vaisseau , avec un autre de moindre grandeur dont il eut aussi le commandement. Enfin après avoir parcouru les Mers de l'un à l'autre hé-

misphère, jusqu'aux glaces qu'il découvrit sous le 52^{me} degré de latitude Australe, c'est-à-dire, jusqu'où Améric Vespuce avoit porté sa navigation, il revint en Angleterre le 18 Septembre de l'année 1700. Sa route est tracée sur les dernières Mappemondes de M. Delisle, parmi les routes des plus fameux Navigateurs, au nombre desquels on peut hardiment mettre M. Halley, même dans ce qui regarde purement l'art & la manoeuvre de la Navigation. Il visita les Canaries, les Isles du Cap-verd, l'Isle Sainte-Hélène déjà illustrée par les observations astronomiques qu'il y avoit faites, les côtes du Bresil, les Barbades & plusieurs autres parages, conformément aux ordres qu'il avoit reçus, ou à ses vûes particulières qui s'étendoient bien au de là

des instructions de la Cour. Partout les variations de la Bouffole se trouvèrent conformes à la loi qu'il leur avoit prescrite, & il en publia une Carte générale qui comprend, à un 8^m près ou environ, toute la surface du Globe terrestre.

Ici M. Folkes que ses talens & son sçavoir ont placé à la tête de la Société Royale, ami de M. Halley, son successeur dans l'Académie des Sciences, & à qui nous devons la plus grande partie des Mémoires dont nous avons besoin pour cet Eloge, nous apprend une particularité que nous ne devons pas omettre. M. Halley avoit passé quatre fois la Ligne pendant le cours de ce voyage, c'est-à-dire, en moins de deux ans; il avoit été quatre fois des pays froids aux pays chauds, & des pays chauds aux pays froids, fans

sans perdre un seul homme de son Equipage ; singularité remarquable, & qui fut bien moins un effet du bonheur de M. Halley que de son attention compatissante, & de cet esprit d'humanité qui fit toujours un des principaux traits de son caractère.

Le Capitaine Halley, car on ne le nommoit plus autrement après cette grande navigation, commanda encore quelques Bâtimens pour aller lever la Carte de la Manche. Les instructions de l'Amirauté qui lui furent expédiées à ce sujet en 1701, portoient : *Qu'il observeroit le cours des Marées dans toute la Manche Britannique, & qu'il prendroit le Gisement exact des Côtes & des principaux Caps.* Les ordres de l'Amirauté furent diligemment exécutés, & avec une exactitude qui accompagne rarement la diligence.

En 1702 la Reine Anne chargea M. Halley d'une commission importante dont nous ignorons l'étendue, le détail & les motifs ; on nous apprend seulement qu'il devoit aller visiter les Ports de l'Empereur sur le Golfe de Venise. Il est à présumer qu'il s'acquitta de cette commission au gré des deux Puissances, car ayant passé par Vienne pour se rendre en Istrie, l'Empereur Léopold alors régnant le reçut & le renvoya ensuite à la Reine avec toute sorte de marques de distinction, & M. Halley ne fut pas plutôt arrivé à Londres, qu'il eut ordre de retourner à Vienne. Il reprit le chemin d'Allemagne, passa par Osnabrug, & à Hannovre où il eut l'honneur de souper avec le Prince Electoral aujourd'hui Roi d'Angleterre, & avec sa sœur la

Reine de Prusse ; & étant arrivé à Vienne, M. Stepney Ministre d'Angleterre à cette Cour , le présenta à l'Empereur le jour même de son arrivée. Il n'étoit encore question , du moins en apparence , que des Ports de Trieste & de Boccari situez sur le Golfe. M. Halley accompagné de l'Ingénieur en chef de l'Empereur , fit réparer le premier , & y ajouta quelques fortifications ; à l'égard du second , il le trouva en état de recevoir avec sûreté des flottes de toute espèce.

Nous avons crû n'avoir à faire l'éloge que d'un Astronome , d'un Physicien , d'un Sçavant ou d'un Philosophe , & nous voilà insensiblement engagés dans l'histoire d'un excellent homme de Mer , d'un Voyageur illustre , d'un habile Ingénieur , & presque d'un homme

d'Etat. Il est vrai que nous n'avons plus désormais à suivre M. Halley sous le Pole Antarctique , ni dans une Cour étrangère ; rendu à sa patrie , les Sciences & les Arts qui firent ses plus chères délices vont l'y retenir , & recevoir un nouveau lustre de ses travaux. Cependant il nous reste à parler de près de quarante ans d'une vie tranquille à la vérité , mais studieuse , & en ce sens d'autant plus remplie qu'elle a été accompagnée de plus de loisir. Abrégeons donc encore & l'histoire de M. Halley & celle de ses ouvrages.

Le docte Wallis étant mort vers la fin de 1703 , M. Halley lui succéda à la Chaire de Professeur en Géométrie à Oxford.

En 1713 il fut choisi pour être Secrétaire de la Société Royale ,

place dont les fonctions consistent principalement à rassembler & à publier avec choix les ouvrages qui ont été présentez à la Compagnie par ses Membres. Il la garda jusqu'en 1720, où celle d'Astronome Royal à l'Observatoire de Greenwich vint à vaquer par la mort de M. Flamsteed. Celle-ci beaucoup plus conforme à ses desirs, fut demandée pour lui au feu Roi George par les Comtes de Macclesfield Chancelier d'Angleterre, & de Sunderland Secrétaire d'Etat, qui l'obtinrent sur le Champ.

L'Astronomie reprit dès-lors tous ses droits sur M. Halley, il se procura de nouveaux instrumens plus parfaits ou plus commodes par rapport à ses vûes, & il observa le ciel à Greenwich jusqu'au commencement de 1740, avec cette ardeur

assidue qui faisoit une partie essentielle de son caractère. Il avoit formé depuis long temps le projet de rassembler une suite complète d'observations sur les Lieux de la Lune , pour les comparer avec ses calculs , & pour réduire enfin à quelque loi constante la course bizarre de cet Astre qu'il appelle aussi quelque part *Sidus contumax*. Il détermina ces lieux , non seulement par rapport aux Etoiles visibles & connues du Zodiaque , mais encore par rapport à une infinité d'autres qu'on ne découvre que par le secours des lunettes , & dont il avoit fixé la position dans une Carte céleste fort détaillée qu'il publia sur ce sujet. Et comme les éclipses des Etoiles du Zodiaque par la Lune sont de grand usage pour les longitudes géographiques, il donna en 1731 une mé-

thode pour trouver par ce moyen les longitudes en mer à un degré ou vingt lieues marines près, & pour les perfectionner sur terre.

Il avoit dressé d'après cette longue suite d'observations, des Tables lunaires qui n'ont point encore été publiées, quoiqu'imprimées en partie depuis plus de vingt ans. C'est moins à sa négligence ou à la lenteur de l'âge qu'il faut attribuer ce délai, qu'à la difficulté de se contenter qui s'accroît avec l'âge, ou plutôt avec le sçavoir; mais on espère que M. Bradley son ami, & son successeur à Greenwich, déjà célèbre par ses observations sur l'Aberration des fixes, voudra bien y mettre la dernière main, & nous faire part de ce nouveau trésor astronomique.

M. Halley fut reçu dans l'Académie des Sciences en qualité d'Affo-

cié étranger au mois d'Août 1729 ,
à la place de M. Bianchini.

Une forte constitution & une santé ferme secundoient parfaitement la marche vigoureuse de son esprit , & se souûtinrent jusque vers la fin de sa vie. Agé de quatre-vingt-deux ou trois ans il fut attaqué d'une espèce de paralysie , qui ne fit cependant que diminuer un peu son travail & rendre ses observations moins fréquentes ; sa mémoire qui étoit des plus heureuses , ne parut pas en avoir reçu la moindre atteinte. Il vint toujours à Londres une fois la semaine , selon sa coutume , pour y dîner avec ses amis , jusqu'à environ une année avant sa mort ; mais sa maladie augmentant par degrés insensibles , il cessa de vivre par la seule extinction de ses forces & presque sans accident , le 25
de

de Janvier dernier 1742 au commencement de sa quatre-vingt-sixième année.

Il avoit toujours fait grand cas de la Géométrie des Anciens, de leur manière rigoureuse de démontrer, & de l'élégance de leurs constructions ; en cela, comme dans tout le reste, digne défenseur des sentimens de Newton. C'est dans cet esprit qu'il donna en 1710 une édition Gréque & Latine des huit livres des *Coniques* d'Apollonius, dont les quatre derniers n'avoient point encore paru, & des deux livres de Serenus, *De la Section du Cylindre & du Cone*, d'après des manuscrits Grecs ; ayant publié en 1706 deux autres livres du même Apollonius, d'après un manuscrit Arabe. Il n'estimoit pas moins l'Astronomie ancienne ; il a fait revivre le *Saros* des Chaldéens

qui est une période de 223 mois lunaires synodiques, c'est - à - dire, d'environ 29 jours & demi chacun, par le moyen de laquelle on peut très-facilement prédire les retours & les Eclipses de Lune & de Soleil, entre les limites d'une demi-heure d'erreur.

Il appliquoit le cacul avec beaucoup d'adresse aux Problèmes physico - mathématiques. La planète de Vénus paroît quelquefois en plein jour & en présence du Soleil, & ce qui est à remarquer, c'est que cela n'arrive que lorsqu'elle est presque entre le Soleil & nous, & que l'hémisphère qu'elle nous présente n'est éclairé que dans une assez petite partie : M. Halley démontra en 1716 que, toutes compensations faites de sa distance à la Terre & de la grandeur de cette partie visible, Vénus

ne doit jamais nous paroître si brillante que lorsque son croissant lumineux n'occupe que le quart de son disque.

Il nous a aussi donné d'excellens morceaux sur le Baromètre & sur ses usages , sur les Marées, sur quelques Météores extraordinaires, sur l'art de vivre sous l'eau, ou sur la manière de faire descendre l'air que nous respirons jusqu'au fond de la mer, & il a mis lui-même son art en pratique. Le détail de tout ce qu'il vit & qu'il sentit dans cette épreuve, les différentes couleurs & les reflets de la lumière filtrée à travers cette immense quantité d'eau, offrent un spectacle curieux, & dont M. Newton a bien sçu faire usage dans son Optique.

Son génie le portoit à des systèmes hardis. Ce Globe d'aimant,
Nij

cette petite Terre que nous avons dit qu'il imaginoit au centre du Globe creux de la grande, pour donner raison des variations magnétiques, il l'emploie encore à l'explication de l'Aurore Boréale; car il suppose que l'intervalle compris entre la surface concave de l'un & la surface convexe de l'autre, est rempli d'une vapeur légère & lumineuse, qui venant à s'échapper en certains temps par les Poles du globe terrestre, produit toutes les apparences de ce phénomène. L'explication physique du Déluge universel par la rencontre d'une Comète dont la queue ou l'atmosphère aqueuse inonda notre Globe, & qui a été si bien mise en œuvre par M. Wiston dans sa *Nouvelle Théorie de la Terre*, appartient primitivement à M. Halley, comme il paroît par les pièces qu'il re-

mit sur ce sujet à la Société Royale dès l'année 1694, & qui ont été imprimées depuis par ordre de cette Compagnie en 1724. Il admettoit l'espace réel & sans bornes, l'attraction mutuelle des corps, & en conséquence il croyoit les Etoiles en nombre infini, parce que si elles n'étoient balancées de toutes parts & à l'infini par des tendances réciproques, elles se réuniroient toutes incessamment autour d'un centre commun. Dans un autre de ses Mémoires il propose une manière de remonter jusqu'à la première époque du Monde, par des observations réitérées pendant plusieurs siècles sur la salure de la mer, qui va, selon lui, en augmentant, à cause des nouveaux sels que les fleuves détachent des terres & qu'ils y portent sans cesse. En un mot, M.

Halley ne craignoit pas de heurter les opinions communes, & ne se faisoit pas un scrupule d'imaginer, de proposer des hypothèses, & de conjecturer d'après ses observations & ses idées particulières. C'est à cette hardiesse, souvent heureuse, parce qu'elle étoit toujours éclairée, que nous devons l'admirable théorie des variations de la Bouffole, & la plupart des autres découvertes dont il a enrichi le Monde sçavant & la Société.

Avec un esprit vif & pénétrant il avoit encore une imagination féconde & fleurie, il étoit Poëte. Pendant qu'il travailloit à l'édition des Principes de Newton, il ne put être le promoteur de tant de sublimes merveilles & les voir passer sous ses yeux, sans entrer dans une espèce d'enthousiasme qui éclata par une

cinquantaine de vers latins où il les décrit. Tycho-Brahé se sentit animé d'une semblable verve poétique à la vûe de l'instrument avec lequel Copernic avoit fait ses observations , & changé la face du Ciel. Les vers de Tycho-Brahé furent gravés sur l'instrument qui les lui avoit inspirés , ceux de M. Halley ont été mis à la tête du livre immortel qui en étoit l'objet , & ils méritent par eux-mêmes d'en partager l'immortalité.

Il possédoit tous les talens nécessaires pour plaire aux Princes qui veulent s'instruire , une grande étendue de connoissances & beaucoup de présence d'esprit ; ses réponses étoient promptes , & cependant mesurées & judicieuses , toujours sincères. Lorsque le Czar Pierre le Grand vint en Angleterre , il

y vit M. Halley , & il le trouva digne de la réputation qui le lui avoit annoncé. Il l'interrogea sur la flotte qu'il avoit dessein de former , sur les Sciences & les Arts qu'il vouloit introduire dans ses Etats , & sur mille autres sujets que sa vaste curiosité embrassoit. Il fut si content de ses réponses & de son entretien , qu'il l'admit familièrement à sa table , qu'il en fit son ami ; car on peut hazarder ce terme avec un Prince de ce caractère , assez grand homme pour ne distinguer les hommes que par leur mérite.

Mais M. Halley rassembloit encore plus de qualités essentielles pour se faire aimer de ses égaux. La première de toutes , il les aimoit ; naturellement plein de feu , son esprit & son cœur se montraient animés en leur présence d'une cha-

leur que le seul plaisir de les voir sembloit faire naître. Il étoit franc & décidé dans ses procédés , équitable dans ses jugemens , égal & réglé dans ses mœurs , doux & affable , toujours prêt à se communiquer , désintéressé. Il a ouvert le chemin des richesses par tout ce qu'il a fait en faveur de la Navigation , & il a ajouté à cette gloire celle de n'avoir jamais rien fait pour s'enrichir. Il a vécu & il est mort dans cette médiocrité si vantée par les Philosophes , & dont le choix libre suppose en effet tant de ressource dans l'ame & de lumière dans l'esprit. Quand le Roi Guillaume ordonna le grand renouvellement des Espèces d'Angleterre en 1696 , & qu'il fit construire exprès cinq Monnoyes hors de Londres , M. Halley fut nommé Contrôleur

de celle de Chester , soit à titre de grace , soit parce qu'on le jugeoit capable d'en bien remplir les fonctions. C'est le seul emploi de cette nature qu'il ait jamais eu ou voulu avoir , & qu'il ne conserva que pendant les deux années que dura la refonte.

Il étoit généreux , & sa générosité s'exerçoit même aux dépens d'une vanité dont les Sçavans ne sont pas plus exempts que les autres hommes , & qu'ils montrent peut-être plus aisément. Une grande lettre que j'ai vûe de lui par hazard il y a quinze à seize ans , & qu'il écrivoit à un Auteur qui ne lui étoit connu que de réputation , nous en fourniroit la preuve. Il y démêle avec autant de sagacité que de politesse , une erreur de calcul délicate où cet Auteur étoit tombé en

traitant le point décisif d'une question d'Astronomie & de Physique. Je ne sçache pas cependant que M. Halley ait jamais rien donné au public de cette lettre, quoiqu'elle pût lui faire honneur ; mais nous n'avons garde de dévoiler plus particulièrement un secret qui lui en fait encore davantage. La gloire d'autrui ne l'incommodoit pas , une émulation inquiète & jalouse n'avoit jamais eu d'accès dans son cœur ; il ignoroit également ces préventions outrées en faveur d'une nation, injurieuses au reste du genre humain. Ami , compatriote & sectateur de Newton, il a parlé de Descartes avec respect ; successeur de Wallis , il a sçu rendre justice à nos anciens Géomètres , & dans le préambule d'un excellent Mémoire d'Algèbre qu'il lut à la

Société Royale, il n'a fait nulle difficulté de reconnoître que Harriot, Oughtred & plusieurs autres, tant Anglois qu'étrangers, ce sont ses termes, ont puisé dans Viète tout ce qu'ils nous ont donné de meilleur en ce genre.

Enfin, des qualités si rares & si estimables étoient assaisonnées chez M. Halley d'un fond de gaieté que ses recherches abstraites, ni la vieillesse, ni la paralysie dont il fut attaqué quelques années avant sa mort, ne purent jamais altérer; & cette heureuse disposition qu'il tenoit de la Nature, fut d'autant plus entière, qu'elle marcha toujours à la suite du contentement intérieur qui naît de la vertu.

Il avoit eu de son mariage un fils & deux filles; le fils est mort long-

temps avant lui, les filles vivent encore, l'une dans le célibat, l'autre mariée pour la seconde fois, & toutes deux fort considérées.

CATALOGUE DES OUVRAGES

de M. HALLEY.

1. *Catalogus Stellarum Australium, sive supplementum catalogi Tychonici, exhibens Longitudines & Latitudines Stellarum fixarum, quæ propè Polum Antarcticum sitæ, in horizonte Uraniburgico Tychoni inconspicuæ fuere, accurato calculo ex distantiiis supputatas, & ad annum 1677 completum correctas; cum ipsis observationibus in insula S^æ. Helenæ (cujus Latit. 15 gr. 55 m. Austr. & Long. 7 gr. 00 m. ad occasum à Londino) summâ curâ &*

sextante satis magno de Cælo depromptis. Opus ab Astronomis hætenus desideratum. Accedit appendicula de rebus quibusdam Astronomicis notatu non indignis. Authore Edmundo Halleio, è coll. Reg. Oxon. Londini, 1679, in-4^o.

Cet Ouvrage fut donné la même année à Paris in-12, par M. Royer, avec la traduction Françoisise à côté, & un Planisphère céleste de l'Hémisphère Austral, pour faire une seconde partie à ses Cartes du Ciel, & à son Catalogue d'Etoiles.

2. *Apollonii Pergæi de sectione rationis libri duo, ex Arabico Ms^o Latine versi. Accedunt ejusdem de sectione spatii libri duo restituti. Opus Analyseos Geometricæ studiosis apprime utile. Præmittitur Pappi Alexandrini Præfatio ad VII^{um} col-*

lectionis Mathematicæ , nunc primum Græcè edita : cum Lemmatibus ejusdem Pappi ad hos Apollonii libros. Opera & studio Edmundi Halley apud Oxonienses Geometriæ Professoris Saviliani. Oxonii 1706. in 8°.

3. Apollonii Pergæi *Conicorum libri Octo*, & Sereni Antiffensis *de Sectione Cylandri & Coni libri duo.* Oxonii 1710. in-folo. Edition magnifique, & qui est le fruit d'un travail immense de la part de M. Halley. Il y a rétabli les textes, traduit, suppléé, &c. Après le titre général qu'on vient de voir on trouve celui-ci, Ἀπολλωνίου Περγαίου, &c. Apollonii Pergæi *Conicorum libri IV. priores*, cum Pappi Alexandrini *Lemmatibus* & Eutocii Ascalonitæ *commentariis. Ex codd. Mss. Græcis edidit Edmundus Halleius*

apud Oxonienses Geometriæ Professor Savilianus. Les 4 derniers livres des 8 d'Apollonius , ne sont qu'en Latin , & le dernier n'est qu'un supplément de M. Halley au texte qu'on n'en a pû recouvrer ; *Apollonii Pergæi Conicorum liber Octavus restitutus , sive de Problematis determinatis Divinatio.*

La premiere édition de l'*Historia cælestis Britanica* de Flamsteed , en 1712 , & la Préface , sont encore de M. Halley , de même que plusieurs autres éditions de livres présentés à la Société Royale , pendant qu'il en étoit Secrétaire.

Il y a plus de 20 ans qu'on a imprimé à Londres ses Tables de la Lune , & quelques autres ouvrages , qui n'ont pas été publiés par la méfintelligence & les discussions survenues

DE M. HALLEY. 161
venues entre les Héritiers & le Li-
braire.

OUVRAGES DE M. HALLEY,
imprimez dans les Transactions
Philosophiques de la Société
Royale de Londres.

La plûpart de ces Ouvrages ayant été
donnés en Anglois, nous en rappor-
terons ici tous les titres en François.

1. *Méthode Géométrique pour trouver
les Aphelies, les Excentricités, &
les proportions des Orbites des Pla-
nètes du premier ordre, sans supposer
l'égalité de l'angle du mouvement à
l'autre foyer de l'Ellipse décrite par
la Planète. Année 1676, Numé-
ro 128, Latine.*
2. *Observations de l'Occultation de
Mars par la Lune. N°. 129.*
3. *Relation des Observations faites à
Bellafore dans les Indes, pour déter-*

miner la longitude de ce lieu & rectifier les erreurs qui se trouvent dans les meilleurs Géographes modernes. Ann. 1679-1682. N° 5.

4. Observations de l'Eclipse de Lune du 19 Août 1681, faite à Avignon, par MM. Halley & Gallet. N° 7.

5. Théorie de la Variation de la Boussole. An. 1683. N° 148.

6. Théorie des Marées à la Barre du port de Tunquin. An. 1684. N° 162.

7. Mémoire sur la Pésanteur & sur ses propriétés, dans lequel on examine succinctement & avec soin la descente des corps graves, & le mouvement des corps projetés, & où l'on donne la solution d'un Problème de grand usage dans l'Artillerie. An. 1686. N° 179.

8. Mémoire sur la proportion de l'a-

baissement du Mercure dans le Baromètre, suivant l'élévation des endroits où il est placé ; avec un Essai sur la véritable cause de l'élévation, & de l'abaissement du Mercure, lorsque le temps change. N°. 181.

9. *Mémoire historique des Vents Alises & des Moussons, qui régnent dans les Mers placées entre les Tropiques, & Essai sur la cause Physique des Vents. N°. 183. Accompagné d'une Carte qui comprend presque toute la longueur de la Zone, & qui passe au-de-là de chaque Tropique.*

10. *Dissertation sur la manière de construire les Problèmes solides, ou les Equations de la troisième & quatrième puissance, par le moyen d'une Parabole quelconque donnée, & d'un Cercle. An. 1687. N°. 188.*

Latine. Ce Mémoire de même que ceux qu'on trouve ci-deffous, nombres 12 & 28, ont été imprimés à la fin du Volume de l'*Aritmétique Universelle* de M. Newton; d'abord par M. Newton, en 1707, Cambridge, in-8°, & ensuite dans toutes les éditions qui ont été faites de cet Ouvrage.

11. *Estimation de la quantité de vapeurs que le Soleil élève de la mer, d'après une expérience faite dans une des dernières Assemblées de la Société Royale. N°. 189.*
12. *Du nombre & des bornes des Racines dans les Equations solides de la troisième & quatrième puissance. N°. 190. Latin.*
13. *Catalogue de toutes les Eclipses des Satellites de Jupiter, visibles sur la Terre, en 1688; le temps précis de l'occultation des Satellites dans l'ombre de cette Planète, &c.*

DE M. HALLEY. 165

de leur sortie de l'ombre, pour le Méridien de Londres. N°. 191. Lat.

14. Mémoires sur la circulation des vapeurs aqueuses qui s'élèvent de la Mer, & sur l'origine des Fontaines. An. 1691. N°. 192.

15. Mémoire pour déterminer en quel temps, & à quel endroit Jules César a fait sa première descente en Angleterre. N°. 193.

16. Dissertation Astronomique sur la conjonction visible des Planètes inférieures avec le Soleil. ibid. Latine.

17. Corrections & Remarques sur trois passages corrompus de l'Histoire Naturelle de Pline. N°. 194. en Lat.

18. Méthode pour montrer le peu d'épaisseur de l'or sur le fil d'argent, & l'extrême ductilité de ce métal. ibid.

19. Des différentes espèces de quanti-

tés infinies, & des rapports qu'elles ont entr'elles. An. 1692. N°. 195.

20. *Mémoire sur la cause du changement de variation de l'Aiguille aimantée, & hypothèse de la structure des parties intérieures de la Terre.* ibid.

21. *Evaluations des degrez de mortalité du genre humain, faite sur les Tables des naissances & des morts de la ville de Breslaw, & Essai pour déterminer le prix des rentes viagères.* An. 1693. N°. 196.

22. *Diverses expériences faites pour examiner la nature de la dilatation & de la contraction des fluides par la chaleur & par le froid, pour déterminer les divisions du Thermomètre, & construire cet instrument en tous lieux, sans avoir besoin de modèle.* N°. 197.

23. *Nouvelles Remarques sur les Bits de Mortalité. N°. 198.*
24. *Mémoire sur la chaleur proportionnelle du Soleil à toutes les Latitudes, avec une Méthode pour la déterminer. N°. 203.*
25. *Remarques & corrections sur les anciennes observations Astronomiques d'Albategnius, & restitution des Tables Luni-Solaires du même Auteur. N°. 204.*
26. *Solution de ce Problème. Trouver les foyers des verres Optiques. N°. 205.*
27. *Questions sur la nature de la Lumière & des corps transparens. N°. 206.*
28. *Manière exacte & facile de trouver les Racines quelconques des Equations, sans en avoir fait auparavant la réduction. An. 1694. N°. 210. Latin.*

29. *Mémoire sur l'évaporation de l'eau , suivant les expériences qui en ont été faites en 1693 au Collège de Gresham. N°. 212.*
30. *Nouvelles Tables de M. Cassini pour les Eclipses du 1^{er} Satellite de Jupiter , réduites au stile Julien , & calculées pour le Méridien de Londres. N°. 214.*
31. *Mémoire sur une Méthode pour découvrir le véritable moment de l'entrée du Soleil dans les signes des Tropiques. An. 1695. N°. 215.*
32. *Méthode exacte & facile pour construire les Logarithmes , démontrée par la nature des nombres , & sans avoir égard à l'Hyperbole; avec une manière prompte de trouver le nombre , le Logarithme étant donné. N°. 216.*
33. *Proposition d'un usage général dans l'Artillerie , en faisant voir*
la

la manière de pointer un mortier , pour frapper un objet au-dessous de l'horizon. *ibid.*

34. Proposition générale , montrant la dimension des Aires dans toute la Classe des Courbes que l'on peut décrire par la révolution d'un cercle sur toutes sortes de bases , rectilignes , ou circulaires , c'est-à-dire , de toutes les Cycloïdes ou Epicycloïdes engendrées de quelque manière que ce soit ; avec une démonstration de la quadrature d'une portion de l'Epicycloïde trouvée par M. Casswel. N°. 218. Latine.

35. Mémoire sur l'ancien état de la ville de Palmire ; avec des Remarques sur les inscriptions qu'on y trouve , une Observation de la latitude d'Alep , & la détermination géographique de l'ancienne Araçta , & de différentes Villes de Syrie. *ibid.*

36. *Démonstration facile de l'analogie des Tangentes Logarithmiques à la ligne Meridienne, ou la somme des Secantes; avec différentes Méthodes pour la supputer avec la plus grande exactitude. An. 1696. N°. 219.*
37. *Extrait d'une lettre de M. Halley, écrite le 26 Octobre 1696, au sujet d'un petit Animal ressemblant à un petit Chien, rendu par le fondement d'un Levrier mâle; & au sujet d'un Autel Romain trouvé à Chester, &c. N°. 222.*
38. *La véritable théorie des Marées, tirée du Traité admirable de M. Isaac Newton, intitulé, Principes Mathématiques, &c. Mémoire présenté avec cet ouvrage au feu Roi Jacques. An. 1697. N°. 226.*
39. *Lettre de M. Halley, contenant la Relation d'une grêle extraordinaire*

DE M. HALLEY. 171

tombée le 29 Avril 1697, dans le
canton de Chartres. N°. 229.

40. Lettre de M. Halley, du 7 Juin
1697 sur le succès de l'expérience
de Torricelli, faite sur le haut de la
montagne de Snowdon. *ibid.*

41. Observation de l'Eclipse de Lune
du 19 Septembre 1697, faite à
Chester. N°. 235.

42. Relation d'un Arc-en-Ciel ex-
traordinaire vû à Chester le mois
d'Août dernier. An. 1698. N°. 240.

43. Dissertation Géométrique sur l'Iris
ou Arc-en-Ciel, pour déterminer par
une Méthode directe le diamètre
des deux Iris, d'après la refrac-
tion donnée; & résoudre le Problè-
me inverse; c'est-à-dire, trouver ce
rapport ayant le diamètre de l'Arc.
An. 1700. N°. 267. Latine.

44. Histoire de l'invention du Baro-
P ij

mètre marin du Docteur Robert Hook ; avec sa Description & ses usages , publiée par ordre de la Société Royale An. 1701. N°. 269.

45. *Description de quelques Parelies extraordinaires , avec divers Arcs circulaires , observés depuis peu. An. 1702. N°. 278.*

46. *Observations de quelques Eclipses de Soleil & de Lune , faites par M. Thomas Brattle à Cambridge à quatre lieues de Boston , dans la nouvelle Angleterre , par lesquelles on détermine la différence de longitude entre cette ville de Cambridge & Londres , en comparant ces observations avec une autre de même nature faite à Londres par M. Jean Hodgson. An. 1704. N°. 292.*

47. *Abregé de l'Astronomie Cométique. An. 1705. N°. 297. Latin.*
Cet Ouvrage se trouve inféré dans

DE M. HALLEY. 173

plusieurs Traités d'Astronomie, & a été donné en dernier lieu, traduit en François avec des Remarques, par M. le Monnier de l'Acad. R. des Sciences, dans son Livre intitulé *la Théorie des Comètes*. Paris.

1743. in-8°.

49. *Observations de quelques Météores extraordinaires ou lumières vûes dans le Ciel*. An. 1714. N°. 341.

50. *Remarques sur les Variations de la Bouffole, qui ont été publiées dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, par rapport à la cause générale de ces Variations donnée par M. Edm. Halley, & Réflexions sur la véritable longitude du Détroit de Magellan*. ibid.

51. *Observations de l'Eclipse totale de Soleil arrivée le 22 Avril dernier, faites en présence de la Société Royale, à Cran-Court dans Fleet-*

- Street à Londres , & en d'autres endroits. An. 1715. N°. 343.*
52. *Mémoire sur la cause de la Salure de l'Océan, & des lacs où les rivières se perdent , avec un Essai pour découvrir par ce moyen l'antiquité du Monde. N°. 344.*
53. *Histoire abrégée de plusieurs Etoiles nouvelles qui ont paru depuis plus de 150 ans , & du retour de celle qui est au col du Cygne, suivant l'observation qu'on en a faite cette année 1715. N°. 346.*
54. *Relation du Météore surprenant qui a paru en l'air sous une forme lumineuse le 6^e Mars dernier, avec un Essai où l'on tâche d'expliquer les principaux Phénomènes de ce Météore. An. 1716. N°. 347.*
55. *Méthode particulière pour déterminer sûrement la Parallaxe du Soleil , ou sa distance à la Terre , par*

DE M. HALLEY. 175

le moyen de *Venus* vûe sur son Disque. N. 348. Latine.

46. Mémoire où l'on explique par quelle cause la Planète de *Vénus* a paru de jour cet Eté & pendant plusieurs jours consécutifs. N°. 349.

57. L'Art de vivre sous l'eau, ou Discours sur la manière de faire entrer l'air jusqu'au fond de la Mer à une moyenne profondeur. *ibid.*

58. Description d'une petite Comète découverte à Londres, avec le Téléscope le 10 Juin 1717. N°. 354.

59. Remarques sur le changement de latitude de quelques unes des principales Etoiles. An. 1718. N°. 355.

60. Relation d'un Météore surprenant qui a été vû dans toute l'Angleterre, le 19 Mars 1719, avec une démonstration de sa hauteur extraordinaire. An. 1719. N°. 360.

61. Observation faite près du Cap de Bonne-Esperance, d'une Eclipsé totale de Lune, arrivée le 5 Mars 1718. avec des Remarques qui servent à fixer la longitude de ce Cap. N^o. 361.

62. Description des Phénomènes d'une Aurore Boreale très-extraordinaire, vue à Londres le 10 Novembre 1719, le matin & le soir. N^o. 363.

63. Remarques sur un Mémoire de M. Cassini, dans lequel il propose de trouver par les observations la Parallaxe & la grandeur de Sirius. An. 1720. N^o. 364.

64. De l'Infinité de la Sphere des Etoiles fixes. *ibid.*

65. Du nombre, de l'ordre, & de la lumière des étoiles fixes. *ibid.*

66. Remarques sur la Méthode d'observer les différences de l'Ascension

droite , & la Déclinaison des fils croisés dans le Télescope. N°. 366.

67. Projet pour mesurer la hauteur des lieux par le moyen du Baromètre de M. Patrick, & dont l'Echelle est fort augmentée. *ibid.*

68. Remarques sur les Déductions que l'on doit faire dans les observations Astronomiques , par rapport à la Réfraction de la lumière dans l'air. An. 1721. N°. 368.

69. Observations de la variation de la Boussole, faites par M. Rogers, Capitaine du Vaisseau nommé le Duc , depuis le Cap de S. Lucar , dans la Californie , jusqu'à l'Isle de Guam ou Guana , l'une des Isles des Larrons , avec des Remarques. *ibid.*

70. Manière de perfectionner l'Art de vivre sous l'eau , décrit dans les Transact. Phil. N°. 349. *ibid.*

71. Sur la manière de déterminer la

178 O U V R A G E S

position des Planètes , en observant leurs conjonctions avec les Etoiles fixes. N°. 369.

72. *Observation d'un Parélie , le 26 Octobre 1721. ibid.*

73. *Détermination de la Longitude de Buenos-Aires , sur une observation que le P. Feuillée y a faite. An. 1722. N°. 370.*

74. *Observations de l'Eclipse de Soleil du 27 Novembre 1722 , après midi , faite à Greenwich. N°. 374.*

75. *Observation de l'Eclipse de Lune du 18 Juin 1722. , & détermination de la Longitude de Port Royal dans la Jamaïque , par cette Eclipsé. An. 1723. N°. 375.*

76. *Remarques sur la cause du Déluge universel , lûes à la Soc. Royale , le 12 Décembre 1694. An. 1724. N°. 383.*

77. *Nouvelles Reflexions sur le même*

sujet , communiquées le 19 du même mois. ibid.

78. *Observation du passage de Mercure sur le Disque du Soleil le 29^e Octobre 1723 , par laquelle on détermine le mouvement moyen , & on fixe les Nœuds de l'orbite des Planètes. An. 1725. N^o. 386. Latine.*

79. *Remarques sur les Dissertations publiées depuis peu à Paris par le P. Souciet contre la chronologie de M. le Ch. Newton. An. 1727. N^o. 397.*

80. *Nouvelles Remarques sur les Observations du P. Souciet contre la Chronologie de M. le Chev. Newton. N^o. 399.*

81. *Méthode pour trouver en Mer la Longitude à un degré ou 20 lieues près. An. 1731. N^o. 421.*

82. *Observations de Latitudes & de*

180 *OUVRAGES DE M. HALLEY.*

*Variations, faites à bord du navire
le Hafard, dans un voyage de la poin-
te de Java à S^{te} Hélène en 1732,
communiquées à la Soc. Roy. avec
des Remarques. An. 1732. N^o.
324.*

Nous n'avons point fait mention de quelques petits Ouvrages de M. Halley, qui se trouvent répandus dans les Transact. Phil. non plus que de quelques autres, qui lui sont communs avec l'Académicien sous le nom duquel ils ont été publiés.



E L O G E

DE M. DE BREMOND.

C E que le sang peut communiquer de dispositions & de talens est fort douteux; mais le secours des exemples domestiques, & ce qu'ils peuvent inspirer d'ardeur pour cultiver les talens naturels, est presque toujours certain. François de Bremond qui fait le sujet de cet Eloge, sortoit d'une famille remplie de gens illustres dans leurs professions. Il se montra bien-tôt digne de ses parens, & rassembla en lui dans la plus grande jeunesse les qualités & les connoissances qui les avoient rendu recommandables. Il étoit né à Paris le 14 Septembre 1713, de Sicaire

de Bremond Avocat au Parlement, estimé par sa droiture & par son sçavoir, & de Gèneviève Sorin fille d'un Avocat en la même Cour, & alliée à des maisons distinguées dans la Magistrature. Son grand-père paternel, Antoine de Bremond, exerçoit la Médecine à Périgueux, & avoit plusieurs frères, dont l'un, nommé Sicaire, fut Médecin de Monsieur, Frère unique du Roi Louis X I V, & un autre, Gabriel de Bremond, Capitaine de Vaisseaux. Ce dernier est connu par une Relation curieuse sur les loix, les mœurs & les coutumes des pays où il avoit voyagé.

François de Bremond notre Académicien fit ses Humanités au Collège des Quatre-Nations, & sa Philosophie dans celui de Beauvais. Il étudia ensuite le Droit & la

Médecine ; il alloit en même temps au Collège Royal pour apprendre les Langues orientales , dans lesquelles il devint si habile qu'il fut appelé à Reims pour les enseigner , & pour y remplir une Chaire de Professeur à ce titre ; mais il ne voulut point l'accepter , par déférence pour son père qui le destinoit au Barreau. Cependant ni les Langues , ni la Jurisprudence , ni le Barreau ne pouvoient le fixer , un attrait plus puissant le ramenoit sans cesse à la Médecine , à la Physique & à l'Histoire Naturelle. Ses parens eux-mêmes , sensibles aux succès qui le fortifioient dans ce goût dominant , lui permirent enfin de s'y livrer. Celui de la Littérature & de la Critique , dans lesquelles il avoit déjà fait des progrès si rapides , ne s'éteignit pas

en lui , mais il demeura subordonné à l'amour des recherches physiques, qui en profitèrent ; car l'un & l'autre brillent dans les ouvrages qu'il nous a laissez, & un si rare assemblage en rend la lecture également curieuse & utile.

Le plus vaste champ où il se soit exercé, est sa Traduction des *Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres* ; traduction enrichie de notes, de réflexions sçavantes & d'avertissemens , où il indique sur chaque sujet tout ce qu'on trouve de pareil , ou qui s'y rapporte, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences , dans les Journaux littéraires qui en ont donné des extraits , & dans tous les autres ouvrages, tant anciens que modernes, où les mêmes matières sont traitées. Il nous en a donné quatre
volumes

DE M. DE BREMOND. 185
volumes in-4° qui comprennent
les années 1731, 1732, &c. jus-
qu'en 1736 inclusivement, & un
volume de Tables générales par or-
dre des matières, & par ordre chro-
nologique des titres des ouvrages
& des noms des Auteurs, accom-
pagnées de semblables indices plus
succincts, depuis l'année 1665,
qui est celle de l'établissement de
cette célèbre Compagnie, jusqu'en
1735.

On sçait que les Transactions
Philosophiques sont remplies non
seulement de recherches profon-
des sur toutes les parties des Ma-
thématiques, de la Physique, de
l'Histoire Naturelle & de la Méde-
cine, mais encore de Dissertations
curieuses sur les Belles-Lettres, sur
la Chronologie & sur l'Histoire ;
M. de Bremond s'étoit mis en état

Q

de les traduire avec intelligence à tous ces égards. Il n'étoit pas étranger dans les Mathématiques, mais il travailloit chaque jour à s'en instruire plus particulièrement; il en possédoit du moins l'érudition, car toutes les Sciences ont la leur, la Géométrie même, où cette partie ne fait pas aujourd'hui un petit objet, ni peu utile, ne fût-ce que pour nous convaincre des progrès dont l'esprit humain est capable lorsqu'il peut s'appuyer sur des principes clairs & certains. La connoissance historique des faits & des découvertes sert à nous diriger dans nos travaux, elle nous épargne le temps & la peine que nous emploierions, peut-être sans succès, à nous ouvrir des routes qui sont déjà tracées, & où il ne s'agit plus que d'avancer; elle assure aux in-

venteurs la gloire de l'invention, elle en dégrade ceux qui se l'attribuent injustement ou faute de lumière, elle nous garantit enfin nous-mêmes d'une semblable illusion toujours taxée de vanité ou d'ignorance.

Voilà le but & les motifs du Commentaire de M. de Bremond. Il y a telles de ses notes & de ses remarques qui par leur étendue & tout ce qu'elles renferment de sçavoir, pourroient passer pour des Mémoires dignes d'entrer dans cette Collection ou dans celle de l'Académie des Sciences. On ne trouvera , par exemple, nulle part un histoire plus détaillée des observations de la longueur du Pendule à secondes par rapport aux différentes latitudes terrestres , que celle qu'il a mise à la suite d'un Mémoire de Mrs Gra-

ham , Black-River & Campbell, depuis 1672 jusqu'en 1740. Il l'a enrichie d'une Mappemonde dressée par M. Buache, où sont marqués tous les lieux de ces observations, avec une Table des longueurs observées & des pesanteurs correspondantes, en allant de l'Equateur vers les Poles. On en peut dire autant de ses notes sur l'Electricité, sur la question des forces vives, sur la maladie appelée *Plica Polonica*, qui se manifeste par les cheveux, & sur quantité d'autres matières où il a rapproché les découvertes & les expériences faites en divers temps, & sur lesquelles il nous a aussi donné ses conjectures.

Il avoit entrepris ce grand ouvrage dès l'année 1737; il se bornoit d'abord à de simples extraits semblables à ceux que nous ont

donnez M^{rs} Lowtorp & Motte, sous le titre d'Abrégé des Transactions Philosophiques ; mais l'importance du sujet ayant réveillé l'attention des Sçavans , & M. le Chancelier qui a d'autant plus à cœur l'avancement des Sciences , qu'il les possède plus universellement , ayant été informé du travail & de la capacité de M. de Bremond , assemble chez lui plusieurs Membres des deux Académies , des Sciences & des Belles-Lettres , pour délibérer sur la manière de rendre cette traduction plus utile & plus agréable au Public , & à la Compagnie qu'elle intéresse particulièrement. L'avis de M. le Chancelier & la pluralité des voix furent pour la traduction entière & fidèle du texte , sans préjudice aux notes instructives que le Traducteur jugeroit à propos d'y

ajouter séparément. La France & le reste de l'Europe ont applaudi au projet & à l'exécution, & la Société Royale de Londres, juge aussi éclairé que compétant sur cette matière, voulant donner à M. de Bremond une marque authentique de son approbation, lui accorda le titre de Secrétaire de la Société.

Tant de connoissances réunies, qui ne marchent guères sans une ardeur extrême de les augmenter, ne pouvoient manquer de faire naître à M. de Bremond le désir d'entrer dans l'Académie des Sciences, & à l'Académie celui d'acquérir un si excellent Sujet. Il y fut reçu en qualité d'Adjoint le 18 Mars 1739, & la même année il y lut un Mémoire sur la Respiration, appuyé d'un grand nombre d'observations qu'il avoit faites.

La poitrine & le poumon ont un mouvement alternatif de dilatation & de contraction qui commence dès que l'enfant est sorti du sein de la mère, & qui ne finit qu'avec la vie. Le sentiment général est que le mouvement de la poitrine ne dépend point de celui du poumon, & que celui-ci au contraire n'est qu'une suite ou un effet du premier. On peut comparer la poitrine à un soufflet, & le poumon à une vessie qui s'y trouve renfermée, de manière que l'air n'entre dans le soufflet, lorsqu'on vient à en écarter les panneaux, que par le col de la vessie; d'où il suit qu'elle doit s'enfler & se dilater dans ce cas, & réciproquement s'affaïsser ou se contracter lorsque les panneaux du soufflet ou les parois internes de la poitrine se rapprochent. Mais M.

de Bremond prétendoit que le poumon a , indépendamment de la poitrine , un mouvement qui lui est propre ; il se fondeoit sur les expériences qu'il en avoit faites en ouvrant plusieurs animaux vivans , où il avoit observé non seulement que le mouvement du poumon subsistoit après l'ouverture de la poitrine , mais encore que sa dilatation se faisoit pendant la contraction de celle-ci , & , dans l'un & l'autre cas , en sens contraire. Il ne dissimuloit pas que quelques Anatomistes avoient eu connoissance d'une partie de ces phénomènes , & il ignoroit si les mêmes effets avoient lieu dans l'état naturel comme *dans un état violent* ; mais quel que soit le sentiment qui l'emportera , ses expériences & ses réflexions seront toujours très-propres à piquer la curiosité

sité des Anatomistes , & à nous procurer des éclaircissemens utiles sur cette importante mécanique du corps animal.

Le travail des Transactions philosophiques, quoiqu'immense, n'étoit pas le seul qui l'occupât ; il s'étoit associé avec M. Morand, pour recueillir & pour traduire tout ce qui a été donné en Angleterre sur le fameux remède de la Pierre, connu sous le nom de M^{lle} Stephens. C'est lui encore qui a veillé à l'édition des Expériences physiques de M. Hales sur diverses manières de dessaler l'eau de la mer & de la rendre potable. Enfin il publia peu de temps avant sa mort la Traduction des *Nouvelles Tables Loxodromiques* de M. Murdoch, qui consistent en une application de la figure de la Terre aplatie par les Poles, à la

construction des Cartes marines réduites.

Cet amour immodéré de l'étude & ce travail continuel, mal assortis à une santé délicate, ont vraisemblablement abrégé ses jours, il nous a été enlevé à la fleur de son âge. Il fut attaqué d'une maladie de langueur vers la fin de 1741, & il mourut le 21 Mars 1742, dans sa 29^{me} année.

Il écrivoit sagement, d'un style clair & quelquefois assez orné, comme on le voit sur-tout dans les morceaux de sa composition & dans ses Epîtres dédicatoires. Celle qu'il a mise à la tête du livre de M. Murdoch, adressée à M. le Comte de Maurepas, est digne d'attention à cet égard, & par la manière dont il relève tout ce que les Sciences & les Arts doivent à ce Ministre. La

grande Méridienne de France , les anciennes Observations de M. Richer & des autres Membres de cette Académie qui furent envoyez à l'Isle de Caienne , premier fondement de tout ce qui a été fait depuis sur la figure de la Terre , les deux fameux Voyages de nos jours vers l'Equateur & vers le Pole Arctique , y sont rappelés avec les justes éloges qui en doivent éterniser la mémoire. *Ces Obélisques , dit-il , ces Colosses qui ont fait l'admiration de l'Antiquité , ces Pyramides dont l'Egypte s'est tant glorifiée , n'étoient que des masses de pierre inutiles , & de si grands travaux pour des desseins frivoles , font plus sentir la puissance qu'ils ne font connoître la sagesse de ceux qui les ont entrepris ; mais les ouvrages des François seront à jamais des monumens de la sagesse & de la puis-*

Rij

sance du Prince qui les a fait exécuter.

Ainsi , tout occupé à étudier , à traduire , à orner de ses remarques les ouvrages des Etrangers , il sçut également se garantir du préjugé exclusif en faveur de la patrie , & de cette autre prévention plus ridicule encore , qui n'accorde son estime & son admiration qu'aux découvertes & aux productions étrangères.

On a trouvé parmi ses papiers une traduction toute prête à paroître des Expériences physico-mécaniques d'Hawksbée , & une histoire complète de celles de l'Electricité. Il avoit fort avancé le cinquième Volume de sa Traduction des Transactions Philosophiques. Nous ne sçaurions trop tôt apprendre au Public que cet ouvrage si désiré & si digne de l'être , sera continué sous la même forme ; mais ce n'est qu'en

DE M. DE BREMOND. 197

y employant tout ce que l'on connoît de plus habile, qu'on pourra se flatter de remplacer son premier Auteur.

CATALOGUE DES OUVRAGES

De M. DE BREMOND.

1. *Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, années 1735. & 1736. Traduites par M. de Bremond. Paris 1738. in-4°.*
2. *Table des Mémoires imprimés dans les Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, depuis 1665 jusqu'en 1735; rangée par ordre chronologique, par ordre des matières, & par noms d'Auteurs. Paris. 1739. in-4°.*
3. *Transactions, &c. années 1733.*

R iij

Œ 1734. Paris 1740. in-4°.

4. *Transactions*, &c. années 1731.

Œ 1732. Paris 1741, in-4°.

5. *Nouvelles Tables Loxodromiques, ou application de la théorie de la véritable figure de la Terre à la construction des cartes marines réduites, avec des Remarques préliminaires sur les mesures qui ont servi à découvrir Œ à déterminer cette Figure.* Par M. Murdoch. Traduit de l'Anglois par M. de Bremond, de l'Académie Royale des Sciences, Œ de la Société R. de Londres, &c. Paris 1742. in-8°.

Il n'y a de lui dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, que ses *Expériences sur la Respiration.* An. 1739.

Il a laissé quelques ouvrages Manuscrits. Le cinquième Volume de sa

DE M. DE BREMOND. 199
traduction des *Transactions Philo-*
sophiques, fort avancé.

Une *Traduction des Expériences Phy-*
sico-mathématiques d'Hawksbée,
& une *histoire de celles de l'Elec-*
tricité.

Nous trouvons dans l'Avertissement
qui est à la tête des *Expériences*
Physiques de M. Hales sur la ma-
nière de rendre l'eau de la mer
potable &c. Traduites de l'An-
glois, & imprimées à Paris en
1736, que M. de Bremond avoit
fait autrefois une *Traduction de la*
Statique des Végétaux & de l'A-
nalysé de l'air, du même Auteur,
qu'il ne jugea pas à propos de pu-
blier, après avoir vu celle de M.
de Buffon, donnée en 1735. Mais
on a imprimé à la fin de ce même li-
vre d'expériences sur la manière de

R iiij

deffaler l'eau de la mer, une *Table des expériences de l'Analyse de l'air* par M. Hales, rangées méthodiquement & par ordre des substances, qui est de M. de Bremond.

Il a eu part conjointement avec M. Morand à la Traduction des expériences sur le remède de M^{elle} Stephens pour la Pierre, qui se trouvent dans le premier volume des expériences & observations données par M. Morand sur le même sujet, en 742.



E L O G E

DE M. L'ABBE'

DE MOLIERES.

JOSEPH PRIVAT DE MOLIERES, Prêtre, Lecteur & Professeur de Philosophie au Collège Royal, Associé de cette Académie & de celle de Londres, naquît à Tarascon en 1677, de Charles Privat de Molieres & de Martine de Robins de Barbantane, deux familles qui ont donné des Commandeurs & des Grand-Croix à l'Ordre de Malthe. D'un très grand nombre d'enfans de tout sexe sortis de ce mariage M. l'Abbé de Molieres étoit le second.

Il vint au monde avec un fanté

si délicate , & il eut de si fréquentes maladies pendant son enfance , que ses parens n'osèrent le presser d'étudier , & résolurent de lui laisser une entière liberté ou de s'occuper , ou de s'amuser. Il choisit l'occupation & l'étude , il fit par goût ce que l'éducation la mieux ordonnée & la plus sévère auroit pû lui imposer. Il apprit le Latin , les Humanités , & la Philosophie , selon la forme ordinaire , & de plus assez de Mathématiques pour en recevoir cette impression qu'elles ne manquent pas de faire sur les esprits d'une certaine trempe ; impression qui va souvent jusqu'à leur inspirer un dégoût marqué pour la plûpart des autres connoissances moins exactes , mais communément plus indispensables , mieux assorties aux besoins & au commerce de la vie ,

& sur-tout à ce qu'on appelle établissemens & fortune. Ses parens en sentirent bien-tôt les conséquences, lorsqu'ils vinrent à perdre leur fils aîné qui fut tué à la guerre en 1695. Ils sollicitèrent en vain le second à s'établir, un éloignement infini pour les affaires , le recueillement d'esprit dont il s'étoit déjà fait une habitude , & le charme des Mathématiques , lui firent sacrifier à une vie paisible & studieuse tous les avantages qu'il pouvoit espérer du droit d'aînesse qu'il venoit d'acquérir. Il embrassa l'état Ecclésiastique , & il fut fait Prêtre en 1701.

Si M. l'Abbé de Molieres avoit été susceptible de repentir après une démarche si importante , il auroit eu bien-tôt occasion de s'en consoler , & même de la regarder comme une action de prudence. La

perte d'un procès considérable, & la gelée des oliviers arrivée en 1709 achevèrent de ruiner les affaires de sa famille, déjà assez dérangées par la mauvaise économie du père, & y laissèrent à peine de quoi assurer à M. l'Abbé de Molieres la pension alimentaire qui lui servoit de titre clérical. Mais il agissoit par des motifs plus élevés, un grand fonds de religion animoit dès-lors son goût pour l'étude & pour la retraite, & avoit été le principal objet du sacrifice qu'il venoit de faire. Il entra dans la Congrégation des Pères de l'Oratoire, & il y enseigna avec succès les Humanités & la Philosophie dans les Ecoles d'Angers, de Saumur & de Juilly.

Il en sortit quelques années après, & il vint à Paris. Un seul homme, mais un homme rare, étoit tout ce

qui l'y attireroit, & qui le faisoit marcher vers cette Capitale avec plus d'ardeur que les plaisirs & les curiosités dont elle abonde n'en inspirent même à ceux qui ne cherchent que leur amusement. Il avoit lû les ouvrages du P. Malebranche, c'est lui qu'il venoit chercher, consulter & entendre. Ce Philosophe jouissoit alors de la réputation la plus brillante; disciple zélé de Descartes, Commentateur original, Chef de secte lui-même par les idées nouvelles & sublimes qu'il prêtoit à la Philosophie Cartésienne, il pouvoit être mal entendu, critiqué, contredit; mais on ne pouvoit s'empêcher d'admirer l'étendue & la beauté de son génie dans l'enchaînement de ces dogmes mêmes auxquels on refusoit de souscrire. C'est à ce grand maître dans l'art de pen-

fer & d'amener les lecteurs à sa pensée , que M. l'Abbé de Molieres s'attacha étroitement , & dont il a toujours fait gloire de publier qu'il tenoit toutes ses connoissances.

Après la mort du P. Malebranche le desir le plus pressant de M. l'Abbé de Molieres fut d'entrer dans l'Académie des Sciences , Compagnie féconde en Philosophes , & où celui qu'il regrettoit avoit long - temps répandu ses plus vives lumières. Il reprit l'étude des Mathématiques qu'il avoit un peu négligées pour la Métaphysique , il présenta quelques Mémoires à cette Académie , & il y fut reçu en 1721 , en qualité d'Adjoint pour la Méchanique. Deux années après il obtint la place de Professeur de Philosophie au Collège Royal , & en 1729 il monta au rang d'Associé dans l'Académie.

Son histoire n'est plus désormais que celle de ses ouvrages.

Le premier qu'il ait mis au jour est celui qui a pour titre , *Leçons de Mathématiques nécessaires pour l'intelligence des principes de Physique qui s'enseignent actuellement au Collège Royal*. C'est un Traité de la Grandeur en général , où les principes d'Algèbre & le Calcul arithmétique sont exposés avec ordre, & les opérations bien expliquées & bien démontrées. Ce livre parut en 1726, & il fut traduit quelques années après en Angleterre par M. Hufelden. Le dessein de M. l'Abbé de Molières étoit de donner tout de suite à ses écoliers des Elemens de Géométrie & de Méchanique; mais d'autres occupations lui en ôtèrent le loisir, & il se contenta pour lors de leur en faire quelques

leçons de vive voix , & de les inviter à lire ce que les PP. Taquet & Deschales avoient donné sur ce sujet. On a dit que Platon refusoit l'entrée de son Ecole à quiconque n'étoit pas Géomètre , dans un siècle où la Philosophie & les Mathématiques encore au berceau pouvoient à peine se donner la main ; que ne devoit-on pas exiger aujourd'hui de ceux qui veulent étudier la physique , qui n'est elle-même qu'une Mécanique perpétuelle & la Géométrie du mouvement.

Enfin M. l'Abbé de Molieres donna au Public le premier volume de ses *Leçons de Physique* dictées au Collège Royal , & successivement les trois autres volumes , jusqu'en 1739 où parut le quatrième , qui est le dernier. C'est de tous ses
ouvrages

ouvrages le plus étendu , & celui qui lui a fait le plus d'honneur , son ouvrage favori auquel il rapportoit tous les autres , & où il a refondu la plus grande partie des Mémoires qu'il avoit lûs à l'Académie. Tels sont principalement ceux qui regardent la question du Vuide & celle des Tourbillons célestes, les loix de ces Tourbillons & leur mécanique, soit pour en expliquer le mouvement, soit pour en démontrer la possibilité & l'existence dans le système du Plein.

Quelle que soit la destinée des Tourbillons, c'est une très-grande & belle idée, qui mérite qu'on fasse les derniers efforts pour la maintenir, & pour la délivrer des objections pressantes dont les partisans du Vuide tâchent depuis plus de cinquante ans de l'accabler. La

question du Vuide elle-même, avec laquelle la théorie des Tourbillons se trouve ordinairement liée, est peut être encore plus difficile à résoudre, parce qu'elle tient à une spéculation plus profonde. L'idée de l'étendue en général est très-claire, mais l'application qu'on en fait ici, tantôt à un Plein résistant ou non résistant, tantôt à l'espace immatériel & abstrait, est souvent très-confuse, & jettera long-temps de l'incertitude & du mal entendu dans cette dispute.

Car si le fluide dont les Tourbillons sont formés, & qui fait partie du Plein, ne résiste point du tout au mouvement des corps qui tendent à le diviser, comment peut-il entraîner les Planètes, c'est-à-dire, les pousser en avant & les retenir dans leurs orbites? La résis-

tance & l'impulsion ne font - elles pas deux effets inséparables d'une même propriété de la matière, comme l'action & la réaction , ou plutôt n'est-ce pas un seul & même effet considéré sous deux aspects différens? Et si ce fluide résiste , comment sera-t-il divisé, traversé par les Comètes en direction oblique ou contraire à son courant , sans que leur mouvement en soit troublé , & que la règle de Képler en reçoive aucune atteinte ?

Ces difficultés & plusieurs autres que M. l'Abbé de Molieres n'a pas dissimulées, rendent sans doute le systême des Tourbillons fort douteux , ou du moins fort difficile à concilier avec les Observations astronomiques ; mais le systême opposé , qui fait mouvoir les Corps célestes dans un Vuide immense,

comme livrez à eux-mêmes , ou retenus dans leurs sphères par une force métaphysique inconnue & dont il est impossible de se former une idée, n'a-t-il point aussi ses difficultés , & peut-être plus accablantes ? Si ce n'est pas un torrent général de matière qui emporte avec soi les Planètes d'occident en orient , qu'est-ce qui les détermine toutes à se mouvoir dans le même sens autour du Soleil , ou à ne s'écarter de cette direction commune que de 7 degrés tout au plus ? Un grand * Géomètre a calculé d'après les Règles du Sort ou des Hasards , que les six Planètes principales du Tourbillon solaire étant jettées au hasard sur une surface sphérique , il y auroit à parier 1 419 856 contre 1 , qu'elles n'iroient pas toutes vers le même côté du ciel entre des

* M. Dan.
Bernoulli.

limites si étroites. Et à l'égard des Comètes , leur mouvement est-il si connu qu'on puisse s'assurer de la plûpart , qu'elles traversent réellement le tourbillon du Soleil en sens contraire ? Ce qu'un de nos plus fameux Astronomes * nous a donné * M. Cassini. en 1731 sur ce sujet , ne doit-il pas tout au moins nous faire soupçonner bien des illusions d'Optique dans une telle apparence ? Combien n'en naîtroit-il pas de l'aplatissement du Tourbillon solaire vers ses Poles , comme nous l'indique la double zone de 7 degrés qui comprend les Planètes ? Les Comètes qui passeroient alors tout auprès , soit en deçà , soit au delà , par rapport aux côtés aplatis d'un semblable Tourbillon , ne paroîtroient-elles pas y entrer , dans la supposition qu'il fût sphérique ? Mais est-il démon-

tré qu'il n'y ait pas dans le ciel une infinité de courans de matière éthérée , qui s'entrelacent comme autant d'anneaux , avec les Tourbillons planétaires ? Et ne voyons-nous pas arriver un effet semblable dans nos foyers , quand par l'éruption subite de quelques bulles d'air renfermées dans la matière combustible , il se forme de petits tourbillons de flamme qui se croisent & s'entrelacent en tous sens au milieu d'une autre flamme dont ils ne troublent point la direction ? Il arrive tous les jours que des vents contraires subsistent en même temps dans notre atmosphère , les nuages qu'ils poussent devant eux nous en décèlent l'existence & la route. Pourquoi le fluide éthéré qui emporte les Planètes & les Comètes , ne feroit-il pas susceptible des mêmes

variétés? Quel qu'en soit le principe , voilà les Tourbillons; mouvemens pareils , causes pareilles.

Les Tourbillons de M. l'Abbé de Molieres diffèrent beaucoup de ceux de Descartes. Ils ne sont point composés , comme ceux de ce Philosophe , de globules durs & inflexibles , mais fluides , élastiques , capables de dilatation & de contraction , vrais Turbillons eux-mêmes par le mouvement de rotation dont ils sont doués. Ce seroient plutôt ceux du P. Malebranche ; mais M. l'Abbé de Molieres suppose une portion de matière solide au centre de chacun de ces globules , ce que le P. Malebranche n'a pas supposé.

Les autres sujets de Physique , tels que la pesanteur de notre Atmosphère , les différentes propriétés de l'Air , la Lumière , les Cou-

leurs , &c. ne font point traités ici , à beaucoup près , avec la même étendue ni avec le même soin ; mais M. l'Abbé de Molieres les rappelle tous à la pure mécanique , ainsi que les Tourbillons & leurs dépendances ; c'est par-tout *Explication mécanique , voies simples & mécaniques* , & toujours de la mécanique. On diroit qu'il a voulu appesantir sa main sur ces Philosophes du siècle passé , qui à la vûe de la Dioptrique de Descartes , de ses Météores & de son explication de l'Arc - en - ciel , gémissotent de ce que la Physique déchûe de son ancienne noblesse , alloit être réduite au vil mécanisme des artisans.

Le Mécanisme , comme cause immédiate de tous les phénomènes de la Nature , est devenu dans ces derniers temps le signe distinctif des Cartésiens ;

Cartésiens ; car à quoi les reconnoîtroit-on sans cela , lorsqu'ils font profession de recevoir toutes les découvertes des Modernes , & principalement celles de Newton ? C'est donc là l'esprit du Cartésianisme , les explications particulières que nous a laissé Descartes , n'en font , pour ainsi dire , que le marc. Si ce grand génie revenoit au monde , fidèle à ses leçons , il se féliciteroit des progrès qu'elles nous ont fait faire , il admireroit la sagacité de Newton dans ses calculs sur la Physique céleste , il adopteroit ses ingénieuses recherches sur la lumière & les couleurs , & même ses attractions , en tant qu'elles se manifestent dans leurs effets , & qu'elles nous cachent un mécanisme trop subtil ou trop compliqué dans leur cause ; car enfin , diroit-

il , le Méchanisme est certainement par - tout où nous le voyons ; mais nous ne sçaurions affirmer sans beaucoup de témérité, qu'il n'est pas là où nous n'avons pû encore le démêler. Il y avoit deux mille ans au seizième siècle , qu'on cherchoit la cause mécanique de l'ascension des liqueurs dans les Pompes , sans qu'on eût rien trouvé de satisfaisant sur ce sujet ; donc , concluoit-on , la cause de l'ascension des liqueurs dans les Pompes n'est pas mécanique. C'est d'un semblable raisonnement que l'horreur de la Nature pour le Vuide & cent autres chimères prirent naissance. Le défaut de Philosophie n'étoit pas dans l'ignorance de la pesanteur de l'Air ou de tel autre fait inconnu , mais dans l'affertion précipitée d'une propriété de la matière , encore

plus inconnue & tout-à-fait inintelligible. Je n'ai pas ignoré, pourfuivroit ce Philosophe, que mon Principe ouvroit une carrière sans bornes, & dans laquelle ceux qui commenceroient leur course où j'ai fini la mienne, iroient plus loin que moi; je leur en ai fourni les moyens, & si je ne m'en suis pas toujours servi moi-même assez heureusement, je n'ai pas voulu du moins en imposer aux hommes, & me dérober à leur censure par de respectables ténèbres: je suis venu au contraire le flambeau à la main, les exhorter à ne rien croire en matière de Philosophie, que ce qu'ils verroient clairement, soit des yeux du corps, soit de ceux de l'esprit. Du reste ma Physique est l'ouvrage de tous les siècles. Rien ne marque mieux la jeunesse de l'esprit hu-

main , & n'est en même temps moins philosophique , que sa précipitation à juger que les connoissances qui ont échappé à ses derniers efforts , seront à jamais refusées à la postérité.

Ainsi parleroit Descartes , ainsi pensoit M. l'Abbé de Molieres. Convaincu de la solidité du Principe , il eut le courage de le défendre & de se déclarer Cartésien. La difficulté de l'entreprise , le danger de l'exécution , le mérite & la réputation des adversaires ; rien ne put l'arrêter. Ce n'étoit pas , comme dans les premiers temps du Cartésianisme , à de foibles Péripatéticiens esclaves plutôt que disciples d'Aristote , dénués de faits & sans Géométrie , qu'il avoit affaire , c'étoit à des Newtoniens habiles , & aguerris d'après Descartes même

sous les étendards de Newton , armez de tout l'attirail de l'Astronomie & de la Physique expérimentale, bons Observateurs, &, à l'exemple de leur Chef, grands Géomètres. Il est vrai que le Cartésianisme n'est plus interdit aujourd'hui ni persécuté comme autrefois, il est souffert, peut-être est-il protégé, & peut-être est-il important qu'il le soit à certains égards; mais il a vieilli, mais il a perdu les graces que lui donnoit une persécution injuste, plus piquantes encore que celles de sa jeunesse.

M. l'Abbé de Molieres prit donc le parti de suivre constamment Descartes dans tout ce qui tient à la méthode & à la clarté des principes, mais il n'hésita point à le quitter lorsqu'il lui parut s'écarter de la Nature. Il ne fit aussi nulle difficul-

té de mettre en œuvre les calculs & les découvertes de Newton , résolu de même à l'abandonner ou à le combattre dans quelques-uns de ses dogmes, & sur-tout dans l'attraction inhérente de la matière, s'il est vrai que ce Philosophe l'ait crue, comme la plûpart de ses disciples s'en flattent, & comme ses adversaires l'en accusent, malgré le désaveu formel qu'il en a fait en plusieurs endroits de son livre des Principes & dans son Optique.

Mais écoutons M. l'Abbé de Molières nous exposer lui-même le plan de son ouvrage. *J'ai voulu, dit-il, renfermer dans une suite non interrompue de propositions démontrées, les principaux dogmes des deux plus célèbres Philosophes de nos jours... On y verra naître du système du Plein que Descartes a suivi, le Vuide même*

de Newton, ou cet espace non résistant dont ce Philosophe a invinciblement établi la présence, & de l'impulsion, cette attraction ou pesanteur qui croît & décroît en raison inverse des quarrés des distances. Voilà le projet & la méthode. Nous ne déciderons point de l'exécution, dont on ne sçauroit bien juger que par une longue suite de détails qu'il faut voir dans le livre même, & sur lesquels chaque Lecteur peut avoir son sentiment particulier; mais nous osons assurer qu'on trouvera par-tout un Philosophe impartial qui ne cherche que la vérité, un conciliateur modeste qui ne voit dans les Sçavans qui se font la guerre, & dans ses propres adversaires, que des moniteurs utiles sur les erreurs où ils ont pû tomber réciproquement, & sur celles où il pourroit être tombé lui-même.

On lui a reproché qu'il aimoit trop les systêmes. Il auroit pû répondre , & il le pensoit sans doute , qu'il a été des temps où l'on faisoit trop de cas des systêmes , & pas assez de l'étude des faits ; qu'au contraire il y en a d'autres , & peu s'en faut que nous ne touchions à ceux-ci , où l'esprit systématique n'est pas assez cultivé , & où l'on semble avoir secoué le joug du raisonnement , lors même qu'il ne s'exerce que sur les faits. Le vrai Philosophe , l'homme de tous les temps , à qui le préjugé dominant de son siècle & de son pays ne fait pas illusion , tient un juste milieu entre ces excès. Il n'ignore pas qu'on s'égarrera infailliblement avec l'esprit systématique sans le secours des faits & des expériences , & si l'on ne cherche la Nature dans la Nature même ;

mais il sçait aussi que les expériences demeurent imparfaites , équivoques , solitaires & infructueuses , si cet esprit également exercé dans la méditation & dans le calcul , ne les éclaire , ne les anime , & ne les étend presque à l'infini par les nouvelles vûes qu'il est capable de faire naître.

C'est principalement à cette manière de Philosopher , aussi équitable que judicieuse , que sont dûs les glorieux suffrages que M. l'Abbé de Molières a obtenus dans la première Université de l'Europe & dans plusieurs autres Ecoles du Royaume , où d'habiles Professeurs enseignent publiquement ses principes. Les pays étrangers , & l'Angleterre même , tout favorable qu'elle est aux dogmes qu'il a combattus , lui ont rendu justice ; tant les idées saines , l'amour du vrai & la modéra-

tion ont de force sur les esprits.

Ses leçons de Physique & toutes les recherches qu'elles contiennent sur la structure du Monde, sont terminées par une *nouvelle démonstration* de l'existence d'un Être suprême qui en est l'Auteur ; cette démonstration est tirée des loix du choc des Corps. Ainsi le mécanisme de la Nature, dûement approfondi, nous dévoile sa dépendance, & nous conduit à une cause première d'un ordre infiniment supérieur.

Les Tourbillons de M. l'Abbé de Molières, & sur-tout ceux de la seconde espèce, ses Globules élastiques, ayant été attaqués en 1740 par M. l'Abbé Sigorgne, aujourd'hui Professeur de Philosophie au Collège du Plessis, ils trouvèrent un défenseur dans M. l'Abbé de Launay dis-

ciple de M. l'Abbé de Molieres. On a repliqué de part & d'autre , & M. l'Abbé de Launay , toujours aussi zélé pour la gloire de son maître que persuadé de l'existence des Tourbillons, vient tout récemment de publier un ouvrage où il reprend cette théorie depuis ses premiers fondemens.

M. l'Abbé de Molieres fit paroître environ une année avant sa mort , la première partie des *Elémens de Géométrie* , que nous avons dit qu'il méditoit pour servir de Préliminaire à sa Physique. Autant qu'il s'étoit éloigné des Anciens dans celle-ci, autant se rapproche-t-il d'eux dans sa Géométrie élémentaire , par rapport à leur synthèse & à leur manière rigoureuse de démontrer. Ce seroit un sujet de réflexions curieuses, que cette rigueur & cette

excessive délicatesse des Anciens sur l'évidence qu'ils exigeoient en Géométrie , tandis que leur Physique est pleine de qualités occultes , & d'inductions vagues qu'ils tirent presque toujours des affectiōns de l'ame appliquées à la matière , de sympathies & d'antipathies. L'on peut tout au moins en conclurre qu'ils n'avoient pas une idée nette de la liaison intime de ces deux Sciences , & qu'éblouis par un faux merveilleux , ils n'imaginoient pas encore que la machine de l'Univers pût être soumise aux mêmes loix que nos machines ordinaires.

Quoiqu'il en soit , la méthode que M. l'Abbé de Molieres a employée dans ses Elémens de Géométrie , montre assez que sa prédilection pour Descartes n'étoit pas aveugle ; car ce n'est proprement

que depuis Descartes, & par la juste admiration qu'excita l'Analyse de ce sublime Géomètre, qu'on a commencé de négliger la méthode synthétique des Anciens.

Un cœur naturellement droit, des mœurs simples & réglées, & une Philosophie toujours subordonnée à la Religion, ne pouvoient manquer de procurer à M. l'Abbé de Molières une fin chrétienne. Il mourut le 12 du mois de Mai dernier 1742, après cinq jours d'une fièvre violente.



CATALOGUE DES OUVRAGES

de M. l'Abbé DE MOLIERES.

1. *Leçons de Mathématique nécessaires pour l'intelligence des Principes de Physique , qui s'enseignent actuellement au Collège Royal. Paris , 1726 , in-12.*

Cet ouvrage fut traduit en Anglois par M. Th. Hufelden , comme on l'apprend dans les Nouvelles Littéraires du Journal des Sçavans , Février , 1730.

2. *Leçons de Physique , contenant les Elemens de la Physique , déterminés per les seules Loix des Mécaniques ; expliquées au Collège Royal de France. Paris , 4 Tomes in-12. Le premier parut en 1733 , le se-*

L'Abbé' DE MOLIERES. 231
cond, en 1736, le troisiéme en
1737, & le quatriéme en 1739.

3. *Traite Synthetique des Lignes du I
& du II Genre, ou Elemens de
Géométrie dans l'ordre de leur géné-
ration. Tome premier. Paris, 1741.
in-12.*

OUVRAGES DE M. L'ABBE'
DE MOLIERES, inferés dans
les Mémoires de Trevoux, pour
éclaircir ou pour défendre ses
Leçons de Physique.

1. *Observations de M. l'Abbé de
Mollieres, &c. adressées aux Au-
teurs de ces Mémoires. Janv. 1736.*
2. *Réponse à la Lettre écrite de
Montpellier à l'Antèur des Leçons
de Physique, & contenue dans le
même volume des Mémoires. Jan-
vier 1738.*
3. *Seconde Réponse de M. l'Ab. de*

232 OUVRAGES DE M.

*Mol. à la Lettre de M*** insérée dans les Mémoires du mois précédent. Février.*

4. *Troisième Réponse de l'Auteur des Leçons de Physique, à la Lettre de M*** &c. Avril.*

5. *Quatrième Réponse de l'Auteur, &c. Mai.*

6. *Réponse de l'Auteur &c. à une Lettre de M. Bouillet, Docteur en Médecine, &c. Juin.*

7. *Réponse de l'Auteur &c. à une Lettre de M. Bouillet, insérée dans le Journal du mois précédent. Février 1739.*

8. *Réponse de l'Auteur &c. à l'Auteur de la Démonstration Physico-mathématique de la fausseté des petits Tourbillons &c. insérée dans le Journal du mois de Juin. Août.*

OUVRAGES

ŒUVRAGES DE M. L'AB. DE M.
imprimés avec les Mémoires de
l'Académie Royale des Sciences.

1. *Mémoire sur l'action des Muscles , dans lequel on tâche de satisfaire par des voies simples & purement mécaniques aux difficultés proposées par M. Winslow , dans son Mémoire de 1720. Année 1724.*
2. *Explication Physique & Mécanique du choc des corps à ressort. Année 1726.*
3. *Loix générales du mouvement dans le Tourbillon sphérique. An. 1728.*
4. *Problème Physico-mathématique , dont la solution tend à servir de Réponse à une des objections de M. Newton , contre la possibilité des Tourbillons célestes. An. 1729.*
5. *Sur les Loix Astronomiques des vitesses des Planetes dans leurs Orbes ,*

234 *O U V R A G E S , &c.*
expliquées mécaniquement dans le
système du Plein. An. 1733.

O U V R A G E S non imprimés , dont il
est fait mention dans L'HISTOIRE
de la même. Académie.

- 1. Sur la Résistance de l'Ether au*
mouvement des corps. An. 1731.
- 2. De la Diffraction ou inflexion des*
Rayons. An. 1740.



E L O G E

DE M. HUNAULD.

FRANÇOIS-JOSEPH HUNAULD naquit à Châteaubriant le 24 Février 1701, de René Hunauld Médecin de la Faculté de Caen, & de Léonarde Nepveu sa seconde femme. Il y a environ quarante ans que le père, qui vit encore, quitta la ville d'Angers sa patrie & sa demeure ordinaire, pour aller s'établir à Saint-Malo, où il a depuis exercé la Médecine avec plus d'honneur & de désintéressement que de fortune. Cette profession étoit comme héréditaire depuis plus d'un siècle dans la famille ; mais celui de tous qui s'y distingua da-

vantage, & dans la pratique, & par ses Ecrits, est un grand-oncle paternel de notre Académicien. Nous avons de lui des *Entretiens sur la Rage*, un *Discours physique sur les Fièvres malignes*, & divers autres *Traités*.

M. Hunauld fut envoyé de bonne heure à Rennes pour y faire ses Humanités & sa Philosophie, & de là à Angers, où il étudia une année la Médecine, & se fit recevoir Maître-ès-Arts. Fils, petit-fils, neveu & cousin de Médecins, il étoit naturel qu'on le destinât à la même profession; mais la Nature n'avoit pas attendu la destination des parens, & s'étoit déjà déclarée dans M. Hunauld par le goût le plus vif & les dispositions les plus heureuses. A 18 ans il vint à Paris, & âgé de 21 il alla prendre le bon-

net de Docteur à Reims. Les Médecins de cette Université, à qui ses talens furent bien-tôt connus, s'en souviennent avec plaisir & s'en font honneur.

De retour à Paris il se livra tout entier à l'Anatomie, le fondement de la Médecine & le guide du Médecin. Il étudia à fond la Chirurgie, Anatomie encore, mais qui agit sur le corps humain vivant.

Déjà en état de donner des leçons, il n'en étoit que plus assidu à celles de ses maîtres. M. Vinslow fut celui à qui il s'attacha le plus particulièrement ; mais il voulut aussi recueillir les derniers enseignemens de M. Duverney : deux hommes célèbres, & accoutumés à répandre leur sçavoir, soit par leurs Ecrits, soit par ce nombre infini d'Elèves qu'ils ont formés dans

toute l'Europe, & dont plusieurs font devenus à leur tour d'excellens maîtres.

La réputation que M. Hunauld s'étoit acquise dans les Ecoles de Médecine, & le témoignage de M^{rs} Duverney & Winslow, le firent recevoir à l'Académie des Sciences dès l'année 1724 ; il y entra en qualité de Chymiste Adjoint, qui étoit alors la seule place vacante, quoiqu'on sçut bien que la classe de Chymie n'étoit pas celle où il aspirait & où il convenoit de le mettre. C'est une sorte d'exception qui n'est pas nouvelle dans l'Académie, mais qui honore toujours le Sujet dont la Compagnie veut ainsi s'assurer. Ce ne fut qu'en 1728 qu'une pareille place d'Anatomiste étant venue à vaquer, on y fit passer M. Hunauld.

Ce n'est aussi que depuis 1728 qu'il vint assidûment aux Assemblées de l'Académie, qu'il y lut ses Mémoires, &, ce qui est à remarquer, qu'il se fit inscrire dans les listes publiques des Académiciens. Nous n'en dissimulerons pas les motifs, ou plutôt nous lui tiendrons compte de cet espèce de désaveu d'une critique qui lui étoit échappée peu de temps après qu'il eut été reçu dans cette Compagnie : ouvrage dont la forme ne convenoit ni à la qualité d'Académicien, ni à celle de Confrère.

Il passa une grande partie de cet intervalle en Allemagne. M. le Duc de Richelieu aujourd'hui de cette Académie, & juste estimateur des connoissances qui lui en ont ouvert l'entrée, honoroit dès-lors M. Hunauld de sa bienveillance ; il se l'é-

toit attaché, il l'avoit pris pour Médecin, & il voulut l'emmener avec lui à Vienne, lorsqu'il fut en Ambassade à la Cour de l'Empereur. Il l'y retint jusqu'à son retour, c'est-à-dire, jusqu'en 1728, excepté le temps de quelques voyages qu'il lui permit de faire à Paris en 1725 & 1726. M. Hunauld a joui jusqu'à sa mort de la même faveur, & rempli les mêmes fonctions auprès de M. le Duc de Richelieu; logé dans son Hôtel, la confiance qu'inspire le Médecin habile, fut toujours accompagnée à son égard des sentimens réservés à l'ami fidèle.

L'ardeur de M. Hunauld pour l'Anatomie étoit sans bornes, il en embrassoit toutes les parties; il avoit fait cependant une étude particulière de l'Ostéologie & des maladies des Os. Entre divers Mémoires qu'il

qu'il a lûs à l'Académie sur ce sujet, nous choisirons celui qu'il donna en 1730, comme un des plus propres à faire sentir la sagacité, & l'esprit de découverte qui brillent dans la plûpart de ses ouvrages. Celui-ci a pour titre, *Recherches anatomiques sur les os du Crâne de l'homme*. Ces jointures dentelées qu'on nomme les *sutures* du Crâne, & par où les parties qui le composent se trouvent étroitement unies, font le principal objet du Mémoire.

Les plus fameux Anatomistes ont cru que toutes ces différentes pièces primitivement distinctes, se lioient entr'elles seulement par la différente découpure de leurs bords qui s'ajustent ensemble, qui s'engrènent mutuellement. C'est ce préjugé que M. Hunauld veut détruire. Il prétend qu'originellement le

Crâne ne fait qu'une seule pièce continue , que cette pièce unique , qui n'est d'abord que membraneuse , se transforme peu à peu en os , que son ossification commence dans le même temps en divers endroits , d'où elle s'étend à la ronde comme en partant d'autant de centres , & qu'insensiblement toutes ces portions membraneuses ossifiées se rencontrent , s'unissent & s'entrelacent plus ou moins parfaitement par les inégalités de leurs bords , de manière cependant qu'on y peut presque toujours remarquer entre deux un reste de la membrane primitive , qui ne s'ossifie entièrement que dans l'extrême vieillesse. C'est donc par l'inspection du crâne des enfans & du fœtus qu'il faut s'assurer de la conformation primitive du crâne de l'homme. A l'égard des

enfants , ce sera sur tout dans ceux qui sont morts d'une hydropisie de tête : car les parties naturellement monstrueuses , ou devenues telles par accident ou par maladie , comme dans ce cas-ci , par une lymphe surabondante qui s'insinue dans leurs fibres & qui en dilate le tissu , nous dévoilent souvent une structure que toute notre industrie ne nous eût jamais fait appercevoir. M. Hunauld vérifie ainsi celle du crâne de l'homme , & par une infinité de dissections éclairées de la théorie la plus lumineuse. Il a pû encore tirer de grands secours d'une manière qu'il avoit trouvée de préparer les os , par laquelle étant trempés dans l'eau ils s'y amollissent , & ils reprennent ensuite leur première dureté en séchant.

La même année 1730 mourut

Xij

M. Duverney à l'âge de 82 ans. Il y en avoit plus de 50 qu'il professoit l'Anatomie au Jardin du Roi. M. Hunauld qui avoit obtenu peu de temps auparavant de la Cour, & de concert avec M. Duverney, l'agrément de cette place, lui succéda âgé seulement de 28 ans. Malgré une disproportion d'âge si marquée, & la circonstance encore plus à craindre d'un prédécesseur si célèbre, il se fit dans les mêmes fonctions une réputation peu différente de celle que M. Duverney y avoit acquise. Bien-tôt ses Démonstrations anatomiques lui attirèrent un si grand concours d'Etudians, qu'ils ne pouvoient tenir dans l'amphithéâtre où elles se faisoient, tout spacieux qu'il est ; on renvoyoit des Auditeurs par centaines, ils ne se rebutoient pas, mais ils prenoient mieux leurs

mesures pour n'être pas renvoyez une seconde fois. Aux leçons publiques se joignoient de petits cours particuliers pour des Ecoliers d'élite, ou pour des personnes de distinction qui ne pouvoient aller au Jardin du Roi. C'est-là que se faisoient les plus fines démonstrations & les dissections les plus délicates; on eût pû se rappeler ces jours brillans de la vie de M. Duverney, où la Ville, la Cour & les Etrangers venoient en foule de toutes parts pour l'entendre. Aussi M. Hunauld rassembloit-il avec les qualités essentielles à son Art, une grande facilité de s'énoncer, & ces qualités extérieures qui l'emportent assés souvent sur les premières, & qui n'avoient pas peu servi à concilier des suffrages à son prédécesseur. Tous deux semblent avoir mar-

ché dans la même route , ils se sont particulièrement appliqués à l'Os-téologie , & ils y ont fait des découvertes ; l'un & l'autre ont montré une même ardeur pour s'instruire , & une même sensibilité pour l'objet de leur instruction & pour leurs découvertes. Le nom de M. Hunauld avoit déjà passé chez les Nations sçavantes de l'Europe , encore plus dignes aujourd'hui d'être nos émules dans les Sciences que du temps de M. Duverney , & il y a grande apparence que ce qui resteroit à désirer pour achever ce parallèle , nous auroit été fourni dans une plus longue vie , si elle avoit été accordée à M. Hunauld.

Il se remit sur les bancs à l'Ecole de Médecine , pour se faire recevoir Docteur de la Faculté de Paris , titre sans lequel on ne peut exer-

cer la Médecine dans cette Capitale. Il l'y a exercée en effet, & avec succès. La seule envie de s'affermir & de se rendre plus profond dans la théorie auroit suffi pour l'engager dans la pratique ; car si la première est la bouffole de la seconde, celle-ci peut à son tour la redresser, & lui fournir mille nouveaux sujets de recherche. C'est dans cette vûe qu'il entra à l'Hôtel-Dieu en qualité de Médecin *expectant*, & il se procura par-là tout d'un coup un nombre prodigieux de malades à étudier. Ses consultations à Rambouillet où il fut appelé pendant la maladie de S. A. S. M. le Comte de Toulouse, furent si généralement goûtées, que le Roi en parla à M. le Duc de Richelieu ; & si la louange de ce Monarque étoit glorieuse pour M. Hunauld, elle ne fut guère moins

flatteuse pour son protecteur.

Un voyage que M. Hunauld fit en Hollande lui valut la connoissance & l'estime de l'illustre M. Boerhave avec qui il a toujours entretenu commerce dans la suite. Il est le seul Médecin de Paris qui ait expliqué publiquement les Œuvres classiques de cet Esculape de nos jours.

Il fut à Londres en 1735 , & il en revint Membre de la Société Royale , après avoir lû dans une des Assemblées de cette Compagnie , des *Réflexions sur l'opération de la Fistule lacrymale* , qui ont été insérées dans les *Transactions Philosophiques*.

Nous nous dispenserons de rapporter le titre & le précis de plusieurs autres Mémoires qu'il a donnés , & qui sont répandus dans les

Volumes de l'Académie des Sciences, depuis l'année 1729 inclusivement, jusqu'au mois de Décembre 1742, où il mourut le dixième jour d'une fièvre maligne. Il étoit monté à la place d'Associé dans le mois d'Août 1741.

L'Académie qui sçavoit les précautions, & l'exactitude scrupuleuse qu'il apportoit à ses recherches, s'étoit souvent reposée sur lui du soin d'examiner certaines questions & certains faits délicats dont elle vouloit prendre connoissance; telle est la fameuse question de l'accourcissement ou de l'allongement du cœur dans la systole. Il s'étoit élevé en 1731 une dispute sur ce sujet entre deux Prétendants à une Chaire de Médecine de Montpellier, & l'on s'en étoit rapporté à l'Académie des Sciences pour en

décider. M. Hunauld chargé de cet examen, donna là - dessus un Mémoire qui est le fruit du profond sçavoir qu'il avoit déjà sur la matière, & d'un nombre infini de nouvelles dissections & de nouvelles expériences qu'il fit à cette occasion. Il paroît se déterminer pour l'accourcissement dans la systole.

On sçait le bruit que fit il y a cinq à six ans le remède, prétendu infail-
lible, d'un Payfan Anglois, contre la morsure des Vipères, par l'application de l'huile d'olive sur la plaie. M. Hunauld fut chargé d'en faire la vérification & le rapport conjointement avec M. Geoffroy. Rien n'est moins sûr que ce remède, & les deux Académiciens n'ont rien oublié pour en détromper le Public, & lui ôter une sécurité qui pouvoit lui devenir funeste.

M. Hunauld s'étoit déjà formé une Bibliothèque d'Anatomie, qui approchoit d'autant plus d'être complète, qu'il s'y étoit absolument borné à cette seule partie de la Médecine, quoiqu'il fût plus que médiocrement habile dans les autres, dans la Physique, & même dans les Belles-Lettres.

Son Cabinet de Curiosités, assorti à ses livres, étoit rempli d'une infinité de préparations de parties, dont il avoit été le conducteur & l'artisan; car outre qu'il disséquoit avec beaucoup d'adresse, il s'étoit mis au fait des Injections anatomiques; invention nouvelle qui le dispute pour le merveilleux aux embauemens des Anciens, & dont on fait un usage plus utile. On voyoit sur-tout dans ce Cabinet une collection précieuse de tout ce qui

concerne l'Ostéologie & les maladies des Os ; l'Académie l'a estimée au point d'en faire l'acquisition , pour la joindre au curieux Recueil qu'elle avoit déjà sur cette matière.

Ce qu'on ne se seroit pas attendu à trouver avec un goût si décidé pour l'Anatomie , c'est l'horreur que M. Hunauld avoit apportée en naissant pour la dissection des cadavres ; horreur qu'il eut bien de la peine à surmonter, mais qu'il fit céder enfin à la nécessité de vaincre , ou de renoncer à son étude la plus chérie ; car il faut l'avouer à la honte de la raison , le plus sûr moyen , & presque le seul que nous ayons pour nous guérir de nos foiblesses & de nos passions , est de leur opposer des passions contraires.

L'usage qu'a fait M. Hunauld de ce que lui valurent ses succès dans

la pratique de la Médecine & de ce qu'il retiroit du Jardin du Roi, est plus estimable que tout ce que nous venons de dire de lui dans cet Eloge. Il n'a jamais cessé de secourir son père & sa famille, qui étoient dans le besoin ; il se seroit privé du nécessaire pour remplir ce devoir, & il sembloit ne remplir ce devoir que pour satisfaire à ses plaisirs. C'est par ce père infortuné & déjà avancé en âge, que l'Académie en a été informée, & elle a pris de justes mesures pour lui procurer quelque secours, par la vente des livres & des autres effets de son fils, dont elle s'est chargée en partie. Tout ce qui est vertu obtiendra toujours la préférence qui lui est dûe, même dans une Compagnie uniquement consacrée aux Sciences, & aux qualités de l'esprit.

CATALOGUE DES OUVRAGES

de M. HUNAULD.

- I. *Dissertation en forme de Lettres au sujet des Ouvrages de l'Auteur du Livre sur les Maladies des Os ; où l'on examine plusieurs points de Chirurgie & d'Anatomie , à l'occasion du Livre des Maladies des Os , & des Mémoires que le même Auteur a donnés à l'Académie R. des Sciences Par Monsieur * * *. On trouve à la suite de la Dissertation le Chirurgien Médecin ; ou Lettre contre les Chirurgiens qui exercent la Médecine. Par M. A. R. D. E. M. Paris 1726 , in-12.*

Cet Ouvrage est celui-là même qui a été indiqué ci-dessus dans l'Eloge , p. 239.

Dans les MEMOIRES
de l'Académie R. des Sciences.

1. *Observation sur la structure & l'action de quelques Muscles des doigts.*
Ann. 1729.
2. *Recherches Anatomiques sur les Os du Crane de l'homme.* An. 1730.
5. *Examen de quelques parties d'un Singe.* An. 1735.
4. *Mémoire dans lequel on examine si l'huile d'Olive est un spécifique contre la morsure des Vipères.*
(Conjointement avec M. Geoffroy)
An. 1737.
5. *Recherches sur les causes de la structure singulière qu'on rencontre quelquefois dans différentes parties du corps humain.* An. 1740.

Diverses OBSERVATIONS non
imprimées dont on trouve l'Ex-

trait dans l'HISTOIRE de l'Académie.

1. *Sur la Question, si le cœur s'allongee ou se raccourcit dans la Systole.* An. 1731.
2. *Remarques sur la Graisse.* Ann. 1732.
3. *Sur un Appendice de l'Intestin Ileon.* ibid.
4. *Sur le Crâne d'un enfant de 7 à 8 ans, où il ne paroissoit aucun vestige des Sutures Sagittale & Coronale.* An. 1734.
5. *Sur la cause d'une Epilepsie.* ibid.
6. *Sur un Rameau de Nerf qui remonte du Bas-ventre dans la Poitrine.* ib.
7. *Sur les Vaisseaux Lymphatiques du poumon de l'homme.* ibid.
8. *Observation sur le cœur d'un sujet de 50 ans, dont la Valvule qui bouche le trou ovale, étoit percée d'un*

d'un trou d'environ trois lignes de diamètre. An. 1735.

9. *Observations sur le cœur d'une femme, où les Valvules de l'oreillette gauche étoient collées les unes avec les autres. ibid.*

10. *Sur la distribution peu ordinaire des gros Vaisseaux. ibid.*

Vers ce même tems, 1735, on trouve dans les Transactions Philosophiques de Londres, ses *Réflexions sur l'opération de la Fistule lacrymale*, N°. 437.



E L O G E

DE M. LE CARDINAL

DE FLEURY.

1743.
Assemblée
publique
d'après la
Saint Mar-
tin.

ANDRE' HERCULE DE FLEURY, ancien Evêque de Fréjus, Précepteur du Roi, Grand-Aumônier de la Reine, Cardinal, Ministre d'Etat, l'un des quarante de l'Académie Françoisse, Honoraire de l'Académie Royale des Sciences & de celle des Belles-Lettres, naquit à Lodève le 22 Juin 1653, de Jean de Fleury Ecuyer, Seigneur de Die, de Valquieres & Vernafobre, & de Diane de la Treille de Fosieres d'une ancienne noblesse de Languedoc.

Tout ce qu'une heureuse naissan-

peut promettre de pénétration & d'agrément dans l'esprit, de douceur dans les mœurs, d'intelligence & de talent pour les Belles-lettres, se montra dès la plus tendre jeunesse de M. le Cardinal de Fleury. Il fut amené à Paris à l'âge de six ans; on le mit d'abord au Collège de Clermont, aujourd'hui le Louis le Grand, & ensuite au Collège d'Harcourt où il fit sa Philosophie. C'étoit l'ancienne Philosophie, prétendue d'Aristote, toute scholastique & dénuée de lumière. Il y suppléa par l'érudition, & il soutint des Thèses en Latin & en Grec, où il exposa avec beaucoup de sçavoir les principaux dogmes des Philosophes d'Athènes.

Destiné à l'état Ecclésiastique il fut reçu & installé Chanoine de l'Eglise de Montpellier en 1668,

Y ij

& cette même année le Chapitre, flatté de la réputation que le jeune Abbé de Fleury s'étoit déjà acquise, lui permit de venir continuer ses Etudes à Paris. Beaucoup de justesse dans l'esprit, un discernement fin & délicat, une belle mémoire & une imagination brillante faisoient concevoir dès-lors les plus grandes espérances en sa faveur.

Il commença sa licence en 1676, mais il ne prit le bonnet de Docteur que long-temps après.

Déjà connu dans le monde par le témoignage que lui rendoient plusieurs personnes de distinction, il y entra avec toutes les qualités propres à s'y distinguer lui-même, & sur-tout à s'y faire aimer. Sa figure annonçoit avantageusement les graces de son esprit ; il plaisoit par ses manières nobles & aisées, & il

ne paroïſſoit vouloir plaire qu'autant que l'exige une politeſſe bien entendue, & l'amour propre de ceux dont on veut gagner les ſuffrages. Auſſi ſe fit-il bientôt un grand nombre d'amis à la ville & à la Cour. Ces derniers le déterminèrent à demander une charge d'Aumônier de la Reine. Il l'obtint n'étant pas encore Prêtre, & n'ayant qu'environ vingt-deux ans. Il fut enſuite Aumônier du Roi, & en cette qualité il tint le poële au mariage de feu M. le Duc d'Orleans en 1692.

La Cour, ce théâtre des vices & des vertus qui conduiſent tour à tour à la fortune, de quelques couleurs dont la ſatyre ait accouûtumé de le peindre, ne manque guère d'être favorable au mérite ſous un Roi vertueux. Louis XIV goûta le caractère de l'Abbé de Fleury & en

démêla parfaitement le fonds. Les qualités extérieures du Courtisan ne pûrent ni en imposer au Monarque , ni , ce qui n'étoit peut - être pas moins dangereux , le prévenir contr'elles : il sçut percer jusqu'aux qualités solides , jusqu'aux vertus que l'on croiroit presque incompatibles avec les graces & avec ce qu'on appelle l'art de plaire. C'est que cet art , ou plutôt ce don précieux de la Nature , peut avoir sa source dans des principes bien différens. Il est quelquefois le partage d'une ame vile & intéressée que la crainte & les desirs ont formée de bonne heure à la flatterie , d'un esprit frivole & superficiel qui brille par quelques saillies heureuses , d'une imagination stérile par elle-même & seulement riche des idées d'autrui qu'elle saisit avec complai-

fance & qu'elle fait valoir avec grace ; mais il peut être aussi , & à plus juste titre , une émanation des plus sublimes vertus & des plus rares talens , toujours aimables , & toujours aimés lorsqu'une modestie sincère sçait les mettre à couvert de l'envie. Alors le don de plaire se trouve le plus souvent confondu avec celui de persuader , de conduire les hommes , de les ramener de leurs égaremens , de les affermir dans leurs devoirs & de les rendre heureux.

C'est sous ce point de vûe que Louis XIV aperçut un digne Prélat dans l'Abbé de Fleury , & qu'il le nomma à l'Evêché de Fréjus le 1^{er} de Novembre 1698.

Les succès justifièrent pleinement le choix du Prince. Transporté d'une Cour brillante au fond d'une province éloignée , au milieu des

montagnes & des rochers, l'Evêque de Fréjus put hardiment s'y montrer avec toute sa politesse ; c'étoit moins en lui une parure acquise & étrangère, que les dehors naturels d'une ame tendre, généreuse & compatissante, toujours prête à effectuer ce que ses dehors promettoient. Bien-tôt chéri de son peuple, il l'édifie par ses exemples, il le réforme par ses instructions, il le soulage par ses largesses ; enfin il le garantit des fureurs de la guerre par sa prudence, & par cet art de se concilier les cœurs, qu'il exerce sur tous les hommes & jusques sur l'ennemi armé. Ce dernier trait, cet évènement de la vie du Cardinal de Fleury est connu ; mais il ne l'est pas assez ni dans toutes ses circonstances : c'est cependant un de ceux qui caractérisent le mieux son esprit

esprit & son cœur, & nous allons le rapporter ici d'après des témoins oculaires & irréprochables.

On sçait l'entreprise infructueuse que le Duc de Savoie, à la tête d'une puissante armée d'Alliés, secondé par une flotte de quarante huit Vaisseaux de guerre, fit en 1707 sur la ville & sur le port de Toulon. Ce Prince ne se fut pas plutôt mis en marche pour entrer dans la Provence, qu'une consternation générale s'empara des esprits dans tous les lieux par où il pouvoit passer. Les habitans de Fréjus, d'autant plus allarmés que leur ville étoit sans défense & l'objet le plus prochain du pillage, voulurent l'abandonner & se retirer loin des côtes, où se portoient toutes les forces des ennemis ; & vrai-semblablement ils auroient pris ce parti si M. de Fré-

jus ne leur eût fait entendre que par-là ils alloient exposer leur ville à être saccagée & brûlée, & qu'au contraire, en y attendant le Duc de Savoie, ils pouvoient se flatter d'en obtenir un plus doux traitement. Ce discours accompagné de promesses affectueuses de la part d'un homme en qui ils avoient une entière confiance, les ayant rassurés, il se prépara à remplir les devoirs & les formalités que lui imposoient les loix de la guerre, sans blesser la fidélité qu'il devoit à son légitime Souverain. Il fit nommer trois Députés pour aller au devant du Prince, & pour lui représenter très-respectueusement combien il étoit digne de S. A. R. d'user avec modération de la victoire. C'est d'un de ces Députés, homme éclairé & plein de probité, que nous

tenons ces mémoires *. La réponse fut favorable , mais conditionnelle , par la difficulté de retenir le Soldat en pareille occasion , & dans une armée composée de nations différentes. M. de Fleury eut ensuite plusieurs conférences particulière avec S. A. R. pendant trois jours qu'elle demeura à Fréjus , & il ne cessa point d'être admis à sa table , où se trouvoient en même temps le Prince Eugène & le Prince de Hesse - Cassel aujourd'hui Roi de Suède. La sagesse & le charme secret de son entretien , lui gagnèrent enfin l'estime & la bienveil-

* Tout ceci est tiré d'une lettre ou relation qui nous a été communiquée par M. de la Tour Premier Président du Parlement d'Aix , Intendant & Commandant pour le Roi en Provence ; & cette relation , qui est très-circonstanciée , est dûe à M. Suffret , alors habitant domicilié à Fréjus , & l'un des trois Députés dont on vient de parler , aujourd'hui Subdélégué de M. de la Tour.

lance de tous ces Princes : le captif devenu favori obtint tout sans peine de ceux à qui le sort des armes l'avoit soumis : une contribution d'abord modique & réglée à vingt mille livres fut encore réduite ; la ville n'éprouva aucun désordre dans son enceinte , & la campagne des environs fut épargnée. Cependant le Duc de Savoie étant parti , & la tête de l'armée ayant décampé , le Général Spingel qui en commandoit l'arrière - garde , homme violent & peu touché des égards que M. de Fréjus s'étoit attirés de la part de S. A. R. & des deux autres Princes , voulut sous divers prétextes mettre le feu à la ville ; mais M. de Fréjus l'étant allé trouver le ramena à la douceur , & garantit encore les habitans du péril qui les menaçoit.

Dans l'incertitude si Toulon résisteroit à tant de forces réunies par mer & par terre, ou s'il succomberoit, M. de Fréjus s'étoit muni d'un passeport & avoit obtenu une escorte de trente cavaliers pour aller à Aix, & pour y attendre l'évènement du siège. Dans le premier cas il retournoit à son diocèse, dans le second, qui pouvoit entraîner la perte d'une grande partie de la Provence, & sûrement celle de la ville de Fréjus, il se retiroit dans l'intérieur du Royaume, bien résolu de ne prêter jamais le serment de fidélité à aucun autre Prince qu'au Roi son maître. Il prit donc le chemin d'Aix quelques jours après le départ de Spingel, & après avoir donné dans la ville les ordres & les avis les plus convenables en pareille conjoncture; mais les

prompts secours amenez à Toulon, & la retraite de l'ennemi rendirent bientôt M. de Fréjus à son troupeau. Il seroit difficile d'exprimer avec quels transports de joie il y fut reçu. L'armée des Alliés en repassant par Fréjus avoit fait quelques désordres dans la ville, & brûlé quelques maisons à la campagne, il répara tous ces dommages en homme libéral & en pasteur charitable.

Ce n'étoit pas une impression passagère & fondée sur de vains agrémens que celle qu'avoit fait l'Evêque de Fréjus sur l'esprit du Duc de Savoie; les sentimens d'estime & de bienveillance dont ce Prince demeura pénétré pour lui, différoient peu de ceux que son Sang auguste devoit concevoir un jour pour ce même Prélat en le comblant de gloire. M. de Fréjus

étoit à Lodève en 1714, pour y recueillir la succession du Baron de Pérignan son frère, lorsqu'il apprit que le Duc de Savoie, depuis peu Roi de Sicile, devoit débarquer à Nice en revenant de prendre possession de son nouveau Royaume. Il en écrivit sur le champ aux Magistrats de Fréjus, & il les engagea à lui faire une députation pour le féliciter sur son avènement à la Couronne, & pour lui renouveler les assurances de son respect & de sa reconnoissance. Les Députés, du nombre desquels étoit encore celui qui nous fournit ces anecdotes, obtinrent une audience particulière dans le cabinet de S. M. & cette audience, qui dura près de deux heures, se passa toute entière à parler de l'Evêque de Fréjus. Quant à la succession du Baron de Pérignan, M.

de Fleury s'en demit peu de temps après en faveur du Marquis de Roquesel son Neveu.

Tant de vertus & de talens si glorieusement exercés ne pouvoient demeurer ensevelis au fond d'une Province , & vont être bien - tôt à portée de se montrer avec plus d'éclat. Louis XIV près de finir sa course glorieuse , plein du desir de rendre ses peuples heureux après sa mort , n'eut rien de plus à cœur que d'assurer une éducation digne du trône au Prince que le Ciel leur avoit conservé. Il porte ses regards sur tout ce qu'il y a d'hommes rares dans ses Etats , il balance les talens & les caractères , & il désigne par un codicile de son testament l'E-vêque de Fréjus Précepteur de Louis XV.

Pour sentir tout ce que renferme

un tel choix en faveur de M. de Fleury, de la part d'un Monarque qui a régné soixante & douze ans, qui aime ses sujets, à qui sa Famille est chère, & qui se voit sur le bord du tombeau, osons pénétrer une seconde fois dans les pensées de ce grand Roi.

L'éducation des Princes, des enfans des Rois, peut sans doute avoir de grands avantages sur celle des simples particuliers. Les plus excellens génies dans chaque genre, rassemblés de toutes parts auprès de leur personne, concourent à les instruire, veillent pour eux, & leur prodiguent les fruits de leurs veilles; les exemples les plus frappans, recueillis de l'Histoire de tous les siècles, sont sans cesse étalés à leurs yeux; les merveilles de la Nature, les chef-d'œuvres de l'art, tout, jus-

qu'aux divertissemens même , est tourné pour eux en leçons utiles ; mais ce ne sont enfin que des leçons. En général , & par une suite naturelle de leur grandeur , l'éducation des Princes est trop marquée , se montre trop comme éducation , & ne peut être assez familière. Entourés , respectés de leurs courtisans & de leurs maîtres mêmes , ils ne sçauroient presque jamais rien entendre qui ne soit préparé avec soin ou prononcé avec circonspection , la vérité se cache déjà pour eux. Le tribut de louange qu'arrache la vertu , le mépris qu'excite le vice , n'éclatent point devant eux avec cette liberté qui persuade , avec ces traits prompts & naïfs qui pénètrent , mais qui n'échappent qu'entre les égaux. La louange & le blâme sont trop gê-

nés dans un lieu où ils tirent si fort à conséquence.

S'il est cependant quelque moyen de procurer à un jeune Prince tous les avantages d'une éducation privée, c'est sans doute de le confier à des maîtres qui sçachent également & l'instruire & lui plaire, former & gagner son cœur, à des maîtres qui paroissent toujours devant lui, moins comme précepteurs que comme confidens, & qui, sans oublier les égards dûs à sa naissance, deviennent, s'il est permis de le dire, ses amis, ses compagnons de jeux & d'études. C'est ainsi que le goût des connoissances utiles & louables, que la conviction de ses devoirs, que la justice & l'amour de la solide gloire entrent sans peine dans une ame qui se développe, & s'y confondent avec l'ouvrage de

la Nature. La sagesse même se cache pour dicter ses leçons aux mortels : Minerve n'instruisoit Télémaque que sous la forme de Mentor, & dans un libre entretien que les circonstances & le hazard sembloient toujours faire naître.

Voilà ce que demandoit Louis XIV, voilà l'Evêque de Fréjus, si ce n'est qu'il fut le Mentor d'un plus grand Prince que Télémaque, d'un Prince actuellement assis sur un des premiers trônes du monde, & dont la vertu étoit par cela même environnée de plus d'écueils que ne le fut jamais celle du fils d'Ulysse.

Nous ne nous arrêtons point sur les suites d'une éducation qui fait aujourd'hui le bonheur de la France ; encore moins nous étendrons-nous sur les marques éclatantes de reconnaissance & de tendresse que l'au-

guste Disciple a données à son maître. C'est à l'histoire de cet Empire, ou à des plumes consacrées à l'éloquence, qu'il appartient de transmettre à la postérité les vertus de Louis XV, & les événemens qui ont signalé le ministère du Cardinal de Fleury. La chaire, & plus d'une Académie ont déjà retenti des éloges de ce sage Ministre; notre tour est venu trop tard, & nous avons été prévenus jusques dans la partie qui regardoit directement nos fonctions. L'Académie des Sciences, en se rappelant ici tout ce que le Cardinal de Fleury fit pour elle, tout ce qu'elle entreprit sous ses auspices, tout ce que dans ce court intervalle elle a fait de découvertes dans le Ciel & sur la Terre, près du Pole, sous l'Equateur, ne pourroit que retracer au

public des faits qui par leur célébrité même lui ont été déjà présentés de mille façons différentes, ou se jeter dans des détails superflus.

Avouons cependant que le Cardinal de Fleury n'eut pas de grands obstacles à surmonter pour servir les Sciences & les Arts sous un Prince qui les connoît & qui les chérit ; mais le Ministre retrouve sa gloire dans celle du Précepteur qui les fit connoître & chérir au Prince qui devoit les protéger.

C'est en éclairant son Roi que le Cardinal de Fleury en avoit acquis toute la confiance ; c'est à cette confiance éclairée qu'il a dû toute son élévation. Arrivé au Ministère sans effort, disons mieux, malgré ses efforts pour s'en défendre, il l'exerce sans contradiction, il s'y maintient sans trouble ; son autori-

té coule de source , & se ressent de la simplicité des moyens qui la firent naître. Ses mœurs , son caractère , ses inclinations n'en souffrent aucune atteinte ; ennemi du faste & de l'opulence , sa maison , sa table , auparavant modestes , demeurent les mêmes. L'Abbé de Fleury revêtu de la pourpre , & à la tête des affaires de l'Etat , semble n'être encore , hors de ses fonctions , que l'Abbé de Fleury dans la Cour de Louis XIV , doux , affable , accessible , & , ce qu'il ne faut pas confondre avec les titres & les honneurs , content. Tout entier à l'Etat dans le cabinet & dans les Conseils , tout entier à la société & à ses amis dans le commerce ordinaire , par-tout tranquille & à lui-même , il sçait allier l'homme & le Ministre , & les rendre l'un & l'autre

heureux. On peut dire que la Fortune se plut à le favoriser , & qu'elle l'éleva par degrés jusqu'au faîte des grandeurs , sans lui faire jamais éprouver ses revers , si l'on veut appeller Fortune l'effet d'une conduite sage & mesurée qui échappe aux yeux du vulgaire.

Les principes & les maximes de gouvernement de M. le Cardinal de Fleury étoient pacifiques. Il ne s'en est jamais écarté ; il a cédé seulement au cours inévitable des événemens qui amènent la guerre.

Le secret & le silence , un visage toujours égal & serein lui tinrent lieu de la dissimulation que quelques Politiques ont cru si nécessaire pour gouverner.

Il fut peu touché du désir d'immortaliser son nom par des actions d'éclat. Il ne chercha point à
illustrer

illustrer son Ministère par de nouveaux établissemens ; mais il employa son pouvoir, il donna tous ses soins à faire revivre, à mettre en exécution, ou à perfectionner les établissemens utiles qui avoient été imaginez sous les Ministères précédens, & dont il n'avoit été ni l'inventeur, ni le promoteur. Sacrifice trop rare d'un amour propre qui nous a si souvent ravi le fruit des anciens travaux, sans nous procurer de nouveaux avantages.

Fidèle & rigide économe des biens de l'Etat, il a soutenu avec une généreuse indifférence le murmure & les plaintes de l'avidité frustrée de son attente. C'est dans ses propres fonds qu'il a puisé ses libéralités & le soulagement des malheureux.

Il a fait voir dans plusieurs ren-

A a

contres délicates, que la fermeté qui n'aît de la patience & de la douceur, est toûjours la plus sûre par son principe, & la plus utile par ses succès.

Les temps & les circonstances lui ont plus souvent fourni ses maximes, qu'ils n'y ont été soumis. Aussi n'a-t-il été l'émule d'aucun de ses prédécesseurs dans le Ministère : mais il a marché sur les traces des uns sans penser à les imiter, comme il s'est éloigné de la conduite des autres sans songer à les reprendre.

M. le Cardinal de Fleury parloit purement & avec facilité ; sa manière de raconter étoit élégante & naïve. Il remplissoit adroitement ces vuides que la réserve indispensable aux grandes places jette ordinairement dans la conversation. Il écartoit, autant qu'il lui étoit possible,

la gêne du cérémonial , & il en rompoit volontiers le sérieux par un aimable badinage. La raillerie devenoit toujours entre ses mains une marque de faveur pour ceux qu'elle sembloit attaquer. C'est dans ce goût qu'il écrivoit quelquefois à ceux de ses amis les plus distinguez par l'esprit & par les talens ; il entroit en lice avec eux , & il ne se montroit pas inférieur à de pareils adversaires.

On voit par les mandemens qu'il publia dans son diocèse , par les discours qu'il a prononcés dans les Assemblées du Clergé & devant le Roi , qu'il étoit Orateur , ou né pour l'être. Il avoit écrit quelques morceaux d'Histoire , de Politique & de Morale pour l'éducation de Sa Majesté ; mais il a toujours moins aimé à rédiger ses connois-

sances qu'à les mettre en pratique.

Les années s'étoient accumulées sur sa tête sans affoiblir son esprit, & sans en chasser les graces. On ne sçauroit dire si son heureux tempéramment a été la cause ou l'effet de l'égalité de son ame. Sa vie a coulé uniformément au milieu de la Cour, parmi les plus grandes affaires, & malgré la vicissitude des temps, comme la vie d'un particulier qui cultive en paix le champ de ses ancêtres.

Il vit enfin approcher la mort, il l'attendit avec une constance chrétienne, & il expira le 29 Janvier 1743, dans la quatre-vingt-dixième année de son âge.



CATALOGUE DES OUVRAGES

De M. le Cardinal DE FLEURY.

1. *Mandement & Instruction Pastorale de M. l'Evêque de Fréjus.* En date du 6^{me} Mai 1714 ; de son Palais Episcopal. in-4°. & dans le *Recueil des Mandemens & Instructions Pastorales*, &c. imprimé à Paris en 1715. in-4°.
2. *Lettre Pastorale de M. l'Evêque de Fréjus*, lorsqu'il étoit sur le point de quitter le gouvernement du Diocèse. En date du 30 Avril 1715. in-4°. & dans le même Recueil.
3. *Discours prononcé le 23 Juin 1717. Par M. de Fleury*, ancien Evêque de Fréjus, Précepteur du Roi, lorsqu'il fut reçu (à l'Académie Françoisse) à la place de M.

de Callieres , Secrétaire du Cabinet de Sa Majesté. Paris in-4°. Et dans les Recueils de la même Académie in-12. T. IV.

4. *Réponse de son Eminence , au Compliment qui lui fut fait par M. de Valincour , l'un des Députés de l'Académie Française , à Fontainebleau le 23 Septembre 1726.* ibid.
5. *Harangue faite au Roi par S. E. M. le Cardinal de Fleury , à Fontainebleau le Mardi 5 Novembre 1726 , après la cérémonie de la Barrette.* Imprimée à Paris , & insérée ensuite dans le Mercure.

Nous ne sçavons pas qu'il y ait rien eu d'imprimé de ses Discours prononcés dans les Assemblées du Clergé , non plus que de ses Morceaux d'Histoire , de Politique & de Morale , qu'il avoit composés pour l'é-

ducation de Sa Majesté, & que des personnes dignes de foi nous ont dit avoir vûs , avec une préface qui étoit à la tête.



E L O G E

DE M. L'ABBE'

B I G N O N.

JEAN-PAUL BIGNON, Abbé de Saint - Quentin en l'Isle, ci-devant Doyen de Saint Germain l'Auxerrois, Conseiller d'Etat ordinaire & Doyen du Conseil, Bibliothécaire du Roi, l'un des quarante de l'Académie Françoisé, & Honoraire des Académies des Sciences, & des Inscriptions & Belles - Lettres, fut baptisé dans l'Eglise de Saint Nicolas du Char-donnet à Paris le 19 Septembre 1662. Il étoit fils puîné de Jérôme Bignon Conseiller d'Etat ordinaire, Avocat général au Parlement de Paris,

Paris, & maître de la Librairie du Roi, & de Suzanne Phelypeaux de Pontchartrain ; & petit-fils de Jérôme Bignon, cet illustre Magistrat que les derniers siècles peuvent hardiment opposer aux plus grands personnages de l'Antiquité.

L'enfance de M. l'Abbé Bignon fut marquée par une ardeur infatigable pour le sçavoir, & par le sçavoir même. Il ne lui manque que d'avoir plutôt vécu, pour être placé parmi les enfans célèbres dont un Auteur du dernier siècle nous a donné l'histoire. Cependant les dix premières années de sa vie ne furent presque qu'un tissu de maladies & d'infirmités. Son tempérament se fortifia depuis & devint même assez robuste ; mais sa vûe, qui étoit si basse qu'à peine pouvoit-il écrire, demeura à peu près dans le

même état ; & malgré ce défaut dans un organe si nécessaire à l'étude , peu d'hommes ont tant étudié , tant lû & tant écrit. On fit de vains efforts pour l'empêcher de s'appliquer , il étoit toujours surpris un livre à la main ; auteurs classiques , historiens , orateurs , poësies , romans , tout ce qui dans ces divers genres peut instruire ou amuser des hommes faits , étoit de son ressort. Une excellente mémoire ne lui laissoit rien échapper de ce qu'il avoit lû , & mettoit également à profit ce qu'il entendoit dans la maison de son père , de tout temps consacrée aux Lettres , & le rendez - vous des Sçavans.

Ses parens l'avoient destiné de bonne heure à l'état Ecclésiastique ; il l'embrassa lui - même par choix , & il finit avec autant de succès que

de rapidité les études prescrites à cet état. Il entra ensuite dans la Congrégation des PP. de l'Oratoire, où il demeura quelques années dont nous ignorons la date & le nombre. Ce qui est certain, c'est que le desir d'y travailler plus tranquillement ne fut pas un des moindres motifs qui l'y engagèrent. La maison de son père, toute favorable qu'elle étoit à sa passion dominante, lui parut trop fréquentée, même des gens de Lettres. Il vouloit acquérir le sçavoir dans le recueillement & le silence, avant que de songer à le rectifier ou à le polir par le commerce de ceux à qui une longue habitude en a rendu l'usage familier. Cependant M. l'Abbé Bignon se trouva encore trop exposé aux visites de ses parens & de ses amis chez les PP. de l'O-

ratoire , au centre de Paris où il étoit , & il se choisit , sans sortir de chez eux , une autre retraite où il étudioit quatorze heures par jour. La Théologie , la Jurisprudence , les Langues sçavantes , la Critique , la Philosophie , qui l'avoient déjà fait briller sur les bancs , & dans le monde , y furent tout autrement approfondies ; & c'est après cette ample moisson de connoissances qu'il se voua à la Prédication.

Il se distingua bien-tôt dans ce genre sublime d'éloquence , en un temps où les Bourdaloues & les Massillons s'y faisoient admirer. Des Avents & des Carêmes prêchés dans les principales Eglises de Paris y mirent ses talens au grand jour , & la Cour voulut l'entendre. Il prêcha devant le Roi Louis XIV, & il fut retenu en l'état &

charge de Prédicateur de S. M. par Lettres du 17 Février 1693. Dans un même jour il prononça un Panégyrique de Saint Louis à la Chapelle du Louvre devant l'Académie Françoise, & un autre tout différent aux PP. de l'Oratoire devant les Académies des Sciences & des Inscriptions; & des personnes qui ont passé une partie de leur vie avec lui, nous ont assuré avoir lû de sa façon quatre Panégyriques tout différens de ce même Saint.

Cette fécondité de M. l'Abbé Bignon, quoique peu commune, étoit moins remarquable que la facilité merveilleuse qu'il avoit de parler sans préparation. Nos Assemblées publiques, telles que celle-ci, lui en ont fourni la matière pendant plusieurs années. On sçait qu'il y présidoit ordinairement & qu'il

résumoit tout ce qui s'y lisoit, & toujours à l'avantage des Sciences, de l'ouvrage & de l'auteur. Combien de fois une partie de ceux qui me font l'honneur de m'écouter, témoins de ce que j'avance, l'ont-ils entendu faire ici leur éloge ! Combien méritoit-il que le sien y fût tracé aujourd'hui par une main plus habile !

Ce n'est pas cependant pour exposer des faits, pour analyser des raisonnemens philosophiques, & pour en discuter tranquillement les conséquences, que le don précieux de parler sur le champ fut accordé à un petit nombre d'hommes choisis ; ce n'est pas là du moins qu'il brille le plus. Le talent proprement dit de la parole, pour se déployer dans toute sa force, veut être excité par des objets plus puissans, il

veut des passions à sentir, à émouvoir, ou à combattre par d'autres passions. C'est là qu'il éclate; c'est alors qu'il persuade, qu'il entraîne; c'est alors que le pathétique & le sublime, débarrassés de la gêne de la composition, & aussi peu cherchés qu'attendus, produiront leurs effets les plus étonnans. Le vrai triomphe de l'Eloquence n'exista peut-être jamais sur le papier; & l'on pourroit présumer avec assez de fondement, que Démosthène étoit moins Démosthène dans ces Ecrits où nous l'admirons, que dans les traits soudains & hardis qui lui échappoient en voyant les entreprises de Philippe, & l'indolence des Athéniens.

Des intérêts mille fois plus importants que ceux qui délièrent la langue de l'Orateur de la Grèce

peuvent animer aujourd'hui nos Orateurs , & font l'objet de la chaire. C'est-là enfin que M. l'Abbé Bignon donna des preuves éclatantes du rare talent que nous venons de décrire ; non dans ces Panégyriques , dans ces Sermons d'apparat où règne un ordre sévère & une correction de style qui ne sçauroient être le fruit que de la méditation & du travail, mais dans ceux que des cas imprévûs l'obligèrent souvent d'accepter. Il prêcha presque journellement dans ce goût , & avec un applaudissement général , à Saint Germain l'Auxerrois , pendant tout le temps qu'il en fut Doyen , c'est-à-dire, depuis 1710 jusqu'en 1721.

Le 15 Juin
1693.

Sa réception à l'Académie Française fut encore une de ces occasions qui lui firent le plus d'hon-

neur. Il en étoit au milieu de son remerciement, lorsque M. de Harlay, Archevêque de Paris & Membre de la même Compagnie, entra dans l'Assemblée. M. l'Abbé Bignon s'arrêta, attendit qu'il fût placé, & fit dans le moment une récapitulation de tout ce qu'il venoit de dire, en lui adressant la parole à différentes reprises. C'étoient des politesses pour le Prélat, & un tour nouveau dans ce qu'il avoit déjà dit; après quoi il reprit le fil de son discours. On ne peut exprimer combien M. de Harlay fut charmé de ce qu'il venoit d'entendre, lui qui possédoit éminemment ce qu'il admiroit aussi sans jalousie dans le nouvel Académicien.

M. l'Abbé Bignon avoit assisté aux Assemblées du Clergé de 1693, 1694 & 1695, tantôt comme

298 *E L O G E D E M.*

Député de la province de Paris , & tantôt en qualité de Promoteur. Il fut député deux fois de la part de l'Assemblée vers le Roi ; marque de distinction & de confiance que le Clergé n'accorde guère qu'à ses Agens. A la seconde députation Sa Majesté témoigna publiquement combien elle étoit satisfaite du compte qu'il lui avoit rendu , & lui donna bien-tôt après l'Abbaye de Saint-Quentin , valant au moins trente mille livres de rente.

En 1701.

Comme Conseiller d'Etat , après la mort de M. l'Evêque de Noyon dont il avoit eu la place , & ensuite comme Chef du Bureau des affaires Ecclésiastiques du Royaume , il s'y distingua dans plusieurs occasions importantes.

Mais la réputation que M. l'Abbé Bignon s'étoit acquise par l'assem-

blage de tant de connoissances , & dans l'exercice de tant de talens , quelque brillante qu'elle ait été , est presque déjà oubliée , & disparaîtra dans les siècles futurs devant le nom immortel qu'il s'est fait par la protection constante qu'il accorda aux Sciences & aux Sçavans , par les faveurs signalées qu'il attira sur elles & sur eux , & par le fameux renouvellement de l'Académie des Sciences & de celle des Belles-Lettres.

C'est dans l'Histoire de ces deux célèbres Compagnies , & dans les Ecrits de tous les Sçavans de l'Europe , & des autres parties du monde , si l'on y écrit , qu'il faut chercher l'éloge de M. l'Abbé Bignon. On le trouvera à la tête de mille excellens ouvrages procurés par ses soins ou mis au jour sous ses auspi-

ces ; & au défaut de son nom on le reconnoîtra à celui de *Mécène de son siècle* & d'*Ange tutélaire des Sciences & des Sçavans*, qu'on lui donne par-tout.

Les beaux Arts ne lui furent pas moins redevables. Il étoit de l'Académie de Peinture & de Sculpture, & il ne pouvoit en être, sans aider de ses lumières, sans favoriser de tout son crédit un établissement si digne de marcher après les Sciences & les Belles-Lettres, & qui par sa nature en est presque inséparable. Il n'est point d'art libéral ou méchanique, dont il n'ait tâché de reculer les bornes, & qui n'ait eu part à ses bienfaits. On peut dire aussi que toutes les Muses ont chanté sa gloire, & que la Renommée pouvoit avec justice ouvrir ses cent bouches pour la publier.

Dans quels détails pourrions-nous entrer après tout ce qu'on vient d'entendre , qui ne fussent superflus ? Le Journal des Sçavans cessoit de paroître par la mort du Président Cousin qui en étoit chargé depuis plusieurs années , M. l'Abbé Bignon le rétablit en 1702 ; la Bibliothèque du Roi manquoit d'une infinité de livres , tant imprimés que manuscrits , il en fit venir de toutes les parties du monde ; il prit de justes mesures avec les Sçavans de tous les pays , avec les Ambassadeurs , les Envoyés , & les Consuls de toutes les Cours , afin que rien de curieux & de rare ne pût échapper à ses recherches ; il obtint que deux Membres de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres fissent à ce dessein , & avec tous les secours nécessaires , un

voyage dans la Grèce & dans le Levant , premier berceau de notre Littérature , d'où ils rapportèrent en effet quantité d'ouvrages inconnus , & d'utiles instructions sur ceux qu'on se flatteroit en vain d'y trouver. Ce fut enfin à sa sollicitation que la Bibliothèque du Roi , qui étoit trop à l'étroit, & l'on peut dire , avec indécence , dans une ou deux maisons de la rue Vivienne , fut transportée à l'Hôtel de Nevers rue de Richelieu, où elle est depuis , 1721 : vaste & magnifique Palais où il imagina mille arrangemens utiles , soit par les places qu'il y procura à quelques-uns des Sçavans les plus distingués , soit par les commodités qu'il y donna à tous , pour puiser dans ce trésor des secours qu'ils chercheroient vainement ailleurs.

La charge de Bibliothécaire du Roi , telle qu'elle est aujourd'hui & que M. l'Abbé Bignon la possédoit , comprend celle de *Maître de la Librairie* & celle d'*Intendant ou Garde du Cabinet des Livres , Manuscrits , Médailles & Raretés antiques & modernes , & Garde de la Bibliothèque du Roi* , qui faisoient autrefois deux charges distinctes & séparées. La première , de *Maître de la Librairie* ou de *Bibliothécaire en chef* , supérieure par le titre , mais d'un moindre revenu , fut créée par François Premier. C'est celle qu'avoit le fameux Jérôme Bignon & M. Bignon son fils. M. l'Abbé Colbert avoit la seconde , comprise sous le titre de *Garde de la Bibliothèque* , lorsque les deux furent réunies en faveur de M. l'Abbé de Louvois. M. l'Abbé Bignon son successeur les

eut non seulement sur le même pied , mais il obtint encore en 1720 , que la *Garde du Cabinet particulier des Livres du Louvre* , qu'avoit M. Dacier , & celle de la Bibliothèque de Fontainebleau , vacante depuis quatorze ans par la mort de M. de Sainte-Marthe , fussent réunies. Ainsi la place de Bibliothécaire du Roi n'avoit jamais été si brillante , ni revêtue d'autant de titres & de prérogatives qu'elle l'a été en la personne de M. l'Abbé Bignon , & , ce qui est plus important , la Bibliothèque du Roi ne fut jamais , à beaucoup près , si riche par le choix & par le nombre des livres. A l'avènement de Louis XIV à la Couronne , on n'y trouva que 5000 volumes ; il y en avoit environ 70000 après la mort de ce Prince,

ce , c'est-à-dire , trois ans avant qu'elle fut confiée à M. l'Abbé Bignon ; & l'on en compte aujourd'hui plus de 135000 , dont près du quart sont manuscrits.

Mais on pourroit demander comment la charge de Maître de la Librairie Royale accordée au fameux Jérôme Bignon , & conservée à son fils , étoit sortie d'une famille si digne de la posséder & dans laquelle on avoit M. l'Abbé Bignon ? C'est une anecdote qu'il nous a apprise lui-même. Il étoit seul dans sa chambre un jour que son père y entra brusquement : *Mon fils* , lui dit M. Bignon , *je devrois me mettre à genoux devant toi pour te demander pardon du tort irréparable que je te viens de faire : je viens de donner ma démission de la charge de Maître de la Librairie , charge que*

Cc

En 1684.

je te destinois , & que tu aurois remplie avec honneur ; mais M. le Marquis de Louvois me l'a demandée pour l'Abbé de Louvois son fils , & il m'a fait une espèce de violence à laquelle je n'ai pu résister. Là-dessus il embrassa l'Abbé Bignon , & se retira les yeux baignés de larmes.

En 1718. Aussi M. l'Abbé de Louvois n'eût pas plutôt expiré, que S. A. R. M. le Régent fit donner à M. l'Abbé Bignon la charge de Bibliothécaire du Roi , & lui annonça cette grace en disant , qu'il ne faisoit que lui restituer son propre bien. Il y ajouta peu de temps après un brevet de retenue de cinquante-deux mille écus.

M. le Marquis de Louvois Ministre de la guerre étant mort en 1691 , M. de Pontchartrain , alors

Contrôleur général , & depuis Chancelier de France , prit l'Académie des Sciences sous sa protection. Sur quoi notre ancien Historien , M. du Hamel, remarque, que l'un des premiers & des plus grands fruits que la Compagnie en reçut , fut d'avoir M. l'Abbé Bignon son neveu pour Chef. Il ignoroit ce que nous devrions encore un jour au nom & à la postérité de ce Ministre. M. l'Abbé Bignon étoit donc entré à l'Académie dès l'année 1691 : ainsi il en connoissoit parfaitement la constitution & l'utilité , lorsque , huit années après , il en procura le renouvellement.

M. le Comte
de Maurepas

Organe de la Cour , si ce n'est par lui-même , du moins par M. de Pontchartrain , qui se reposoit entièrement sur lui de tout ce qui regardoit la Littérature du Royau-

me , M. l'Abbé Bignon devint le dépositaire de toutes les graces accordées aux gens de Lettres. Il entretenoit des correspondances dans tous les pays du monde en faveur des Académies de Paris & des Provinces , & même par rapport aux Académies étrangères. Le Czar Pierre le Grand lui faisoit souvent écrire par M. Areskins son premier Médecin , pour le consulter sur celle qu'il vouloit établir ou qu'il avoit déjà établie à Petersbourg , & qui est devenue une des plus florissantes de l'Europe. On eût dit que le département de l'esprit & du sçavoir lui étoit échû en partage du consentement unanime des Nations. Ajoûtons que pendant tout le temps que M. de Pontchartrain fut Contrôleur général & Chancelier de France , M. l'Ab-

bé Bignon souûtenoit le poids d'une infinité d'autres affaires d'espèce toute différente : rappelions-nous les soins qu'exigeoit le Journal des Scavans , auquel il présidoit, les détails , les discussions de la Librairie , & les longues & fréquentes audiences qu'il falloit donner sur toutes ces matières , & l'on sentira de quel travail il étoit capable , & quelle facilité de Génie demandoit l'exercice continuel de tant de fonctions différentes , même avec le plus grand travail.

La Régence d'un Prince tel que M. le Duc d'Orléans , qui pouffoit l'amour des Sciences & des beaux Arts jusqu'à les mettre lui-même en pratique , n'étoit guère propre à soulager M. l'Abbé Bignon dans cette partie ; le gouvernement qui suivit la Régence , ne fut pas moins

310 *E L O G E D E M.*

favorable aux Lettres , & n'avoit garde d'en remettre la conduite en d'autres mains Cependant M. l'Abbé Bignon se procura enfin ce repos qui termine si dignement la vie des grands hommes , mais dont les grands hommes ne veulent jouir, & ne jouissent en effet, qu'après mille services rendus à la patrie & au genre humain.

Il fit d'abord de fréquens voyages à son château de l'Isle-belle près de Meulan , & souvent de longs séjours ; enfin il s'y retira entièrement en 1741 , & il y mourut le 14 Mars 1743 dans les dispositions les plus édifiantes.

Il avoit appris quelques jours avant sa mort , celle de M. Bignon de Blanzzy son neveu , Intendant de Soissons , à qui il avoit fait obtenir en 1722 la survivance de la

charge de Bibliothécaire. Cette charge fut accordée incontinent après à M. Bignon de l'Isle-belle, puîné du précédent, Maître des Requêtes, ci devant Avocat Général au Grand-Conseil, l'un des quarante de l'Académie Françoise.

M. l'Abbé Bignon a laissé parmi ses papiers un grand nombre de Lettres de Sçavans, & les minutes de ses réponses. On doit aussi y avoir trouvé plusieurs de ses Sermons qu'il avoit revûs & mis en ordre pendant sa retraite, pour être publiés après sa mort, si sa famille & ses amis le jugeoient à propos.

Il se propoisoit de célébrer au mois de Juin de cette année la Cin-

bitoit, & qu'il avoit extrêmement embellie. Il les y auroit invités par un discours éloquent & affectueux dont il avoit déjà communiqué l'ébauche à d'excellens connoisseurs ; il les y auroit retenus le plus longtemps qu'il lui auroit été possible , & chaque jour auroit été marqué par des plaisirs dignes de cet illustre Corps.

M. l'Abbé Bignon avoit trois frères qui sont morts avant lui ; l'aîné étoit Jérôme Bignon Conseiller d'Etat ordinaire & ancien Prévôt des Marchands ; le second , Louis Bignon ancien Capitaine aux Gardes & Inspecteur général de l'Infanterie ; & le troisième Armand-Roland Bignon Conseiller d'Etat & Intendant de la Généralité de Paris. Ce dernier est le seul qui ait laissé des enfans , c'est le père de M. Bignon

Bignon aujourd'hui Bibliothécaire du Roi, & le seul qui reste du nom.

CATALOGUE DES OUVRAGES

de M. l'Abbé BIGNON.

Ils sont tous Manuscrits, & entre les mains de sa famille, ainsi qu'il a été dit dans son Eloge, à l'exception de son *Discours prononcé le 15 Juin 1693*, lorsqu'il fut reçu (à l'Académie Françoisé) à la place de M. le Comte de Buffi. Paris, in-4°. & dans les Recueils de la même Académie. Tom. II.

M. l'Abbé Bignon avoit travaillé lui-même à quelques extraits du Journal des Sçavans auquel il présidoit; & à quelques avertissemens pour la défense de ce Journal, qu'il seroit présentement difficile d'indiquer.

E L O G E

D E M. L E M E R Y.

NICOLAS L E M E R Y , l'un des anciens Membres de cette Compagnie , & père de celui dont nous avons à parler , fut un de ces hommes rares que les préjugés de leur siècle n'ont pû séduire , qui portent la lumière dans tout ce qui devient l'objet de leurs recherches , le Descartes de la Chymie. Il tira cette Science des ténèbres mystérieuses où elle demeuroit ensevelie depuis tant de siècles , il l'affranchit de cette superstition cabalistique qui en faisoit les prétendus fondemens & qui en cachoit les véritables , & il la soumit le pre-

mier aux principes clairs & certains de la Méchanique. Louis Lémery son fils que nous venons de perdre n'a pas été seulement le plus fidèle disciple de ce grand maître , mais par son goût déterminé pour la saine Philosophie , & par les principes lumineux qu'il puisoit dans son propre fonds, il nous a souvent donné lieu de penser qu'il auroit été capable de faire ce que son père avoit fait , s'il eût trouvé les mêmes erreurs à combattre & les mêmes obstacles à surmonter.

Il naquit à Paris le 25 Janvier 1677 de ce célèbre Chymiste, & de Magdeleine Belanger. Il fit ses études au collège d'Harcourt , & il s'y distingua parmi ses pareils. Quelques heureux essais d'éloquence le portèrent d'abord vers le Barreau : un de ses oncles, Louis Lémery, fa-

meux Avocat, l'y attiroit encore ; mais son père , & un goût plus décidé le ramenèrent à la Chymie , & lui firent embrasser la profession de Médecin.

A l'avantage inestimable de se trouver tout-à-coup initié dans les secrets de la Chymie , ou plutôt dans une Chymie qui faisoit gloire de bannir les secrets , il joignit mille connoissances infiniment propres à étendre l'objet de cette Science , quoique déjà si étendu. Il saisit avec ardeur la Philosophie moderne , qui n'étoit autre en ce temps-là que celle de Descartes ; & son père , loin de dédaigner des secours qu'il n'avoit pas eus, ou de les lui envier , ne négligea rien pour les lui procurer. M. Lémery étoit Docteur en Médecine dès l'âge de vingt-un ans , & il n'en avoit que vingt-

trois lorsqu'il entra à l'Académie en qualité d'Elève, d'abord de M. de Tournefort, & ensuite de son père.

Deux années après, c'est-à-dire en 1702, il fit paroître son *Traité des Alimens*, ouvrage enrichi d'analyses chymiques, & où brille beaucoup d'ordre & de clarté.

Il jouissoit en paix de sa réputation naissante, & il travailloit sérieusement à l'augmenter par son application à l'étude & à la pratique, lorsqu'un Médecin journaliste, trop connu par son esprit critique, se déclara contre lui. M. Andry, car il seroit inutile d'en taire le nom, attaqua le *Traité des Alimens*, par un de ces extraits où l'ironie règne d'un bout à l'autre, & qui n'étant faits que pour divertir le lecteur oisif & malin, sont aussi peu propres à l'instruire, qu'à corriger l'au-

teur. Le nombre d'attentions triviales & de détails abjects en apparence , sur lesquels il avoit fallu insister dans un semblable Traité , donnoient beau jeu à la plaisanterie. Mais que répondre à des censures de cette espèce , quand on n'a pas du temps à perdre en paroles ? Comment soutenir ce genre d'escrime avec un homme qui tient en quelque sorte la plume du public , & qui , par l'abus qu'il en fait , peut tous les huit jours lancer impunément ses traits contre vous , directement ou indirectement , dans une page , dans une ligne , par un seul mot ? Je ne dispute point , disoit le P. Malebranche , avec des gens qui font un livre toutes les semaines ou tous les mois. Cependant M. Lémery ne se laissa pas si aisément désarmer. Il prit bien le

parti d'abandonner la défense de son ouvrage , & de laisser à cet égard le champ libre à son aggresseur ; mais il fit en même temps comme ces grands Capitaines , qui pour délivrer plutôt leur pays de la guerre , la portent tout - à - coup & avec tous ses ravages au milieu du pays ennemi. M. Andry avoit donné en 1700 un *Traité de la génération des Vers dans le corps de l'homme*. Cet ouvrage , quoique muni d'un grand nombre d'approbations , & qui n'est peut - être pas d'ailleurs sans mérite , fut donc sévèrement examiné par M. Lémery , dans une lettre adressée à M. Boudin premier Médecin de Monseigneur , & insérée dans le Journal de Trévoux du mois de Novembre 1703. De vingt - neuf fautes que M. Lémery y reprend , & parmi lesquelles il se

trouvoit de vraies bévûes, M. Andry fut contraint de passer condamnation sur une quinzaine, dans la réponse qu'il donna sous le titre d'*Eclaircissement sur le Traité des Vers*. Il y annonçoit, & sans doute pour de bonnes raisons, que quoi qu'on pût lui objecter de plus, il ne repliqueroit pas davantage. Mais M. Lémery bien résolu à ne lui faire aucune grace, revint à la charge par deux autres lettres encore adressées à M. Boudin, où il discute de nouveau toute cette matière, principalement les quatorze fautes dont M. Andry n'avoit pas voulu convenir, & il les met dans un tel point d'évidence, qu'on ne pense pas que le livre de M. Andry se relève jamais du coup mortel qui lui fut porté dans cette rencontre. Quoi qu'il en soit, le Critique tint

parole, il garda le silence, & M. Lémery eut la paix avec lui pour le reste de ses jours.

Nous ne devons pas omettre que M. Andry ayant ajouté dans son éclaircissement quelques réflexions contre l'opinion de ceux qui croient que la moëlle ne nourrit pas les os, M. Lémery l'avoit attaqué encore sur cet article, qui fit le sujet d'une Dissertation imprimée en 1704, à la tête du même volume avec les trois Lettres dont nous venons de parler. Il prouve dans cette Dissertation, que la moëlle ne sert qu'à humecter les os, à les rendre plus souples & moins cassans; que les vaisseaux sanguins versent dans le corps même de l'os un suc nourricier d'une nature tout-à fait différente; que ce suc est une lymphe visqueuse ou une colle qui n'a be-

soin que de chaleur pour devenir semblable par sa consistance aux parties qu'elle doit nourrir. Ce qu'il appuie de plusieurs observations , tant chymiques qu'anatomiques.

En 1708 M. Fagon Premier Médecin du Roi , chargea M. Lémery de faire le Cours de Chymie au Jardin Royal , à la place de M. Berger qui étoit tombé dangereusement malade. Quoique M. Lémery n'eût que huit jours pour s'y préparer , il s'en acquitta avec le plus grand succès ; car il avoit une facilité merveilleuse à débiter & à mettre en œuvre son sçavoir qu'il animoit d'ailleurs par un son de voix éclatant , & par tout ce qui est capable de se concilier l'attention d'une grande assemblée. Cependant M. Berger étant mort quel-

ques années après , la chaire de Chymie du Jardin Royal fut donnée à feu M. Geoffroy , & c'est à lui que M. Lémery succéda en 1731.

Il étoit monté à la place d'Associé de l'Académie des Sciences en 1712 , & il eut en 1715 celle de Pensionnaire Chymiste , vacante par la vétérance de son père qui mourut la même année.

En 1722 il acheta une charge de Médecin du Roy. C'est en cette qualité qu'il fut nommé pour accompagner l'Infante Marie-Anne-Victoire d'Espagne , aujourd'hui Princesse du Brésil , lorsqu'elle retourna à Madrid. En passant par Amboise il voulut sçavoir ce que c'étoit que ce prétendu & immense bois de Cerf que l'on y garde suspendu à la voûte de la Chapelle du château. Il profita apparemment de

la curiosité de la jeune Princesse ; ou il la fit naître , pour se procurer la faculté de voir de près le prodige , & de le voir avec des yeux de Physicien. On le descendit, il en fit scier un morceau, espèce d'attentat qu'il n'eût osé proposer de son chef, & qu'on n'auroit peut-être pas même souffert alors, si l'on s'étoit un peu plus défié du succès. Après un court examen il démontra sans réplique que ce n'étoit que de véritable bois ordinaire. Merveille de moins pour la France, à qui l'Académie ne manque guère d'en enlever de semblables toutes les fois que l'occasion s'en présente. M. Lémery ne fut pas plutôt de retour à Paris que la Reine d'Espagne l'honora d'un brevet de Médecin Consultant de Sa Majesté.

M. Lémery a été trente-trois ans

Médecin de l'Hôtel-Dieu. Il y étoit toujours suivi d'une foule d'Etudiâns en Médecine , qu'il instruisoit avec plaisir en s'instruisant lui-même. L'habitude qu'il avoit contractée dans cette grande école, d'observer & de traiter en un même jour mille maladies différentes dans le même sujet , & la même maladie dans mille sujets différens , lui avoit acquis ce pronostic sûr , & cette connoissance délicate du pouls , qui font tant d'honneur à ceux qui les possèdent , & qu'on ne remarque en effet que dans un petit nombre de Médecins du premier ordre.

Cependant personne ne fut jamais plus réservé à prononcer sur la vie ou sur la mort de ses malades. Il désespéroit rarement de leur guérison , fondé sans doute sur la connoissance qu'il avoit des ressour-

ces de la Nature, ou, ce qui revient au même, sur notre ignorance ; car il sçavoit trop pour n'en être pas convaincu. Mais aussi ne se trompa-t-il jamais quand il fit tant que de déclarer une maladie mortelle. On voit assez combien cette façon de penser jointe à une sensibilité tendre que l'exercice de sa profession n'avoit pû lui ôter, devoit l'engager à de fréquentes visites, & à des soins sur le motif desquels on auroit pû se méprendre, si le désintéressement le plus parfait & le plus marqué n'avoit fait un des principaux traits de son caractère.

M. Lémery fut particulièrement attaché à Madame la Duchesse de Brunswick qu'il visitoit souvent dans le Palais du Luxembourg. Médecin de S. A. S. Madame la Princesse de Conti, seconde Douairière, il en

avoit toute la confiance , & , s'il est permis de le dire , il en possédoit l'amitié. Il passoit régulièrement toutes les nuits à l'Hôtel de cette Princesse , depuis 9 heures du soir jusqu'à 9 heures du matin ; & c'est-là , comme dans un asyle favorable aux Sciences , qu'il a composé plusieurs de ses Mémoires ; car il retrouvoit par-tout son sçavoir , son cabinet , & presque son laboratoire.

Sans cette extrême facilité dans le travail , & sans un grand fonds de connoissances , qu'on ne pouvoit lui refuser , il seroit difficile de comprendre comment M. Lémery auroit pû fournir à ce prodigieux nombre d'engagemens que nous venons de lui voir , & avec cela trouver du temps pour faire des expériences , pour méditer & pour

écrire ; eh sur quelles matières ! avec quelles discussions ! en un mot, pour être Académicien de l'Académie des Sciences, & Académicien assidu & laborieux.

Nous allons enfin le considérer plus particulièrement par ce côté qui nous touche de si près, & donner une idée des excellentes pièces dont il a enrichi nos Mémoires. L'Histoire succincte que nous en ferons se trouvera nécessairement liée avec celle de plusieurs contestations sçavantes qui en ont souvent été l'origine ou la suite, & qui sont devenues aussi fameuses dans cette Académie qu'intéressantes pour le public. Rien ne ressemblera ici à la contention satyrique & infructueuse à laquelle nous avons vû qu'il s'étoit si sagement refusé. Ce sont de vraies disputes que les
différens

différens aspects sous lesquels se montre la Nature ont fait naître, & que le desir de voir triompher la vérité a fait soutenir. Cette espèce de guerres entre les Sçavans, comme celles qui remplissent l'histoire des Princes belliqueux, peuvent être de même justes ou injustes, bien ou mal soutenues, favorables ou pernicieuses à ceux qui les excitent ou qui les soutiennent : mais il y a cette différence que les guerres proprement dites sont tout au plus avantageuses pour le Vainqueur, pour un pays ou pour un peuple ; au lieu que des guerres littéraires il résulte presque toujours une utilité commune, une nouvelle lumière qui se répand sur le monde entier. Les découvertes des Sçavans sont les conquêtes du genre humain.

Nous avons quarante Mémoires
Ee

de M. Lémery , la plûpart d'une étendue considérable, sans compter les morceaux qu'on ne trouve que dans l'Histoire & par extrait. Ceux qui regardent la Chymie, & qui font le plus grand nombre , roulent principalement sur la nature du Fer & sur sa production , sur le Nitre & quelques autres Sels, sur les analyses végétales & animales ; trois sujets où M. Lémery s'est montré un Chymiste de la première force.

Il est très-naturel de penser que la matière n'a rien d'essentiel en soi & d'absolument indestructible, si ce n'est l'étendue & l'impenétrabilité, & que tout ce qu'elle présente de variétés à nos sens, ne consiste qu'en des modifications différentes dans ses parties. Toute espèce de matière quelconque , végétale , animale ,

ou minérale, pourroit donc , spéculativement parlant , être décomposée & détruite , & , par l'inverse du principe , recomposée & rétablie sous la forme qu'elle avoit avant sa destruction. Cette composition & cette recombinaison des corps ont fait de tout tems un des grands objets de la Chymie , & l'on sent assez l'affinité qu'elles ont avec ce qu'on appelle le Grand œuvre. C'est sur ce fondement & sur des expériences réitérées que feu M. Geoffroy , l'un des plus sçavans Chymistes qu'ait eu l'Académie , s'étoit flatté de pouvoir produire du fer. Il mêloit ensemble certaines matières où auparavant on n'apercevoit ce métal , ni par voie d'analyse , ni par le coûteau aimanté ; par exemple , de l'argille avec de l'huile de lin , & après quelques

opérations assez simples , il en retiroit du fer. D'où il concluoit que c'étoit donc là un nouveau fer produit dans la Nature , & qui devoit toute son existence à l'art. Mais M. Lémery attaqua la conséquence, & soutint dans plusieurs Mémoires qui font partie des volumes de 1706 , 1707 & 1708 , que le fer étoit actuellement dans l'argille, que l'huile de lin ne faisoit que le développer & le rendre susceptible des impressions de l'aimant auquel on sçait d'ailleurs que le fer ne s'attache point quand il est réduit à certains états , & enfin qu'on étoit toujours en droit de l'y soupçonner. Le principe physique ou métaphysique de l'essence de la matière indifférente par elle-même à toutes ses modifications, ne l'embarassoit pas, & sera toujours aisé à éluder devant des

faits bien avérés. Car soit qu'on reçoive ou qu'on rejette ce principe, ne peut-on pas croire, & mille expériences ne nous y invitent-elles pas, que les forces actuelles de la Nature, aidées de tout notre art, dans le tourbillon solaire ou terrestre que nous habitons, sont également insuffisantes, & pour subdiviser les métaux au delà de leurs parties intégrantes, & pour rassembler ou lier assez étroitement les principes désunis qui doivent constituer ces mêmes parties ?

La question maniée & remaniée de mille façons différentes, & les faits qu'on apportoit en preuve de part & d'autre étant bien discutés, l'Académie parut se déterminer en faveur de M. Lémery, & nous ne voyons pas que M. Geoffroy ait appelé de ce jugement; quoique,

felon quelques-uns des juges mêmes, il ne manquât pas encore de reffources pour s'y opposer. Ce qui est certain, c'est que les deux antagonistes firent paroître réciproquement autant d'amour pour la vérité, & autant de politesse que de sagacité & de sçavoir.

C'est apparemment à la dispute sur le Fer que nous devons cette végétation singulière, cet *Arbre de Mars* que M. Lémery donna dans le même temps à l'Académie, & qui fut une des principales curiosités dont cette Compagnie prit soin de se parer, quand le Czar Pierre le Grand lui fit l'honneur de venir assister à une des ses Assemblées. On sçait que les Chymistes qualifient du nom de *végétations* certaines crySTALLISATIONS particulières, soit d'un métal, soit d'une matière

quelconque , lorsqu'elles prennent extérieurement la figure d'un arbre ou d'une plante. Le premier de ces arbres métalliques dont il soit fait mention, est celui de *Diane* ou d'argent, attribué à M. Homberg en 1682 , quoiqu'il fût connu plus de trente ans auparavant. Il étoit réservé à M. Lémery de découvrir le second , & le seul qu'on ait trouvé depuis , malgré les efforts que de sçavans Chymistes ont faits pour cela avant & depuis cette découverte. C'est cet Arbre de Mars dont nous venons de parler , & qui se fait avec de la limaille de fer , par la dissolution de l'esprit de nitre. Il exposa d'abord l'expérience toute simple , mais il y joignit bien-tôt une théorie ingénieuse qui a mérité l'approbation des Physiciens.

Il sembloit que M. Lémery fut

destiné à briller dans ces fêtes de l'Académie , où les plus grands Monarques sont venus illustrer nos travaux par leur présence. Ce fut lui encore qui fournit, ou qui exécuta les *Détonations* chymiques & quelques-unes des autres expériences de cette espèce, qui furent faites devant le Roi dans l'assemblée du 22 Juillet 1716.

M. Lémery ne s'étoit pas arrêté à une spéculation stérile sur le fer ; il avoit examiné la manière dont ce métal opère sur les liqueurs de notre corps, & comment il doit être préparé pour certaines maladies. Son *Athiops martial* , connu sous le nom de *la Poudre noire de M. Lémery* , est une des préparations du fer , qu'on emploie le plus utilement dans la Médecine.

Venons à ses recherches sur le
Nitre ,

Nitre, & sur quelques autres Sels. L'hypothèse du nitre aérien s'étoit fort accréditée sur la foi du Docteur Mayou sçavant Médecin Anglois; M. Lémery la combat victorieusement, en faisant voir que le nitre peut bien être soutenu dans l'air à quelques toises au-dessus du terrein, mais qu'il ne fait nullement partie de l'air. Ce sel ne vient pas non plus de la terre, puisqu'on n'en trouve les mines nulle part, & qu'on ne voit point d'eaux minérales qui en contiennent. Les deux grands Magasins du nitre sont, dit-il, les plantes & les animaux, & ces deux nitres diffèrent beaucoup entr'eux, la base de l'un étant un alkali fixe, & celle de l'autre un alkali volatil. C'est du nitre animal qu'on fait le salpêtre. Mais ces différences, & les preuves de toute

cette théorie nous conduiroient dans un trop long détail.

M. Lémery ne fut pas si heureux sur l'origine & sur la fabrique du Sel ammoniac. La manière dont on fait ce Sel, ainsi que plusieurs autres drogues qui nous viennent des pays étrangers, étoit absolument inconnue. M. Geoffroy le cadet la devina en 1716, s'il ne fit mieux, car il la trouva par une suite raisonnée d'expériences entreprises à ce dessein. Il montra à la Compagnie un petit pain de ce sel en tout semblable à celui qu'on nous apporte du Levant, excepté qu'il paroissoit résulter de la sublimation, comme il en résultoit en effet, & comme M. Geoffroy en convenoit dans son Mémoire. Or on avoit cru jusque-là, & M. Lémery soutenoit vigoureusement l'affirmative, que le sel ammoniac

étoit fait par voie de précipitation. Grande contestation sur ce point décisif ; mais comment la terminer ? il s'agissoit d'un fait inconnu, & tout au moins fort incertain. Enfin l'incertitude fut levée par une lettre que M. le Mere Consul en Egypte écrivit à l'Académie en 1719, & par une autre lettre du P. Sicard Jésuite, où toute la fabrique du Sel ammoniac est expliquée. M. Geoffroy eut gain de cause ; son Mémoire sur lequel l'Académie avoit suspendu son jugement, & qui n'avoit pas été imprimé dans le temps, le fut en 1720, avec sa véritable date, du 22 Avril 1716, & M. Lémery avoua de bonne grace qu'il s'étoit trompé. Aveu qui couronne peut-être mieux qu'un nouveau triomphe les victoires qu'il avoit remportées jusqu'alors.

Les observations de M. Lémery sur les analyses des plantes & des animaux , ne nous fourniroient pas un champ moins vaste que ce qu'il nous a donné sur le fer & sur le nitre. On dit que rien ne fait plus d'honneur à un homme que de démentir les défauts de son pays; on pourroit ajouter , & de sa profession. Voici un Chymiste qui écrit contre l'abus des analyses chimiques , contre ces mêmes analyses qu'il a si souvent employées dans son Traité des alimens. Ce n'est pas que les analyses soient totalement inutiles , M. Lémery lui-même nous promettoit d'en montrer l'utilité & l'usage, & l'Académie ne cessera point de regarder comme un trésor inestimable quatorze ou quinze cens analyses de plantes, qui firent en partie l'objet de ses

premiers travaux ; mais rien n'est moins fondé que la connoissance qu'on prétend acquérir par-là du tissu intérieur , de l'assemblage & des propriétés des substances qu'on soumet à l'action du feu. Le feu , en même temps qu'il décompose & qu'il dissout les corps , altère ou détruit la forme de leurs parties , & dissipe même souvent les plus subtiles , malgré toutes les précautions de l'Artiste : de manière que deux plantes , par exemple , dont l'une est très salutaire & l'autre un poison , ne donneront quelquefois par leur analyse que le même résultat , soit pour l'identité des principes , soit pour leur quantité. C'est l'arrangement des parties qui fait les propriétés des mixtes.

M. Lémery avoit encore exercé son fourneau & sa plume sur plu-

siieurs autres matières , sur les différentes espèces de vitriols , sur les fels & les esprits acides , par rapport à leurs précipitations & à leurs volatilisations , sur l'alun , sur le borax , sur les différentes couleurs des précipités de mercure , sur le sublimé corrosif , sur l'antimoine , sur la poudre dite des Chartreux , & sur quelques autres matières qui font le sujet d'autant de Mémoires. La Physique aidée de la Chymie lui en avoit aussi fourni quelques-uns ; tel est son système sur la matière du feu & de la lumière , en 1709 le même que celui qu'on a vû depuis avec quelques additions dans la Chymie de M. Boerhaave. C'est-à-dire , que le feu & la lumière , quoique très-agités , ne consistent pas , selon lui , dans l'agitation de la matière en général , ni en particulier

dans les promptes vibrations de l'éther , mais que c'est une vraie matière distinguée de toutes les autres , cachée plus ou moins dans les interstices de tous les corps , qui en a toutes les propriétés , l'impénétrabilité , la pesanteur même , & dont le Soleil est le grand réservoir. Il découvrit en 1726 , & , comme il l'avoue , par un pur hasard , que le plomb , lorsqu'il a une certaine figure , fort approchante d'un segment sphérique ou d'un champignon , devient presque aussi sonore que le métal dont on fait les timbres d'horloge : hasards cependant qui ne se présentent guère qu'aux gens studieux & habiles , ou qui ne sont remarqués que par eux ; car combien de fois du plomb ainsi figuré n'avoit-il pas passé par d'autres mains ? M. de Reaumur ayant répé-

té & approfondi l'expérience , y observa encore cette singularité, qu'il faut que la figure requise vienne au plomb par la fusion , & que toute autre manière de la lui donner le laisse aussi fourd qu'il l'est ordinairement. Les Recherches anatomiques de M. Lémery sur l'usage du Trou ovale , cette ouverture qu'on voit dans le cœur du fœtus & qui se bouche après la naissance , & de quelques autres parties du corps humain , lui ont fait honneur. Il méditoit plusieurs autres ouvrages , & sur-tout un Traité complet de Chymie, auquel il avoit grand regret de n'avoir pas plutôt travaillé.

Nous passons rapidement sur tous ces sujets , pour en venir à sa dispute sur l'origine & la formation des Monstres ; dispute qui vraisemblablement ne sera pas si-tôt termi-

née, & qui lui avoit déjà fourni la matière de sept à huit grands Mémoires, les derniers qu'il nous ait donnés. Elle commença du temps de M. Duverney; c'est M. Winslow qui l'a relevée en dernier lieu, conformément à l'idée hardie de M. Duverney; & c'est à de pareils adversaires que M. Lémery faisoit tête.

Le système général, reçu de part & d'autre, est que toutes les générations se font par des œufs ou des germes aussi anciens que le Monde. Il s'agit seulement de sçavoir, si le fœtus monstrueux n'est tel que par les accidens qui lui arrivent dans le sein de la mère, ou si le monstre étoit contenu dans l'œuf. Dans ce dernier cas, c'est à-dire, selon M^{rs} Duverney & Winslow, un enfant, par exemple, qui naît avec deux têtes, viendra d'un germe à deux

têtes; au lieu que selon M. Lémery & la plûpart des Anatomistes & des Physiciens Modernes, ces deux têtes ne seront que celles de deux embryons parfaits, mais jumeaux, qui par les divers accidens du choc & de la pression se feront ajustées sur le reste du corps de l'un des deux.

L'opinion des germes primitivement monstrueux tranchoit tout d'un coup la difficulté, peut-être insurmontable, de concevoir que les débris de deux corps organisés & composés de mille millions de parties organisées, puissent en produire un troisième par cette voie. Difficulté qui fit dire à quelqu'un dans la Compagnie, qu'on imagineroit aussi-tôt que de deux pendules écrasées l'une contre l'autre il se formât une nouvelle pendule,

ou que les germes eux-mêmes monstrueux ou non monstrueux ne se feroient formés dans le corps des animaux que par des hasards tout semblables : ce qui prouveroit trop, & infirmeroit le système général. Mais l'opinion commune a aussi cet avantage , que ceux qui la rejettent sont contraints d'avouer qu'il y a des Monstres & des parties monstrueuses dont la formation est visiblement dûe au contact accidentel , ou que du moins on explique assez heureusement par-là & sans remonter jusqu'à l'œuf. Les plantes en fournissent encore des exemples , & c'est ici que l'analogie en faveur du système des accidens est portée par M. Lémery au plus haut degré de vrai-semblance dont elle étoit susceptible. Un autre principe qu'il mettoit en œuvre,

mais dont on ne sçauroit user avec trop de circonspection , c'est que rien d'imparfait n'ayant pû sortir des mains du Créateur, il n'y a nulle apparence qu'il eût voulu directement créer les Monstres par des germes destinés à les produire. Car enfin nos lumières sont trop courtes pour décider de ce qui est perfection ou imperfection dans l'ordre de la Nature , & si les Monstres tels que nous les voyons n'ont pas été préparés avec le Monde par la même Sagesse qui les y a soufferts.

Quant à M. Winslow , il attendoit patiemment que M. Lémery eût fini tout ce qu'il avoit à dire sur ce sujet, & il s'est contenté de temps en temps, sans toucher aux conséquences, d'exposer des faits qui paroissent incompatibles avec le système de la confusion des germes dans le sein de la mère.

La dispute en étoit là , lorsque M. Lémery fut attaqué de la maladie dont il mourut le 9^{me} Juin 1743.

Il s'étoit marié en 1706 avec Catherine Chapotot. De trois enfans qu'il eut de ce mariage , il n'est resté qu'une fille , l'objet de ses complaisances. Il avoit pris un soin extrême de son éducation , & il paroît qu'il n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit assortir l'esprit & les graces dont elle a été pourvûe par la Nature.

Il étoit doux & poli dans le commerce , capable d'amitié , généreux & libéral. Tout ce qui souffroit avoit droit sur son cœur & sur ses biens , & il a quelquefois donné aux pauvres des sommes exorbitantes pour un particulier d'une fortune si modique.

CATALOGUE DES OUVRAGES

De M. L'E'MERY.

- I. *Traité des Alimens*, où l'on trouve par ordre & séparément la différence & le choix qu'on doit faire de chacun d'eux en particulier, les bons & les mauvais effets qu'ils peuvent produire, les Principes en quoi ils abondent, le temps, l'âge & le tempérament où ils conviennent; avec des Remarques à la suite de chaque Chapitre, où l'on explique leur nature & leurs usages, suivant les Principes Chymiques, & Mécaniques. Paris 1702. in - 12.

Ce Traité fut réimprimé en 1705 & en 1715, & va l'être incessamment

avec des Additions & des Remarques, par M. Bruhier d'Ablincourt, Docteur en Médecine.

2. *Dissertation sur la nourriture des Os, où l'on explique la nature & l'usage de la Moelle, avec trois Lettres sur le livre de la Génération des vers dans le corps de l'homme.* Paris 1704. in-12.

La premiere de ces Lettres avoit été inferée dans les Mémoires de Trévoux en Novembre 1703, sous le titre d'*Extrait d'une Lettre de M. Lémery le fils, écrite à M. Boudin sur le livre de la Génération des vers dans le corps de l'homme, composé par M. Andry Medecin de la Faculté de Paris.*

OUVRAGES imprimés dans les
MÉMOIRES, de l'Académie
Royale des Sciences.

1. *Diverses Expériences & Observations Chymiques & Physiques sur le Fer & sur l'Aiman. Ann. 1706.*
2. *Que les Plantes contiennent réellement du Fer, & que ce Métal entre nécessairement dans leur composition naturelle. ibid.*
3. *Expériences nouvelles sur les Huiles, & sur quelques autres matières, où l'on ne s'étoit point encore avisé de chercher du Fer. 1707.*
4. *Réflexions & Observations diverses sur une Végétation Chimique du Fer, & sur quelques expériences faites à cette occasion avec différentes Liqueurs Acides & Alcalines, avec différens Métaux substitués au Fer. ibid.*
5. *Eclaircissement sur la Composition des différentes espèces de Vitriols naturels, & Explication Physique & sensible de la manière dont se forment*

forment les Ancres vitrioliques. ib.

6. *Nouvel Eclaircissement sur la prétendue production artificielle du Fer , publié par Bécher , & soutenue par M. Geoffroy. 1708.*
7. *Conjectures & Réflexions sur la Matière du Feu ou de la Lumière. 1709.*
8. *Mémoire sur les précipitations Chimiques , où l'on examine par occasion la Dissolution de l'Or & de l'Argent , la nature particulière des Esprits Acides , & la manière dont l'Esprit de Nitre agit sur celui de Sel dans la formation de l'Eau Regale ordinaire. 1711.*
9. *Conjectures sur les Couleurs différentes des Précipités de Mercure. 1712.*
10. *Examen de la manière dont le Fer opère sur les Liqueurs de notre Corps , & dont il doit être préparé*

pour servir utilement dans la Pratique de la Médecine. 1713.

11. *Second Mémoire sur les Couleurs différentes des Précipités du Mercure. 1714.*

12. *Explication mécanique de quelques différences assez curieuses qui résultent de la Dissolution de différents Sels dans l'Eau commune. 1716.*

13. *Premier Mémoire sur le Nitre. 1717.*

14. *Second Memoire sur le Nitre. ibid.*

15. *Sur la Volatilisation vraie ou apparente des Sels fixes. ibid.*

16. *Réflexions Physiques sur le défaut & le peu d'utilité des Analyses ordinaires des Plantes , & des Animaux. 1719.*

17. *Second Mémoire sur les Analyses ordinaires de Chimie , dans lequel*

on continue d'examiner ce qui se passe dans ces *Analyses*, l'altération qu'elles apportent aux substances des *Mixtes*, & les erreurs où elles peuvent jetter, quand on ne sçait pas en faire usage. 1720.

18. *Troisième Mémoire sur les Analyses de Chimie, & particulièrement sur celle des Végétaux, où l'on examine ce qui s'élève de leur partie saline par la distillation.* 1720.

19. *Observation Historique & Médicinale sur une Préparation d'Antimoine, appelée communément Poudre des Chartreux, ou Kermes Minéral. ibid.*

20. *Quatrième Mémoire sur les Analyses ordinaires des Plantes & des Animaux, où l'on continue d'examiner ce que deviennent, & l'altération que reçoivent les Acides de*

ces Mixtes pendant & après la distillation. 1721.

21. *Sur un Fœtus Monstrueux. 1724.*

22. *Observation nouvelle & singulière sur la dissolution successive de plusieurs Sels dans l'Eau commune. ibid.*

23. *Second Mémoire, ou Réflexions nouvelles sur une Précipitation singulière de plusieurs Sels par un autre Sel, déjà rapportée en 1724, & imprimée dans le Tome de la même année, sous le titre d'Observation nouvelle & curieuse sur la Dissolution successive de differens Sels dans l'Eau commune. 1727.*

24. *Troisième Mémoire ou Reflexions nouvelles sur une Précipitation singulière de plusieurs Sels par un autre Sel, déjà rapportée en 1724, & imprimée dans le Tome de la même année, sous le titre d'Obser-*

vation nouvelle & curieuse sur la
Dissolution successive de differens
Sels dans l'Eau commune. *ibid.*

25. Expériences & Réflexions sur le
Borax ; d'où l'on pourra tirer quel-
ques lumières sur la nature & les
propriétés de ce Sel , & sur la ma-
nière dont il agit , non-seulement sur
nos Liqueurs , mais encore sur les
Métaux dans la fusion desquels on
l'emploie. *Premier Mémoire. 1728.*
26. *Second Mémoire sur le Borax.*
1729.
27. *Mémoire sur le Sublimé Corrosif,*
& sur un article de l'Histoire de
l'Académie Royale des Sciences de
l'année 1699. 1734.
28. *Sur l'Alun, & les Vitriols, &*
particulièrement sur la Composition
naturelle, & jusqu'à présent igno-
rée du Vitriol blanc ordinaire. Pre-
mier Mémoire. 1735.

29. *Second Mémoire sur les Vitriols , & particulièrement sur le Vitriol blanc ordinaire. 1735.*
30. *Supplément aux deux précédens Mémoires. 1736.*
31. *Sur les Monstres. Premier Mémoire dans lequel on examine quelle est la cause immédiate des Monstres. 1738.*
32. *Second Mémoire sur les Monstres. ibid.*
33. *Mémoire sur le Trou Oval. Premier Mémoire dans lequel on examine les différens Systèmes imaginés pour expliquer la Circulation du Sang dans le Fœtus. 1739.*
34. *Second Mémoire sur le Trou Oval , dans lequel on fait voir qu'on ignore le premier & le principal usage de ce Trou , & de quelques autres parties qui ne se trouvent que dans le Fœtus , &c. ibid.*

35. *Troisième Mémoire sur les Monstres à deux têtes , dans lequel , à l'occasion de celui dont l'Auteur a donné la Description dans le Tome de l'Académie de l'année 1724 , il examine de plus près qu'il ne l'a fait jusqu'ici , la formation de ces Monstres par les causes accidentelles. 1740.*
36. *Seconde & troisième Partie du Mémoire sur les Monstres à deux têtes. ibid.*
37. *Quatrième Mémoire sur les Monstres. Première & seconde Partie. ibid.*
38. *Remarques sur un Monstre dont M. Winflow a donné depuis peu la Description. ibid.*
39. *Examen du Sel de Pécais. ibid.*

OUVRAGES non imprimés dans
les MEMOIRES, & dont on

trouve l'Extrait ou mention dans
L'HISTOIRE.

1. *Observations d'un Foie extraordinaire. 1701.*

2. *Examen des Eaux de Passy. ibid.*

3. *Observations sur le Cresson aquatique, à l'occasion du travail de l'Auteur sur les Plantes Anti-scorbutiques. ibid.*

4. *Analyse des Groseilles fermentées. 1703.*

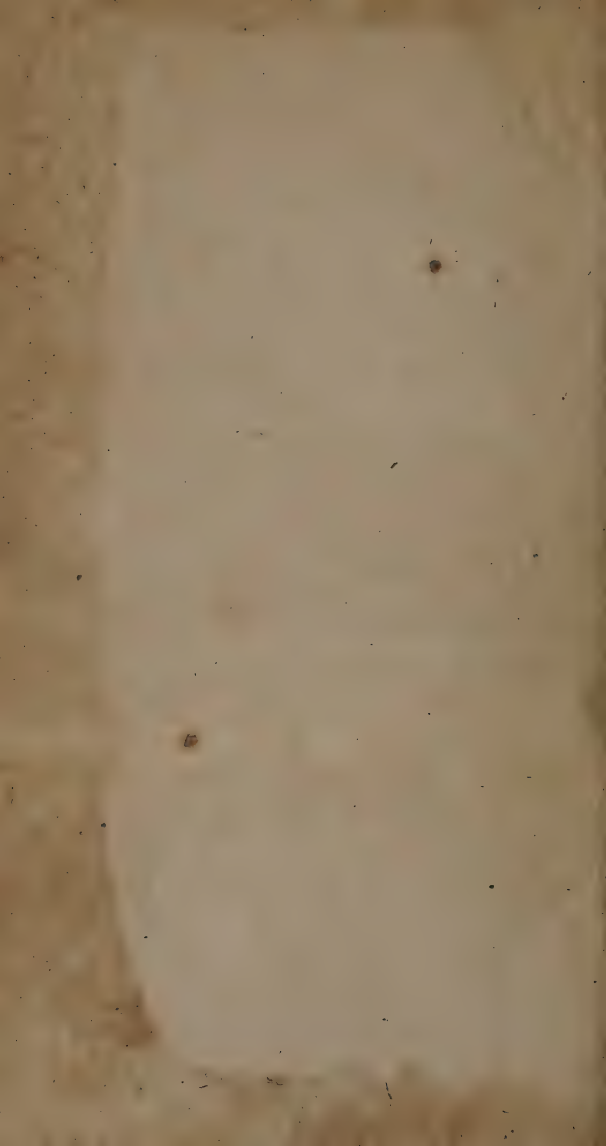
5. *Succès d'un Bain d'eau chaude employé à faire sortir une petite Vérole. 1711.*

6. *Conjecture sur la manière dont on fait le Sel Armoniac dans les lieux d'où on nous l'envoie. 1716.*

7. *Découverte faite par hasard, de la vertu du Plomb, de devenir sonore, lorsqu'il a une certaine figure. 1726.*

F I N.





Z. ^{fr} 27

30 gbre 1829.

quai voltaire



